

116/1

THE LIBRARY
WORCESTER COLLEGE
OXFORD

WORCESTER COLLEGE
LIBRARY
OXFORD



305179592+



Digitized by the Internet Archive
in 2025

https://archive.org/details/bwb_KV-350-344_l3n6

1 0
116 / 1

LE FÉMINISME
AU TEMPS DE LA FRONDE

1 0
116/1
ALICE DE PAYER

LE FÉMINISME AU TEMPS DE LA FRONDE

LETTRE-PRÉFACE
DE
l'AMIRAL DEGOUY



PARIS
SOCIÉTÉ DES ÉDITIONS FAST
13, RUE ROYALE, 13
1922

DU MÊME AUTEUR :

(sous le pseudonyme de Jean-Louis de Praye)

L'UN D'EUX S'ENNUYANT AU LOGIS... Roman. Chez Jouve et Cie.

EN DEUXIÈME LIGNE, Roman. Chez Jouve et Cie.

MAUD BRIXTON. — LE PASTEL INACHEVÉ. — LE MANDAMENT DE MONSEIGNEUR, Chez Jouve et Cie.

LA PATRIE OUBLIÉE, pièce en deux actes et un prologue.

A
MON FRÈRE
LE LIEUTENANT
J. F. J. DE PAYER
AVIATEUR

Le portrait qui est sur la couverture de ce livre est celui de
ANNE-GENEVIÈVE DE BOURBON-CONDE, DUCHESSE DE LONGUEVILLE

LETTRE-PRÉFACE.

Madame,

Lorsque vous avez bien voulu me faire l'honneur de me demander une préface pour votre beau livre du « féminisme au temps de la Fronde », je n'ai pu me défendre d'une vive appréhension. Ce n'est point la coutume, je pense, que les vieux marins présentent au public les œuvres littéraires des jeunes femmes, même quand ces œuvres sont aussi sérieuses, aussi profondes que celle-ci ; et j'avoue qu'aucun des travaux que j'ai pu entreprendre depuis qu'au seuil de la grande guerre, il me fallut rompre avec le service actif, ne m'avait préparé, ni à étudier le féminisme « en soi », ni à examiner si, en effet, comme vous le montrez, cette révolution de notre temps — c'en est une, qui s'ajoute à quelques autres — ne s'était pas annoncée, il y a tantôt trois cents ans, par des « mouvements » où les femmes se montraient, en politique et en guerre, au moins à la hauteur des hommes.

Heureusement, madame, vous m'aviez donné le temps de lire et de réfléchir... sur épreuves. Combien j'ai appris en lisant votre ouvrage et en réfléchissant sur ce curieux sujet, je ne puis le dire puisque vous m'avez prié de ne vous point

louer et aussi que j'hésiterais à avouer que j'étais sans doute le plus ignorant de vos lecteurs, en ce qui touche le féminisme. Toujours est-il qu'aujourd'hui

« je vois, je crois, je suis désabusé... »

et prêt à reconnaître qu'en effet, il y eut en France, de 1648 à 1653, quelque chose qui ressemble à une aube incertaine, bien tôt voilée, de ce que nous appelons « le féminisme ».

Je ne m'étendrai pas non plus sur la gratitude que je vous dois pour m'avoir si bien éclairé ; ou je ne le ferai que pour vous complimenter — je viole un peu la consigne et m'en excuse fort — d'avoir eu une idée neuve en même temps que juste et d'en avoir fait briller toutes les facettes avec une exacte méthode.

Après ce bref éloge sur le fond du sujet, voulez-vous, Madame, me permettre d'ajouter en toute sincérité que je me sens peu compétent pour apprécier la forme que vous avez su donner à vos observations ? Outre que le métier de critique est fort ingrat en ce moment (je ne pousserais cependant pas jusqu'à craindre que vous pussiez me traîner devant les tribunaux si j'étais trop sévère), je ne me sens aucune propension à peser la valeur de chaque mot ; et, à supposer que je fusse en état de les reconnaître, je passerais volontiers sur quelques impropriétés de termes, sur quelques licences grammaticales en faveur de la clarté, du mouvement et de cette naturelle simplicité que les femmes portent dans tout ce qu'elles écrivent.

Combien je voudrais, Madame, mériter le même compli-

ment si j'acceptais, comme il vous plaît de me le demander, d'écrire quelques mots sur le seul marin qui apparaisse — fugitivement — dans votre livre, cet étonnant comte Du Daugnon qui sut se créer dans les marais salants et les estuaires envasés de la Saintonge ou de l'Aunis, un petit royaume indépendant dont la capitale était Brouage, aujourd'hui une sorte de Pompéi français sans les cendres, et, à ce titre, une des plus curieuses choses qu'on puisse voir chez nous.

Mais ce qui est bien curieux aussi, dans un autre ordre d'idées, c'est la carrière de Du Daugnon. Jetons y un coup d'œil, avec, pour guides, MM. de Ste-Aulaire et de la Roncière. Vous connaissez bien, Madame, le bel ouvrage classique du premier et vous l'avez souvent cité. Peut-être connaissez-vous moins l'œuvre cependant considérable et de tout point remarquable du second. C'est qu'il s'agit d'une grande histoire de la Marine, qui ne s'attache pas d'une manière particulière à la Fronde, mais qui n'en fourmille pas moins de détails pittoresques sur les marins de ce temps, les chevalier Paul, les Gabaret, Valbelle, Duquesne, les Vendôme et les Brézé, les La Ferrière, Nuchèse et Mény, princes, ducs ou roturiers, marins de carrière ou marins d'occasion, généraux ou amiraux — on ne distingue guère dans ce temps là et le brillant comte d'Estrades se bat aussi bien à la mer qu'à terre et, mieux encore, sur le pont des vaisseaux qu'il aborde....

Et quels traits de vaillance, de vaillance folle quelquefois, avec des paroles « à la Plutarque », comme celles de ce vieux capitaine de vaisseau, Gargot à la jambe de bois, qui, trahi par

les siens, couvert de vingt-trois blessures, enfermé dans un cachot à San Lucar, répond au duc de Médina Sidonia qui le voudrait corrompre de la part de Condé, comme répondit Bayard au connétable de Bourbon : « M. le Prince a le malheur de porter les armes contre le roy, auquel je dois obéissance jusqu'à la mort. »

En somme, à quelque époque qu'on la prenne, la race se montre toujours digne d'elle-même : les périls extrêmes exaltent son cerveau autant qu'ils fortifient son cœur. Actes et paroles se valent ; ce sont d'admirables fleurs d'héroïsme.

Mais je m'aperçois que nous sommes fort loin de Du Daugnon, qui, très brave assurément, n'a rien de chevaleresque, ni, surtout, ne s'embarrasse d'aucune préoccupation de loyalisme.

Ce n'est pas qu'il ne serve, comme un autre, la cause royale et, à la fin de 1649, après qu'il s'est affermi dans la possession de Brouage, que personne n'a osé lui contester sérieusement, on le voit combattre, dans la Gironde, la flotte des Bordelais révoltés. Non sans peine, d'ailleurs, et grâce à la supériorité de ses forces, il finit par refouler sur la ville l'escadre de la « république parlementaire », commandée par l'intrépide Lamothé Guyonnet.

Mais, quelques mois plus tard, alors que l'emprisonnement des princes a rejeté la turbulente cité dans la sédition, du Daugnon se sent touché un moment par les malheurs de la princesse de Condé, revenue à Bordeaux. Clémence de Maillé Brézé lui a, en effet, écrit une lettre où elle fait appel au sou-

venir de son frère, l'amiral de France, duc de Brézé, dont il a été le lieutenant et qui « l'a si tendrement aimé ».

L'attendrissement de Du Daugnon ne dure pas. La flotte royale du nord vient à point dans les pertuis et dans la Gironde pour raffermir la foi monarchique chancelante de l'intrigant personnage qui aime avant tout, lui, à être avec le plus fort : « Nous l'avons remis dans le train », dit Mazarin.

Malheureusement, ce train ne marcha pas longtemps. De nouveau la gêne des finances gâta tout, ainsi que l'ambition des princes et des grands seigneurs. Quand Du Daugnon apprit que Condé se rendait maître du Sud-Ouest de la France, régnait à Bordeaux et traitait avantageusement avec l'Espagne, il lui parut que la fortune s'était enfin fixée. Il se trompait et sa propre place d'armes de la Rochelle le lui montra en s'insurgeant avec succès contre lui, lorsqu'elle apprit qu'il se proposait de la livrer à Cromwell. En même temps, des combats navals s'engageaient dans les pertuis des îles et dans l'estuaire de la Gironde, qui finissaient par tourner en faveur de la flotte royale.

Tout autre que « le roi de l'Aunis » eût cédé à l'adversité. Du Daugnon s'en garda bien, se retira encore à temps dans son fort de Brouage, s'y tint menaçant, au milieu de ses marais, pendant plus d'une année et, en définitive, sut faire sa paix avec la Cour, en 1653, au prix fort de 600.000 livres — argent comptant — et du maréchalat.

C'est qu'il avait menacé de livrer Oléron aux Espagnols, si on ne l'admettait pas au bénéfice — aux bénéfices, aussi —

de la pacification générale. Or, comme disait alors le chevalier de Todias à la princesse de Condé : « le Cardinal était accoutumé de tout accorder à la peur et de tout refuser à la raison » (La Roncière, 5^e vol. page 201).

Vous voyez, Madame, qu'il était plus facile, du temps de la Fronde, d'enlever le bâton fleurdelisé que, du nôtre, d'obtenir le bâton aux étoiles d'or. Mais aussi, nos glorieux maréchaux feront une autre figure devant l'Histoire que ce dangereux caméléon de Du Daugnon.

Ne disons pourtant pas trop de mal de cette époque. Savez-vous, Madame, où je trouve pour elle des motifs d'indulgence ? D'abord, à ne vous rien céler, dans votre dernier chapitre : « la défaite des femmes ; la conversion ; la pénitence ; la mort, » que je trouve bien touchant et fort propre à faire réfléchir presque tous vos lecteurs, avec quelques unes, peut-être, de vos lectrices ; mais j'en trouve encore dans ceci qu'en pleine fronde des Princes, vers 1652, au moment où Condé, dégoûté de tout, rêvait d'habiter « quelque île nouvelle ». (Lavisse. Tome VII. p. 56), ce fut une vogue, chez nous, d'émigrer aux colonies.

Aux Antilles de jeunes dames de Paris venaient rejoindre de fort bonne grâce leurs époux. Dieu sait dans quelles conditions, sur quelles pauvres hourques, elles faisaient un si dur voyage !... N'importe ! « Ce jour là, le 19 mai 1652, nous dit Dubuisson Aubenay, cité par M. de la Roncière, il y eut au-dessus du Pont neuf bien du bruit et happement de bateliers à l'embarquement de trois cents personnes destinées pour le cap du nord, en la terre ferme de l'Amérique... »

Madame, que dites-vous d'un temps où les femmes elles-mêmes s'enthousiasmaient pour les colonies et pour les voyages? Sans compter que Paris était déjà — il y a 270 ans ! — une manière de port de mer d'où l'on partait, en descendant la Seine, pour les fabuleuses contrées « d'outre Océan ». Après cela, flattons-nous d'avoir inventé quelque chose...

Mais, justement, Madame, vous êtes, avec votre bel ouvrage d'aujourd'hui, de ceux qui, sans rien sacrifier de la liberté de leurs critiques, savent évoquer les éclatants mérites du passé et montrer aux oublieux français par quels liens étroits le présent s'y relie. Me permettrez-vous de dire, pour finir, que c'est peut-être de cela surtout que, le premier en date, je remercie et je loue sans réserve l'aimable auteur du « féminisme au temps de la Fronde? »

Daignez, Madame, en même temps que les respectueux hommages que je mets à vos pieds, accueillir avec bienveillance l'expression bien insuffisante de mon admiration pour un talent d'écrivain qui grandit si vite, étant à peine né.

AMIRAL DEGOUY.

AVANT-PROPOS

Au moment où La Fronde commença, en 1648, un certain nombre de grandes dames jouaient en France, — à Paris surtout, naturellement, ou mieux, à la Cour, — un rôle considérable.

De ces grandes dames on retient particulièrement les noms des trois Duchesses de Longueville, de Chevreuse, de Montbazou. Il y en avait d'autres, la Duchesse d'Orléans, la Princesse Palatine, la Duchesse de Bouillon, la Duchesse de Châtillon, plus tard la Princesse de Condé, etc..

Quelque idée que l'on se fasse de la valeur, de l'intérêt — surtout de l'intérêt patriotique — de l'immixtion de ces princesses dans les affaires de l'Etat, il faut accepter cette immixtion comme *un fait* et il est intéressant, aussi bien d'en rechercher les causes que d'en mesurer la portée.

Il y a eu certainement, dans la première moitié du XVII^e siècle ce qu'on appellerait aujourd'hui « un mouvement féministe ».

Evidemment, le « féminisme » d'alors (employons pour abrégé un mot impropre) n'avait pas, comme aujourd'hui, pour objet, la reconnaissance *systématique, légale,*

des « droits de la femme ». Il eût fait beau voir que ces droits précédassent de cent cinquante ans ceux de l'homme !

Mais, encore un coup, il y a eu quelque chose comme cela ; il y a eu, de la part de l'élite — de l'élite mondaine, s'entend — de la société féminine du milieu du XVII^e siècle, *la recherche directe, personnelle, individuelle* du pouvoir politique, des richesses, de l'influence générale dans la société, bref ce que nous appellerons un *féminisme d'action*.

Et comment s'expliquer autrement le subit renversement des rôles des deux sexes pendant la Fronde ?

Pour montrer bien à plein la valeur de la thèse que nous allons défendre sur l'influence des femmes de l'aristocratie à cette époque, il n'est que de jeter un rapide coup d'œil d'ensemble sur ce qui se passait dans l'été de 1650.

Il semblait que le sort de la France se débattît sur trois ou quatre points principaux du royaume et ces points étaient entre les mains de nos héroïnes : A Paris, tout obéissait en réalité, sinon en apparence, à la Duchesse d'Orléans et à la Princesse Palatine, l'une agissant par des intrigues souterraines — très habile, discrète, un peu sournoise même — mais presque toujours favorisant les Princes et Madame de Longueville dont elle est, et restera, l'amie intime ; l'autre, qui connaît mieux que personne le caractère versatile de son mari, Gaston d'Orléans, l'oncle du Roi, emploie toute son influence en faveur de son frère, Charles de Lorraine, l'ami de Madame de Chevreuse et l'allié des Espagnols, en attendant qu'elle aille jusqu'à

armer les gardes bourgeoises pour empêcher la Reine de sortir de Paris, dans la nuit du 9 au 10 février 1651.

En province, à la même époque, la jeune Princesse de Condé est maîtresse de la ville de Bordeaux. La Duchesse de Longueville est renfermée dans Stenay où ses charmes ont retenu jusqu'au mois de mai le Vicomte de Turenne. Celui-ci, sous sa pernicieuse influence, est allé rejoindre avec ses troupes celles de l'Archiduc Léopold pour rentrer en France.

La Duchesse de Richelieu domine Le Havre, qu'elle garde jalousement au Roi. A ce titre, elle fait exception, car toutes les autres grandes dames en vue sont des « frondeuses ». Mais on verra plus tard qu'elle a un intérêt personnel et immédiat à servir la Cour.

La Duchesse de Châtillon assiste sa parente, la Princesse de Condé, douairière, qui implore le Parlement de Paris pour la liberté de ses fils et de son gendre, tandis que la Duchesse de Chevreuse et sa fille, la belle amie du Coadjuteur, Paul de Gondi, soutiennent auprès du corps de ville et des bourgeois le parti de la jeune Fronde.

Cette période de la Fronde est une des plus passionnantes de l'Histoire de France... Une des plus compliquées aussi, et ce n'est qu'à force de répétitions, qui peuvent paraître fastidieuses, qu'il est possible de jeter quelque jour sur les agissements de tant de personnages mûs par des mobiles individuels qui n'ont rien de commun avec le bien de l'Etat, quand ils n'y sont pas directement opposés.

Est-ce à dire que les femmes soient incapables d'agir dans le sens du bien général ? Qu'elles voient tout en raccourci et ne se préoccupent que des objets immédiats dont la poursuite intéresse leurs grandes ou petites passions ?

Peut-être. Pas toujours, cependant. Mais c'est poser ici une question à laquelle il sera plus aisé de répondre quand nous en serons à conclure sur les faits que nous aurons recueillis et sur les observations que ces faits nous auront, au fur et à mesure, suggérées en faveur de notre thèse essentielle, l'existence d'un « féminisme d'action », fort différent du féminisme doctrinal d'aujourd'hui.

Il suffit, pour le moment, que nous ayons trouvé ici l'occasion de nous excuser auprès du lecteur et de le mettre en garde contre quelque dégoût qu'il pourrait éprouver de ces répétitions inévitables de faits enchevêtrés et à facettes variées qui, suivant le point de vue d'où on les observe, sont susceptibles de commentaires différents, mais aussi fournissent des enseignements qui se complètent. (1)

(1) Au moment — juin 1921 — où l'imprimeur réclame avec insistance notre manuscrit, l'apparition du remarquable ouvrage de M. Léon Abensour, " l'Histoire générale du Féminisme " nous fait regretter qu'il ne nous soit plus loisible de profiter des renseignements fournis dans le chapitre de son livre que l'auteur a intitulé : " la Fronde et le Féminisme ". (pages 147-160).

Au moins, d'une rapide lecture, pouvons-nous nous assurer que rien, dans ce chapitre, ne combat la thèse que nous soutenons ici. D'ailleurs le lecteur trouvera à l'annexe V des extraits de " la Fronde et le Féminisme " qui, nous l'espérons, lui donneront un assez juste aperçu des idées de M. Abensour sur la question qui nous occupe.

CHAPITRE I

LES FEMMES DE QUALITÉ SOUS LOUIS XIII ET SOUS LA RÉGENCE

Quand on prétend étudier les grandes dames du temps de Louis XIII et de la Fronde, il est naturel de commencer par un premier crayon de la Reine Anne d'Autriche, sur laquelle nous reviendrons souvent dans la suite de cette étude.

Cette princesse fut mariée à l'âge de quinze ans à un tout jeune Roi qui avait cinq jours de moins qu'elle. Il semble bien qu'au premier abord, ces enfants royaux se soient plu, mais presque aussitôt les intrigues de Cour, les petits et grands intérêts de toutes sortes, tendirent à détruire l'harmonie du nouveau couple.

Le Cardinal de Richelieu, tout particulièrement, craignit l'influence que pouvait prendre sur un esprit aussi peu formé que celui de Louis XIII, une femme très belle, très jeune, et qui avait à ses yeux le pire défaut, du point de vue politique, celui d'être Espagnole (1). Il fit tous ses efforts

(1) Les Espagnols étaient à cette époque, et depuis plus d'un siècle, les ennemis déclarés de la France ; et, malgré le double mariage (1615) de Madame Elisabeth

pour semer et entretenir, dans l'esprit du Roi, une défiance injurieuse à l'égard de la Reine, et il n'y réussit que trop facilement.

Pendant ce temps, Anne d'Autriche, isolée, délaissée de son mari, dédaignée de sa belle-mère, Marie de Médicis, se jetait un peu étourdiment dans des amitiés féminines parfois indignes d'elle.

Voyons donc quelles sont ces femmes qui vont prendre pendant toute la durée du règne de Louis XIII et pendant la Régence, une place prépondérante dans la vie de l'arrière-petite-fille de Charles-Quint.

Qu'il me soit permis de citer ici, et bien que ce ne soit pas dans l'ordre chronologique, Madame de Motteville (1) qui resta à son service pendant vingt-quatre ans, qui l'assista au cours des phases les plus pénibles de sa Régence et qui ne devait plus la quitter. En effet, elle fut témoin, le 20 janvier 1666, de la mort d'Anne d'Autriche et nulle

de France avec Philippe IV, Roi d'Espagne, et celui d'Anne d'Autriche avec Louis XIII, le prévoyant ministre ne laissait pas d'être inquiet sur les menées possibles d'une cabale espagnole.

(1) Déjà en 1622, M^{me} de Motteville (nièce du fameux Bertaux, Evêque de Séz) âgée seulement de sept ans et élevée auprès de la Reine, en touchait une pension de 600 l. En 1627, celle-ci lui donna un Brevet qui " m'obligeoit indispensablement de suivre sa fortune; ceci donna lieu au Cardinal de Richelieu, " qui sçavoit que la reine avoit une grande confiance en feu ma mère (Louise de " Saldagne), qui avoit vécu en Espagne) et qui voioit qu'elle commençait à prendre " plaisir à m'entretenir *et me parler espagnol*, me fît donner ordre de la part du " Roi de me retirer d'auprès d'elle. " Mémoires de M^{me} de Motteville, Tome I, page 39.

des favorites de celle-ci n'a poussé plus loin le dévouement à sa maîtresse et l'assiduité auprès de la personne royale. Ses mémoires, écrits presque au jour le jour depuis l'an 1642 où la mort de M. de Motteville, Premier Président de la Chambre des Comptes de Normandie, rendit M^{me} de Motteville au service de la Reine, nous seront d'un précieux secours pour suivre les actes de cette Princesse pendant la période si troublée des guerres de la Fronde. Et nous aurons souvent recours au jugement si droit, si éloigné de tout parti pris, de cette modeste amie d'une illustre souveraine.

Anne d'Autriche prit d'ailleurs soin de raconter à M^{me} de Motteville tous les évènements importants du commencement du règne, et même ses états d'âme de toute jeune femme, ainsi que les tracasseries du Cardinal, les soupçons injurieux du Roi, enfin tout ce qui pouvait servir à fixer son histoire pendant l'époque où l'affection fidèle de M^{me} de Motteville ne veillait point encore auprès d'elle, soit que celle-ci fût trop jeune, soit qu'elle eût été déjà chassée par M. le Cardinal de Richelieu, ou bien encore qu'elle fût installée en Normandie auprès de son époux.

Retournons donc à présent à l'ordre chronologique, que nous ne quitterons plus.

La première amie de la jeune Reine de France fut sans contredit Marie de Rohan, Duchesse de Luynes, fille d'Hercule de Montbazou et de Madeleine de Lenoncourt.

La Duchesse de Luynes (1617-1621), plus tard (1622) Duchesse de Chevreuse, est un personnage beaucoup trop

connu pour que je m'attarde longuement sur elle. Et je signale à ceux qu'elle intéresserait d'une façon particulière le très beau livre de M. Louis Batiffol : « La Duchesse de Chevreuse ». Qu'il me suffise de dire que son influence sur la Reine fut pernicieuse et que pour n'avoir point réellement gâté celle-ci, il fallait que cette princesse eût une âme bien trempée, un cœur honnête et que le sang de la Reine Marguerite d'Autriche, sa mère, morte en odeur de sainteté, parlât fortement en elle.

Je donne la parole à M^{me} de Motteville, (tome I, page 25) : « Madame de Chevreuse m'a dit depuis, elle-même, me « contant les égarements de sa jeunesse, qu'elle forçoit « la Reine au Bokingham (1); lui parlant toujours de lui « et lui ôtant le scrupule qu'elle en avoit, par la raison du « dépit qu'elle faisoit au Cardinal de Richelieu. Je lui ai « encore ouï dire, et avec exclamation sur ce sujet, qu'il « étoit vrai que la Reine avoit l'âme belle, et le cœur bien « pur; et que malgré le climat où elle avoit pris naissance, « où comme je l'ai dit le nom de Galant est à la mode, elle « avoit eu toutes les peines du monde à lui faire prendre « quelque goût à la gloire d'être aimée.

(1) Milord Georges Villiers, duc de Buckingham, favori du Roi d'Angleterre venu pour épouser en son nom, Madame, Sœur du Roi ; célèbre par sa magnificence, sa passion pour la Reine Anne d'Autriche, dont il se faisait une espèce de gloire et qui lui fit entreprendre d'amener une puissante armée navale au secours des Rochelois assiégés par le roi Louis XIII. Il espérait, à la faveur de victoires éclatantes, revenir en France, ce qui lui était devenu impossible autrement, " par la nécessité d'un Traité de Paix ". (Motteville).



ANNE D'AUTRICHE, REINE DE FRANCE
D'APRÈS PORBUS, (Musée du Prado à Madrid).

« La Marquise de Sablé, en qui j'ai toujours reconnu
« beaucoup de lumière et de sincérité, m'a confirmé la
« même chose; m'ayant dit que la Reine, dans cette première
« jeunesse, étoit rude, pour les dames galantes, et qu'elles
« la craignoient beaucoup.....

« La Marquise de Sénécé, qui a eu l'honneur de la
« servir presque toute sa vie et de plus a passé des temps
« auprès d'elle où elle n'a pas toujours cru en être aimée,
« a été en tout temps témoin irréprochable de la vertu de
« cette Princesse ».

Voici maintenant parmi les belles dames dont la Cour
était alors remplie, la première par la beauté, et qui l'était
déjà par le rang. Je veux parler de *Madame la Princesse,
Charlotte de Montmorency*, femme du Prince de Condé.

C'est elle, qui âgée de seize ans (1), avait allumé dans le
sein du feu Roi Henri IV cette passion funeste qui devait,
disent les chroniques du temps, avoir une si mauvaise
influence sur la dernière année de sa vie; car le Prince de

(1) " Elle fut présentée à la Cour par la Princesse de Montpensier, sa tante,
qui la prit sous sa conduite. Dès ce premier moment, elle fixa l'attention des
jeunes seigneurs qui pouvaient aspirer à sa main, et on s'aperçût aussi que ses
appas naissans n'échappoient pas à l'œil curieux du Roi. Entre ceux qui bri-
guoient l'alliance du Connétable, Bassompierre obtint du Père la préférence. Il
travaila à plaire à la jeune Montmorency ; et ce fut à l'occasion de ces progrès
auprès d'elle, que le Roi laissa échapper le secret de sa passion. La crainte de
laisser tomber l'objet de sa tendresse sous la puissance d'un mari clairvoyant,
lui fit éloigner Bassompierre, et proposer le Prince de Condé. "

" L'Intrigue du Cabinet sous Henri IV et Louis XIII, terminée par la Fronde"
par M. Anquetil, tome I, pp. 227-228.

Condé, pour soustraire sa femme aux poursuites du Roi, fut obligé de l'emmener en Flandre, ce qui faillit amener une guerre avec l'Espagne et l'Empire. En effet, l'Archiduc-gouverneur et sa femme reçurent le Prince et la Princesse de Condé à leur cour et bientôt dans leur propre palais. Et cela fit manquer une tentative d'enlèvement favorisée par le Comte d'Estrées, ambassadeur de France; sur quoi, outré de ressentiment, le roi Henri se décida à faire la guerre.

« Il mit ses troupes en état et montra à l'Espagne étonnée, « l'armement le plus formidable qui eût jamais menacé « sa puissance. Ce fut alors, dit-on, qu'il conçut le dessein « de former de toute l'Europe une République pacifique, « par le moyen d'un Conseil composé des Députés de tous « les Souverains. Ce Conseil aurait eu à sa disposition « une armée, formée des contingents de ces Princes, tous « jours prête à marcher contre ceux d'entre eux qui vou- « draient rompre l'équilibre; projet gigantesque, vanté par « quelques écrivains, mais qu'on ne doit regarder que com- « me un délire politique, qui n'a jamais pû être enfanté « par une tête aussi saine que celle d'Henri IV (1). »

Voilà, n'est-il pas vrai, notre Société des Nations bien drapée. Espérons qu'elle sera plus heureuse que celle que rêvait Henri IV, dans les moments de généreux enthousiasme que lui laissait l'excès d'une passion malheureuse.

(1) " L'Intrigue du Cabinet sous Henri IV et Louis XIII par le chanoine Anquetil, tome I, p. 249-250. — Ed. de 1780.

A peine avait-il d'ailleurs annoncé ses desseins qu'il fut, on le sait, assassiné par Ravailac, le 14 mai 1610.

Cette Charlotte de Montmorency, cette Princesse de Condé, pour laquelle de si graves évènements eussent pu se produire, était donc bien belle ? Oui, si l'on s'en fie au portrait tracé par M^{me} de Motteville à une époque où déjà la jeunesse l'avait quittée.

« Nous lui avons donné des louanges, pendant la Régence de la Reine, à cinquante ans passez; et des loüanges « sans flatterie. Elle étoit blonde et blanche. Elle avoit les « yeux bleus et parfaitement beaux. Sa mine étoit haute et « pleine de majesté... ».

Les sentiments de M^{me} la Princesse pour Anne d'Autriche furent toujours d'une grande égalité dans l'affection toute respectueuse et dévouée qu'elle lui portait. Et même quand elle eut à souffrir des décisions prises par la souveraine contre ses enfants préférés et rebelles, la Duchesse de Longueville et le Prince de Conti, (1) elle ne manqua pas de venir l'assurer de sa fidélité et de celle de M. le Prince, son fils aîné. C'est que M^{me} la Princesse éprouvait une sincère gratitude pour la Reine qui avait bien voulu témoigner publiquement, en plusieurs rencontres, de l'estime où elle la tenait.

Nous aurons, du reste, à revenir sur ces circonstances et particulièrement sur la célèbre affaire du Jardin Renard. Nous citerons d'un mot, en attendant, et bien qu'elle ne

(1) du moins à ce moment-là, janvier 1649.

doive jouer aucun rôle dans la phase de notre histoire qui nous occupe plus spécialement, *Marie de Hautefort*, plus tard Duchesse de Schomberg, qui fut la grande passion, toute platonique, d'ailleurs, de sa très mélancolique Majesté Louis le treizième.

Voici encore une beauté célèbre, qui devait, malgré une intelligence assez médiocre, jouer un rôle important dans les premiers troubles de la Fronde, troubles connus sous le nom de « Cabale des Importants » ; la *Duchesse de Montbazon* (1), belle-mère de la Duchesse de Chevreuse, bien que de beaucoup plus jeune qu'elle.

M^{me} de Montbazon avait inspiré une violente passion, qui devait influencer sur toute sa vie, au Duc de Beaufort, au fameux « Roi des Halles », célèbre par sa popularité, qu'il devait au souvenir de son grand-père Henri IV, dont il avait la bonhomie, et aussi à une certaine grossièreté de langage faite pour plaire à la multitude.

D'humeur fort galante, la Duchesse de Montbazon eut d'ailleurs beaucoup d'admirateurs, dont l'oncle du jeune Roi, Gaston d'Orléans, et le Duc de Longueville, sans oublier Mr. de Guise et Mr. de Rancé, le futur « restaurateur » de la Trappe.

M^{me} de Montbazon ne plaisait point à la Reine. Sa conduite ne paraissait sans doute pas assez régulière à la vertueuse souveraine et sa rivalité avec Anne-Geneviève de

(1) Marie de Bretagne, fille du Comte de Vertus et de M^{lle} de La Varenne-Fouquet.

Bourbon, Duchesse de Longueville, fille de M^{me} la Princesse, amie d'Anne d'Autriche, la jetait dans le camp opposé à celui de la Cour.

Parlons donc de cette délicieuse *Anne-Geneviève de Bourbon, Duchesse de Longueville*, puisqu'aussi bien le moment en est arrivé.

Cette princesse, qui devait être, après la phase des « Importants », le centre d'attraction de la Fronde, entraîna dans la guerre civile, non seulement son jeune frère, le Prince de Conti, sur qui elle avait un grand empire, mais encore M. le Prince, son frère aîné, le vainqueur de Rocroy, le grand Condé. Celui-ci avait été jusque vers la fin de 1649 le ferme soutien du Trône (1), de la Régente et de son ministre, et s'il a combattu, lui, prince du sang, contre son Roi, lui Français contre son pays, s'il a mis son incomparable valeur militaire au service de l'ennemi, des Espagnols; s'il a consenti à ternir les lauriers de Rocroy, de Nordlingen et de Lens, c'est aux insinuations habiles, aux conseils pernicieux de sa sœur qu'il a cédé.

Si l'on réfléchit en outre, que la même Duchesse de Longueville amena au parti de la Fronde le Prince de Marsillac (2), plus tard Duc de La Rochefoucauld, le Vicomte de

(1) Nul n'ignore son beau cri : " Je m'appelle Louis de Bourbon, et je ne veux pas ébranler la Couronne... "

(2) Mr. Victor Cousin est d'un avis tout opposé. Il croit que c'est La Rochefoucauld qui entraîna M^{me} de Longueville dans la Fronde? Mettons qu'ils avaient fort envie tous deux de jouer un rôle à une époque où la royauté semblait affaiblie et la haute noblesse en passe de reprendre son pouvoir.

Turenne — le grand Turenne! — et le Duc de Nemours, on reste songeur devant la puissance de cette femme de vingt-neuf ans.

Née au Donjon de Vincennes (1619), pendant la prison du Prince Henri de Condé que sa femme, Charlotte de Montmorency n'avait point voulu quitter pendant cette épreuve, Anne-Geneviève de Bourbon semble bien avoir toujours conservé une âme de prisonnière évadée. Ces intrigues, ces chevauchées folles, ces escapades inouïes — n'est-elle pas tombée dans les flots lors de la fuite de Dieppe et lorsque, par gros temps, les marins l'avaient suppliée de ne se point embarquer dans une frêle chaloupe? — ne proviennent-elles point d'une ardeur de liberté excessive, jamais assouvie et de la crainte de se voir ravir cette liberté?

Plus tard, lors de la délivrance des princes, n'a-t-elle pas « repris parti » pour éviter de retourner auprès de son mari, le Duc de Longueville, dont la tutelle lui était insupportable?... Il n'y a pas jusqu'à sa liaison avec le Prince de Marsillac qu'elle commence pour se démontrer à elle-même qu'elle est libre dans le mariage, qu'elle termine en accordant une attention trop vive au jeune Duc de Nemours pour se prouver qu'elle est libre encore dans l'amour?

Je ne veux pas dire par là que toutes les actions de Madame de Longueville étaient faites exprès pour assouvir une sorte de vengeance contre l'arbitraire de « l'autorité »,

mais je persiste à penser que les circonstances anormales qui ont précédé la naissance de cette princesse et que le souvenir des premiers objets qui ont frappé ses yeux d'enfant n'ont pas été étrangers à la direction malheureuse qu'elle a donnée à sa vie.

Disons toutefois, dès maintenant, sans pousser pour elle, à ce sujet, l'admiration aussi loin que l'a fait son célèbre historien Victor Cousin, disons qu'il lui doit être beaucoup pardonné parce qu'elle a cruellement et noblement expié ses fautes personnelles et ses erreurs politiques.

Citons, pour mémoire, *Mademoiselle de Longueville*, fille du Duc de Longueville et de sa première femme, Louise de Bourbon-Soissons, qui prit part à la première partie de la Fronde, mais qui, ensuite, sut résister à son ambitieuse belle-mère et qui fit même, par ses sages conseils, rentrer le Duc de Longueville dans le devoir.

Cette prudente et intelligente princesse qui plaisait singulièrement par ces qualités même, au jeune Duc d'York (1), qui eût été heureux d'en faire sa femme, devait épouser, par la suite, le Duc de Nemours, frère de l'ancien soupirant de sa belle-mère.

Voici à présent une toute autre figure: existence bizarre, mouvementée, mais dont un cerveau habile devait peu à peu guider l'ascension vers une situation particulièrement brillante et inattendue.

(1) Plus tard Jacques II, roi d'Angleterre, de 1685 à 1688.

Isabelle de Boutteville (1), *Duchesse de Châtillon*, fit beaucoup parler d'elle (2). Son mariage, précédé d'un enlèvement auquel le Duc d'Enghien, dont elle avait l'honneur d'être la parente, donna les mains, ne fut point heureux. Après la mort du Duc de Châtillon, tué en 1649 au combat de Charenton, sa veuve eut maintes aventures dont les plus célèbres eurent pour héros le même Duc d'Enghien devenu Prince de Condé et ce séduisant Duc de Nemours que l'on retrouve partout où il est question de galanterie.

M^{me} de Châtillon, jalouse au suprême degré de M^{me} de Longueville qu'elle soupçonnait de lui avoir rendu infidèle le Duc de Nemours, s'en vengea en prenant sur le Prince de Condé un ascendant qui jusque-là avait été l'apanage de sa sœur. Certains auteurs prétendent même qu'elle accorda ses faveurs au Duc de La Rochefoucauld... Quoi qu'il en soit, il est certain que la rivalité des duchesses de Longueville et de Châtillon ne fut pas étrangère à l'attitude des princes pendant la Fronde.

Toutes ces intrigues n'empêchèrent pas M^{me} de Châtillon qui était fort belle, fort instruite et, je l'ai déjà dit, d'une vive intelligence, d'épouser, en 1664, à trente-huit ans, Christian-Louis, Duc de Mecklembourg. Et après

(1) Sœur de François de Montmorency, Comte de Boutteville, depuis l'illustre Maréchal de Luxembourg.

(2) "A la beauté, M^{me} de Châtillon joignait beaucoup d'esprit, mais de l'esprit "tourné à l'intrigue. Elle était vaine et ambitieuse, en même temps fort intéressée, médiocrement scrupuleuse, et un peu de l'école de M^{me} de Montbazou". Madame de Longueville, Victor Cousin, page 139.

avoir encouragé pendant la Fronde, à un certain moment, le grand Condé à trahir son jeune Roi, elle devait plus tard, comme princesse allemande, rendre à Louis XIV de signalés services.

N'oublions point cette autre héroïne de la Fronde, la *Duchesse de Bouillon*, que l'amour conjugal seul précipita dans la guerre civile; exemple rare en cette époque où le dieu malin négligeait plus volontiers que jamais les droites et découvertes allées du mariage pour les ombreux bosquets voisins.

Déjà sous l'Eminence Rouge, Frédéric-Maurice de la Tour d'Auvergne, Duc de Bouillon, compromis dans le complot de Cinq-Mars, emprisonné à Lyon, n'avait dû d'échapper au dernier supplice qu'à sa femme, qui se jeta dans Sedan et déclara résolûment qu'elle livrerait cette ville aux Espagnols si son mari ne lui était rendu. Et Richelieu s'exécuta.

Lorsque plus tard, à la suite de son frère Turenne, le Duc de Bouillon, se lança dans la Fronde, la Duchesse ne le voulut point quitter et partagea tous ses dangers.

Enfin voici *Mademoiselle, la Grande Mademoiselle*, fille de Gaston d'Orléans et de sa première femme, Marie de Bourbon-Montpensier (1); Mademoiselle, que les ima-

(1) Unique héritière de la branche de Montpensier. Voici l'énumération de la dot apportée à Monsieur, frère du Roi, par M^{lle} de Montpensier (Mercure de France, année 1626). " Les Duchés d'Orléans et de Chartres, le Comté de Blois, la seigneurie de Montargis, les droits régaliens de son apanage, d'autres biens

ges populaires de l'époque représentaient volontiers coiffée d'un grand feutre à plumes, juchée sur un cheval écumant, l'épée au poing et les cheveux au vent, semblable à l'amazone de l'antiquité.

Douée d'une intelligence remarquable, très belle en sa prime jeunesse, cette princesse devait passer à côté des grands avantages que son illustre naissance et ses dons naturels joints à une immense fortune (1), lui eussent dû apporter.

Elle avait un esprit mobile, inquiet, toujours en mal de désirs nouveaux qui, sitôt qu'ils lui semblaient réalisables, cessaient d'avoir pour elle leur premier intérêt, supplantés d'ailleurs par d'autres desseins aussi capricieusement poursuivis que rapidement abandonnés à leur tour. Joignez à cela un cœur généreux, susceptible de beaux élans, mais aussi inconséquent que son esprit. Elle eut pourtant deux fortes et tenaces passions, l'une toute d'ambition, qui était de monter sur un trône, celui de France, tout d'abord; l'autre, toute de tempérament, provoquée sur le tard par l'homme qui devait faire son malheur, le Duc de Lauzun.

Sa grande visée ambitieuse avait été, répétons-le, d'épou-

évalués deux cent mille livres de rente et une pension de six cent mille. La souveraineté de Dombes, la principauté de la Roche-sur-Yon, les Duchés de Montpensier et de Châtelleraut, la terre de St. Fargeau, beaucoup d'autres Comtés, Vicomtés, Baronnies et de grosses sommes portant rentes dans les Monts-de-Piété".

(1) Sa mère lui avait laissé en mourant (un an après son mariage), ses immenses biens, énumérés plus haut.

ser le Roi, bien qu'il fût plus jeune qu'elle de neuf ans; et peut-être y eût-elle réussi, si elle avait su mettre en cette entreprise l'esprit de suite et la dextérité qu'elle déploya pour pénétrer dans Orléans, de vive force, le 27 mars 1652, ou l'audace, d'ailleurs intempestive, qui lui fit tirer le canon de la Bastille (1) sur les troupes royales pendant le combat du faubourg Saint-Antoine.

Quoi qu'il en soit, c'est une des plus intéressantes figures et peut-être la plus originale de l'époque: Mademoiselle, « la Grande Mademoiselle » (2), fut grande en effet, par sa naissance et par sa fortune, comme aussi par ses qualités et ses défauts.

Guidée par un père aussi intelligent mais d'une autre valeur morale que ce faible Gaston, Anne-Marie-Louise d'Orléans, qui, elle, ne manquait certes point de caractère, eût pu accomplir de grandes actions, et ne pas terminer une vie où l'agitation systématique semble avoir tenu lieu de ligne de conduite par une intrigue d'amour très indigne d'elle, châtement excessif des erreurs de sa jeunesse.

N'oublions point que dans ces erreurs, toutes de politique d'ailleurs, car la réputation de la grande Mademoiselle demeura intacte jusqu'à Lauzun, elle fut beaucoup plus entraînée par les affections qui la liaient au parti des

(1) On connaît le mot de Mazarin : " Voilà un coup de canon qui vient de tuer son mari." Voulant dire ou qu'elle n'épouserait point le Roi ou qu'elle ne se marierait pas à un autre prince, le Roi s'y opposant.

(2) On l'appelait la Grande Mademoiselle pour la distinguer des filles que son père, Gaston d'Orléans, eut de sa seconde femme, Marguerite de Lorraine.

Frondeurs que par une haine personnelle contre la Reine ou son ministre, (1) et encore moins par ces raisons d'intérêt individuel, souvent fort mesquines, qui déterminaient trop fréquemment la conduite des grands acteurs de la Fronde.

Après Mademoiselle, il nous faut parler de sa belle-mère, *Marguerite de Lorraine*, que le Duc d'Orléans avait épousée pendant son exil de France et sans le consentement du Roi, son frère, en 1632. Lorsque Gaston fut revenu à la Cour, le roi Louis XIII le pressa fortement de consentir à la rupture de son mariage, mais ce prince, qui n'avait jamais témoigné de fermeté en faveur d'aucun de ses partisans (dont quelques uns payèrent de leur vie leur dévouement à sa cause), se mit dans le cas, assez particulier à cette époque, d'un inviolable attachement à sa femme. Il faut dire, que celle-ci, d'esprit aventureux et hardi, avait quitté Nancy pour le venir rejoindre, vêtue en page et cachée dans le fond d'une charrette.

 Le portrait de cette princesse tracé par M^{me} de Motteville est des plus amusants (2): « Cette princesse ne « faisait pas de grands voyages, soit par fantaisie ou véritable maladie: elle ne sortoit presque jamais. Elle disoit « que la moindre agitation la faisoit évanouir; et j'ai vu

(1) Cependant la rupture du mariage que Mademoiselle avait voulu contracter (en le négociant elle-même) avec l'Archiduc Léopold-Guillaume, frère de l'Empereur, amena une brouille entre Mademoiselle et le Cardinal.

(2) Mémoires de M^{me} de Motteville T. I pages 442-443-444.

« quelque fois Monsieur se moquant d'elle, contant à la
« Reine qu'elle communioit dans son lit, plutôt que d'aller
« dans sa chapelle, qui étoit proche, sans qu'elle parût
« avoir aucune maladie considérable. Quand elle venoit
« chez la Reine, en deux ans une fois, elle se faisoit apporter
« en chaise; mais avec tant de façons, que son arrivée au
« Palais-Royal étoit toujours célébrée à l'égal d'un petit
« miracle. Souvent elle n'étoit qu'à trois pas du Luxem-
« bourg, qu'il falloit la rapporter, comme étant attaquée
« de plusieurs maux, qu'elle disoit sentir, et qui ne paroîs-
« soient nullement..... Elle étoit belle par les traits de son
« visage, qui étoient beaux et bien-faits; mais elle n'étoit
« point agréable, et toute sa personne manquoit d'un je
« sçai quoi, qui plait; car de laideur manifeste, elle n'avoit
« que les dents, qui dans le tems dont je parle étoient
« déjà gâtées. On a toujours dit de cette Princesse, qu'elle
« étoit belle, sans l'être; qu'elle avoit de l'Esprit, et n'en
« paroissoit point avoir, parce qu'elle n'en faisoit nul usage,
« et qu'elle a été nommée à la Cour dans les affaires consi-
« dérables. Elle étoit grasse et maigre tout ensemble.
« Elle avoit le visage plein, et la gorge belle, à ce que
« disoient ses femmes; mais elle avoit les bras et les mains
« fort maigres. On pouvait dire encore, qu'elle n'étoit pas
« de belle taille, quoiqu'elle ne fut pas bossue. Enfin,
« tous les contraires se rassembloient en elle, d'une manière
« étonnante; et il étoit impossible de parler d'elle que dans
« une ambiguïté qui n'a jamais été trouvée qu'en elle,
« etc.... etc.... »

Mais le côté intéressant de l'histoire de la Duchesse d'Orléans pour notre étude est dans la part décisive qu'elle prit aux événements de la fameuse nuit du 9 au 10 février 1651. Couchée auprès de son époux, indécis sur la conduite à tenir et pressé en vain par le Coadjuteur et M^{lle} de Chevreuse qui étaient venus l'avertir du départ imminent du Roi et la suppliaient de mettre tout en œuvre pour empêcher cette fuite, elle écrivit sur son oreiller les mots suivants : « Il est ordonné à M. le Coadjuteur de faire prendre les armes et d'empêcher que les créatures du Cardinal Mazarin, condamné par le Parlement, ne fassent sortir le Roi de Paris. Marguerite de Lorraine. »

C'est donc sur l'ordre d'une femme que cette nuit-là, les bourgeois prirent les armes et que la Reine se trouva dans l'impossibilité d'exécuter son projet de départ. Sans la souplesse et la présence d'esprit d'Anne d'Autriche, cet ordre eût pu amener des troubles graves, peut-être une véritable catastrophe.

D'où vient donc l'impulsion qui a fait agir, dans cette circonstance, la Duchesse d'Orléans, jusque-là fort indifférente aux affaires publiques, plutôt molle de caractère, d'ailleurs, et qui passait sa vie à se soigner de maladies purement imaginaires ? N'est-ce pas cette sorte de *féminisme d'action* qui était alors dans l'air et qui se précisait brusquement dans le geste de la femme, quelle qu'elle fût, que la Fortune plaçait où ce geste devenait opportun ?

Il faut parler à présent de *Claire-Clémence de Maillé-*

Brézé, nièce du Cardinal de Richelieu et que celui-ci fit épouser (1) par force, ou à peu près, au Duc d'Enghien. Le jeune héros manifesta toujours une grande répugnance pour l'alliance qu'il subissait. Il avait d'ailleurs immédiatement rédigé un acte déclarant qu'il se mariait contre son gré. Un peu plus tard, il devait aimer profondément Marie du Vigan (2) et même chercher à faire annuler son mariage pour l'épouser. Ce projet avorta, mais il est permis de croire que s'il avait abouti, l'influence de la très droite

(1) Histoire des Princes de Condé pendant les XVI^e et XVII^e siècles par M. le Duc d'Aumale. Tome Troisième page 439: " Le 7 février, le contrat fut " signé au Louvre ; il n'avait pas été rédigé sans lutte, autant du moins que " Mr. le Prince pouvait lutter avec le Cardinal. En effet, ce dernier, voulant " sauver les apparences, établir que, dans ce mariage, l'intérêt n'était rien et " l'inclination tout, avait stipulé que sa nièce se contenterait d'un présent de " noces et serait formellement exclue de sa succession ; aucune instance ne put " le faire revenir. Mr. le Prince protesta par-devant notaires contre cette dispo- " sition et fit signer l'acte à son fils. Le surlendemain, 9, le mariage fut célébré " au Palais-Cardinal et suivi de fêtes brillantes.... Après une représentation où " la tragédie officielle (*Mirame*) fut accompagnée de divertissements nouveaux, " la salle du théâtre se transforma, comme par enchantement, et le duc d'An- " guien, conduisant la Reine, ouvrit le bal avec elle. On remarqua que la jeune " duchesse, s'étant embarrassée au milieu d'une courante dans les hauts talons " destinés à relever sa taille, tomba et fit rire toute la cour, y compris son mari. " On ne fut pas moins frappé de l'extrême pâleur et de l'air défait de ce dernier ".

(2) Marie Poussard du Vigan, qui se retira aux Carmélites à la suite de cette affaire, était la sœur d'Anne Poussard du Vigan qui, veuve de Mr. de Pons, épousa en 1649, malgré la Cour, le jeune duc de Richelieu, neveu de M^{me} d'Aiguillon et héritier du Cardinal. Ce mariage eut lieu à Trie chez M^{me} de Longueville, sous les auspices du prince de Condé. Celui-ci espérait s'assurer ainsi le gouvernement du Hâvre qui appartenait au jeune duc de Richelieu. Mais M^{me} d'Aiguillon devança les princes et leur ferma cette place forte.

Marie du Vigean (1) aurait victorieusement contre-balancé celle de Madame de Longueville, qui s'exerça toujours dans le sens le plus défavorable aux intérêts de la vraie gloire d'un prince du sang. Remarquons à ce sujet que Claire-Clémence de Maillé-Brézé, précisément parce qu'elle se sentait peu en faveur dans l'esprit de son époux et de la famille princière dans laquelle elle était entrée, se trouvait disposée à outrer les sentiments dans lesquels elle voyait un mari qu'elle aimait, qu'elle admirait, et dont elle voulait à tout prix conquérir la confiance. C'est ainsi que l'on peut expliquer le beau mouvement (du point de vue Condé) qui la jeta dans les bras des parlementaires de Bordeaux et qui, en définitive, sauva momentanément la cause des princes.

A la vérité, si l'on observe que la Princesse portait dans ses bras le jeune duc d'Enghien, on peut attribuer à des préoccupations d'un ordre exclusivement maternel un acte de vigueur que nous venons de mettre au compte du désir de reprendre un mari fort détaché de sa femme. Il est aussi permis de croire que Clémence de Condé ne fut dans ces circonstances que l'instrument utilisé par l'ambition des ducs de Bouillon et de La Rochefoucauld, qui ne pouvaient raisonnablement se mettre en lutte ouverte contre le Roi s'ils n'avaient le prétexte de défendre une princesse devenue l'intéressante victime du Coup d'Etat royal : l'emprisonnement du Grand Condé, de son frère Conti, de son beau-frère Longueville.

(1) Voir Annexe I.



MARGUERITE DE LORRAINE, DUCHESSE D'ORLEANS
Deuxième femme de GASTON D'ORLÉANS, Monsieur, Oncle du Roy.

Nous proposons ces diverses solutions à la sagacité du lecteur, mais quel que soit son choix, il reconnaîtra sans doute avec nous combien il est curieux qu'à cette époque de la Fronde, l'influence féminine ait été marquée à ce point sur les événements politiques que même une femme d'un caractère effacé, comme l'était Claire-Clémence de Maillé Brézé, ait été amenée à jouer un rôle important dans un instant décisif.

Caractère effacé, viens-je de dire, parce qu'en effet son rôle fut peu marqué dans l'ensemble des événements; mais la jeune Princesse de Condé n'en eut pas moins d'admirables élans de courage et de présence d'esprit dans diverses circonstances sur lesquelles nous reviendrons en temps utile.

J'ai gardé pour la fin une femme absolument remarquable, qui aurait pu être, si on l'avait plus écoutée et mieux comprise, un solide pivot de politique conservatrice dans cette époque tourmentée.

Anne de Gonzague, seconde fille du Duc de Mantoue, connue sous le nom de *Princesse Palatine*, qu'une extraordinaire déception amoureuse (1), jeta, à 25 ans, dans une

(1) Dont Henri II de Lorraine, archevêque de Reims, puis duc de Guise, fut le triste héros. C'est celui-là même qui devait conquérir Naples, seul, sans soldats et sans argent, pour les beaux yeux de M^{lle} de Ponts. L'archevêque de Reims, après avoir obtenu, malgré l'opposition de la duchesse D^{re} de Guise, l'autorisation de quitter les ordres et les dispenses nécessaires à son mariage, ne se pressait point d'épouser Anne de Gonzague, bien qu'elle se fût enfuie travestie en homme pour le rejoindre et qu'elle eût affiché leur liaison. Bien mieux, il

retraite volontaire, avait su, pendant ces quelques années de mélancolique réclusion, beaucoup réfléchir, beaucoup lire, beaucoup retenir.

Très instruite, nullement passionnée, au fond (1), douée d'une profondeur de vue étonnante pour son sexe et qui, désabusée des hommes et du monde, n'en était devenue que plus perspicace, cette princesse est peut-être le plus fin diplomate, le politique (2) le plus avisé qui se trouvât alors à la Cour de France. Elle jugeait vite et bien, et ceux qui lui demandaient conseil se trouvaient heureux en ces rencontres d'avoir suivi ses avis qu'elle donnait le plus souvent en s'exprimant ainsi: « A votre place, je ferais..... »

Anne de Gonzague, sans être jamais du parti des Frondeurs, semble avoir reçu toutes leurs confidences. Elle ne trahit jamais ses amis, et, tout en blâmant leur conduite, elle ne laissa pas de leur donner à l'occasion les indications épousa la comtesse de Bossut, qu'il devait abandonner à son tour pour M^{lle} de Ponts.

(1) " Madame la Princesse Palatine estimoit autant la galanterie, qu'elle en aimoit le solide. Je ne crois pas que la Reine Elisabeth d'Angleterre ait eu plus de capacité pour conduire un Etat. Je l'ai vue dans la faction, je l'ai vue dans le cabinet, et je lui ai trouvé partout également de la sincérité." Portrait de M^{me} la Princesse Palatine par le Cardinal de Retz.

(2) Voici le jugement porté sur cette princesse par M. Victor du Bled. " Anne de Gonzague, Princesse Palatine, fille de Charles, duc de Mantoue et de Catherine de Lorraine, une des personnes les plus rares de son temps, d'une admirable beauté qui servait en quelque sorte de parure à l'esprit le plus ferme, galante et politique, inébranlable dans ses amitiés, la femme d'Etat de la Fronde... etc... ". La Société Française du XVI^e au XX^e siècle 3^e série . XVII^e siècle — quatrième conférence.

les plus propres à assurer leur sécurité quand elle les sentit menacés.

Elle ne fut pas non plus du parti de la Cour... son rôle s'est borné, semble-t-il, à donner de tous côtés des conseils intelligents et judicieux. Son esprit clair, précis, lui faisait distinguer du premier abord le côté faible des hommes, l'endroit où il fallait les frapper tout de suite et sans hésiter, aussi bien qu'elle discernait cette force des choses devant laquelle les politiciens doivent savoir s'incliner. « Invisible et toujours présente », c'est elle qui a tenu en ses mains, surtout à la fin de cette phase aigüe, les destinées de la « Fronde des Princes ».

La Reine avait su démêler la haute valeur de cette princesse et ne négligea rien pour se l'attacher. Le Cardinal Mazarin lui-même, si peu disposé pour les femmes en général, tenait celle-ci en grande estime et il avait personnellement bien raison, car la ténacité que mit Anne d'Autriche à lui conserver le pouvoir malgré les Grands, le Parlement et le peuple, venait peut-être de quelques mots dits un jour par la Princesse Palatine (1) sur le tort irréparable que s'était fait le malheureux Charles I^{er}, Roi d'Angleterre, en abandonnant son premier ministre, le comte de Strafford.

Puisque j'ai été amenée à parler du Cardinal Mazarin,

(1) Malgré sa retentissante aventure avec Henri II de Lorraine, Anne de Gonzague épousa en 1645 Edouard de Bavière, l'un des fils de Frédéric V, Comte Palatin du Rhin, dont elle eut trois filles. Mariage secret selon quelques-uns.

qu'il me soit permis de faire ici rapidement son portrait... Aussi bien, cette ébauche sera-t-elle à sa place à la fin de ce chapitre consacré à la présentation au lecteur de ses belles ennemies.

Disons avant tout que le Cardinal Mazarin est peut-être l'homme sur lequel il a été porté le plus de jugements différents, tous passionnés, violents et, presque tous, injustes.

Oserai-je donner ici ma faible opinion, et dire que je crois bien qu'il n'a mérité « ni ces excès d'honneurs, ni ces indignités » en modifiant légèrement le vers du grand poète ?...

En tous cas, pour bien juger le Cardinal Mazarin, il faut se reporter à l'époque exacte où il prit le pouvoir. Le règne, — car ce fut un véritable règne —, le règne sanglant de Richelieu venait de finir. Toute la haute noblesse, encore frémissante de haine contenue, attendait, les yeux fixés sur le nouveau ministre et prête à profiter de la moindre défaillance de celui-ci, l'occasion de faire payer au successeur et à la créature du Grand Cardinal ses terreurs passées et la mort des victimes « couvertes de la grande robe rouge. »

Et qui, je vous prie, mettait-on à ce poste dangereux, en un moment où la Régence d'une femme jusque-là tenue dans une situation effacée, ouvrait le champ à toutes les ambitions, à toutes les cupidités ?

Un français de bonne souche, déjà mûri dans les grands

emplois et dont la fermeté bien connue allait prouver aux perturbateurs qui apparaissent volontiers en ces conjonctures, qu'il n'y avait rien à tenter contre l'ordre public ? Ou du moins, un personnage d'un caractère peu connu et dont on pouvait par conséquent tout craindre comme tout espérer ?...

Point. La Fortune choisissait un homme de peu, qui n'avait occupé à la Cour que des emplois de deuxième ordre ; un homme que la haute noblesse ne pouvait ni craindre, ni respecter, car il avait souvent « bouffonné » à l'Italienne avec elle. Peut-être fait pis...

Et c'est à ce Giulio Mazarini, sicilien d'origine, à peine français d'occasion, le « signor facchino » du Prince de Condé ; c'est à cet étranger, méprisé par les uns, qui le connaissent trop, jaloué par les autres, car il a fait bien rapidement une ascension que ni sa naissance ni d'exceptionnels services ne justifient, que va incomber le redoutable honneur de guider à travers les écueils d'une longue minorité, la monarchie hésitante et qui cherche sa voie au seuil du pouvoir absolu.

Il est d'ailleurs d'un caractère aimable et il a le don du sourire. Doux, selon ses amis ; faible, plutôt, et trompeur, suivant ses adversaires, avare et avide — tous le reconnaissent — ambitieux, hardi, mais avec de fréquents retours de prudente cautèle, il ne laisse pas d'avoir de grandes qualités : courageux et ferme, souvent, souple toujours, nullement cruel, rarement sévère, travailleur consciencieux

et expérimenté, profond politique, et, là encore, à l'italienne, avec une parfaite absence de scrupules, mais aussi avec une impartialité sereine, faite surtout de sceptique et subtile clairvoyance : témoin son édit en faveur de la liberté de conscience des protestants (1); édit peu connu, ce qui surprend, car cet acte jette un jour intéressant sur la mentalité du ministre qui « régna sur la France, en régnant sur une femme », d'ailleurs ardente catholique et très pieuse.

Je termine en donnant ce crayon de Mazarin par M^{me} la Princesse Palatine (Mémoires, page 114).

« Le Cardinal Mazarin, d'un esprit fin et délié, mais
« sans étendue; d'un caractère souple; doué d'une grande
« patience, séduisant par ses manières, agréable par sa
« gaieté, a dû la plupart de ses succès à son bonheur. Il
« y avoit en lui quelque chose qui ressentoit l'aventurier;
« et dans la plus grande élévation, il a pu exciter la crainte,
« et n'a jamais inspiré le respect. Il étoit rusé, patient,
« temporisoit, promettoit, leurroit par des espérances;
« c'étoit un homme habile, plutôt qu'un grand homme. »

Et cet admirable parallèle entre Richelieu et Mazarin, tracé de la même plume (page 38).

« Dans quelque époque de sa vie que Richelieu eût suc-

(1) Mazarin fit paraître le 21 mai 1652 une déclaration qui confirmait tous les anciens édits de pacification. Il est étrange que ce fait important ne se trouve nulle part ailleurs que dans l'Histoire de Condé par Coste, mais la déclaration royale, qui est bien authentique, certifie le fait qui lui a donné naissance (voir l'annexe n° IV.)

« combé, il auroit laissé l'idée d'un grand homme: si Ma-
« zarin, dans vingt circonstances, eût été abandonné de la
« Reine, il n'auroit emporté aucune réputation, et le ridi-
« cule auroit inondé la plupart de ses actions. La cons-
« tance de la Reine a fait tout le succès de Mazarin: Riche-
« lieu se soutenoit par le seul ascendant du génie. »

CHAPITRE II

LES FEMMES DE LA HAUTE BOURGEOISIE ET SAINT-VINCENT DE PAUL

Monsieur Vincent, comme il était appelé couramment au XVII^e siècle, possédait au suprême degré le don de persuasion et celui plus précieux encore peut-être, d'organisation pratique. C'est lui qui fonda, avec le concours de Louise de Marillac (canonisée en cette année même, 1920), plus généralement connue sous le nom de Made-moiselle Legras, les petites sœurs de charité appelées sœurs de Saint-Vincent-de-Paul.

Mais jetons un rapide coup d'œil sur la vie de ce saint homme dont la charité fit des prodiges pendant la Fronde et dont l'exemple devait ramener au bien plus d'une brebis égarée.

Né près de Dax en 1576, prêtre en 1596, il fut, lors d'un voyage de Marseille à Narbonne, pris par un pirate qui l'emmena prisonnier à Tunis. Il trouva le moyen de convertir son barbare ravisseur au catholicisme et put retourner en France.

Plus tard, tandis qu'il était à Rome, Paul V et l'Ambas-

sadeur de France l'ayant chargé d'une mission auprès de Henri IV, il fut nommé par ce dernier aumônier de Marguerite de Valois. Là, son admirable don de sauveur d'âmes resta sans doute en défaut et bien souvent dut-il regretter de n'avoir pu faire pour cette fille, sœur et femme de rois, tout le bien qu'il eût voulu faire et que peut-être on attendait de lui.

Successivement curé de Clichy, précepteur des enfants d'Emmanuel de Gondi, et curé de Bresse, il devait partout donner des preuves éclatantes de son inlassable charité, de sa bonté toujours agissante, toujours victorieuse des obstacles.

Après les galériens, après les paysans misérables de ce temps, ignorants, bornés, accablés par la guerre et les impôts, qui, tous, l'appellent leur bienfaiteur et leur père, ce sont les enfants abandonnés qu'il sauve, qu'il adopte, qu'il élève, et qu'il donne à la France.

Il assiste Louis XIII à son lit de mort, entouré du respect de toute la Cour et passe les dernières années de sa vie dans la surveillance de ses belles fondations auxquelles, vient s'ajouter, en 1656, celle de l'asile de mendiants, puis exclusivement, de femmes folles, ou tarées mais repentantes, que l'on connaît sous le nom de la « Salpêtrière. »

Décédé en 1660, il est béatifié en 1729 et canonisé par Clément XII en 1737. Léon XIII devait, de nos jours, le déclarer patron de toutes les œuvres charitables.....

Il m'a semblé qu'il pourrait être intéressant de rechercher aujourd'hui, au lendemain de cette guerre qui, au milieu de tant d'horreurs, a fait naître de si beaux dévouements, de rechercher, dis-je, le rapport qu'il peut y avoir entre les instituts charitables comme la Croix Rouge que nous vîmes à l'œuvre pendant plus de quatre ans et les Dames de Monsieur Vincent. Comme nos sœurs blanches de 1914-1918, ces filles du grand Saint, se sont penchées sur des lits d'agonie; et comme les Dames de Monsieur Vincent, nos contemporaines ont pansé des plaies morales aussi douloureuses que les blessures que leurs doigts déliés savaient soulager. La véritable différence et qui saute aussitôt aux yeux, c'est le caractère tout religieux et grave des héroïnes de la pitié au temps de la Fronde, et celui plus profane, un peu plus souriant, peut-être, de nos Dames blanches.

Loin de moi de médire de ces dernières dont la mission, parfois extrêmement périlleuse, a été si noblement acceptée et si pleinement accomplie que beaucoup d'entre elles sont tombées, elles aussi, au champ d'honneur. Celles-là vivront dans notre souvenir, aussi vénérées que les sœurs de Louise de Marillac, les filles de Monsieur Vincent.

Mais, tournons la page et demandons-nous cette fois si la série des jolies poupées, ondulées et maquillées à miracle, chaussées de bas de soie à jours et d'escarpins vernis à hauts talons, celles qui, disons-le, cherchaient dans le continu commerce avec des hommes, qui un mari, qui une

aventure... si cette série-là a compté des « précurseurs » au temps de Monsieur Vincent.

Je ne le crois pas.

Et il y a pour cela une première raison, c'est que la croyance religieuse dans toute sa plénitude et l'entier accomplissement des devoirs, parfois sévères, qu'impose le catholicisme, étaient à cette époque nettement obligatoires dans les instituts de l'ordre qui nous occupe. En tout état de cause, une pieuse gravité eût toujours été leur règle, car la Reine Anne était fort stricte là-dessus et, lorsque, à la tête d'un Etat se trouve une personnalité animée d'une conviction sincère, dans quelque champ que s'exerce cette conviction, il est bien difficile qu'une sorte de force d'entraînement ne s'en dégage pas pour agir sur les particuliers, même quand la guerre civile semble avoir tout bouleversé dans le gouvernement.

D'ailleurs les Dames de M. Vincent, c'étaient déjà, presque, des religieuses, et leurs soins, vraiment inspirés par la pure et seule charité, s'adressaient plus particulièrement aux malheureux, aux humbles, aux déshérités. Je me rappelle avoir assisté, au cours de la guerre, aux luttes d'infirmières bénévoles dans un hôpital de province. Toutes, elles voulaient soigner un officier. Le simple soldat ne leur suffisait point...

Ce débat, au surplus, n'aurait pas eu de raison d'être sous la Fronde; les officiers appartenaient tous à la noblesse française: blessés, ils étaient soignés chez eux, par les fem-

mes de leur maison, ou dans des maisons amies, des « maisons de maîtres. »

Il faut donc reconnaître que les chevets où s'asseyaient, dans leur ardente miséricorde, les Dames de M. Vincent n'avaient guère de chance de tourner au lit nuptial. Et puis aussi le caractère, le tempérament moral des armées mises en jeu aux deux époques est tout à fait différent.

Le soldat du temps de Louis XIII est le plus souvent un reître allemand, suisse ou français, dont le courage incontestable est payé par son capitaine, après le sergent recruteur (sans compter le paysan qui veut échapper au pillage, à l'incendie, au meurtre). Aussi, quand ces filles de la charité, dont l'abnégation fut admirable, jamais on ne le pourra trop répéter, n'étaient pas injuriées et maltraitées, elles pouvaient s'estimer fort heureuses. Elles couraient de véritables dangers lorsqu'elles se vouaient à ces malheureux êtres grossiers, cupides et capables de toutes les violences.

Quel abîme entre ces mercenaires endurcis dans tous les vices et nos honnêtes soldats chez qui, au contact des « dames blanches », s'éveillait immédiatement l'instinct chevaleresque qui sommeille au cœur du plus humble français. Qui n'a entendu citer des exemples touchants du désir qu'avaient ces pauvres gens de tâcher de reconnaître, par la déférence de leur attitude, par une politesse naïve mais venue du fond du cœur, les soins affectueux qu'ils recevaient ? Et puis leur mentalité fondamentale était, malgré l'idée de mercenaire qu'évoque encore le mot de soldat,

singulièrement élevée par l'idéal patriotique qui soutenait leur courage.

Au contraire, l'idée de patrie, au XVII^e siècle encore vague, imprécise, ne pouvait agir sur des mercenaires qui, un jour, s'engageaient dans un camp, et le lendemain dans le camp opposé. C'est tout autre chose de ne défendre que sa solde et le fruit de ses rapines au lieu de couvrir de son corps le sol natal menacé et la famille et la mère commune, la patrie!

Mais enfin, quel était donc le sentiment intime qui jetait les Dames de M. Vincent dans cette œuvre de charité, si ingrate en ces temps quasi barbares, et d'autant plus méritoire?

Aussi bien le moment est-il venu de poser nettement la question: le Féminisme existait-il en 1648, et s'il n'existait point quelle est la raison de cette apparition subite de la Force Féminine? Comment se fait-il qu'après plusieurs règnes (ceux des derniers Valois et de Henri IV) où la femme n'était ouvertement qu'un instrument de plaisir, et un autre (celui de Louis XIII) où elle n'eut assurément aucune influence politique, comment se fait-il que, brusquement c'est elle qui semble tenir la première place dans la société, bien mieux, qui s'en empare d'autorité?

Est-ce parce que la présence d'une femme au pouvoir donne plus de relief aux autres? Non. Marie de Médicis fut Régente, elle aussi, et les femmes ne jouèrent pas, de son temps, un rôle politique plus marqué qu'au début du siècle, sous le Roi galant.

Je crois qu'il y a beaucoup de raisons qui se réunissent pour expliquer ce phénomène moral, de même que plusieurs fils ténus finissent, tordus ensemble, par former un lien solide... Et tout d'abord, la crainte du terrible Cardinal de Richelieu dut obliger les mères, les femmes, les filles, les sœurs des grands seigneurs et des nobles, voire des magistrats, à laisser de côté les colifichets et les petites jalousies pour se tourner vers un objet plus sérieux, le souci de la sécurité, du salut de ces grands et chevaleresques étourdis qui, de gaieté de cœur, s'exposaient à toutes les rigueurs de l'Homme Rouge.

Qu'on imagine la consternation que dut jeter la mort sur un échafaud du Duc de Montmorency, de ce pilier, de cette clef de voûte de la noblesse française!

Toutes les grandes familles furent ébranlées... les hommes pouvaient bien, par bravade, exagérer leurs imprudences, mais les femmes devaient commencer à réfléchir. Et le mot de politique, vaines syllabes jusque là, dut prendre la première place dans leurs préoccupations.

Il est bon d'ajouter que l'instruction des femmes avait été très poussée déjà sous les derniers Valois — je renvoie les lecteurs qui voudraient s'en assurer de la plus agréable manière au livre si intéressant de Mr. Imbert de St. Amand (1).

Ces esprits très cultivés se plièrent donc d'autant plus aisément à la nécessité d'une activité politique dont l'imagination et le cœur leur faisaient déjà sentir le vif intérêt.

(1) " Les Femmes de la Cour des derniers Valois. "

De là à agir par elles-mêmes, il n'y avait plus qu'un pas pour les femmes de bonne race de ce temps.

Passons à la deuxième raison, l'éducation physique: Les guerres de Religion, qui, jusqu'en 1628, en somme, avaient causé de violents troubles dans le royaume n'avaient point permis de s'en tenir pour les filles à la paisible simplicité de l'éducation des siècles précédents: filer la laine, élever les enfants en bas âge. Non, il fallait en cas de nécessité immédiate que ces jeunes dames et damoiselles sussent seller elles-mêmes un cheval, sauter en selle et gagner au large.

Quelle apparence qu'avec leur vigueur de muscles, avec le sang plus vif coulant en leurs veines qu'elles devaient à cette vie subitement transportée au grand air, quelle apparence que ces femmes et les filles de ces femmes reprissent ensuite le rouet et la chaise haute au coin du feu ! La première raison venue serait bonne pour elles, consciemment ou non, de se rejeter dans l'existence fiévreuse des temps agités.

Arrivons maintenant à la troisième raison, la plus mince en apparence, la plus en nuances... Et peut-être la plus décisive cependant.

Sous Henri IV, les femmes étaient courtisées, adulées; et si cette admiration se manifestait le plus souvent dans un but peu recommandable en soi, elle n'en suffisait peut-être pas moins, osons le dire, à satisfaire ce besoin d'activité que nous venons d'analyser. Or, subitement, sous Louis XIII et le ministère de Richelieu, ensuite sous

la Régence et le ministère de Mazarin, changement complet !

Écoutons plutôt là-dessus ce que dit l'aimable Madame de Motteville (1) quand elle parle de la mort de Mr. de Bassompierre et « des habitudes qu'il avait gardées d'ex-
« trême civilité aux Dames ce qui n'étoit plus d'époque
« en 1645. Ce seigneur qui avoit été chéri du Roi Henri IV,
« si favorisé de la Reine Marie de Médicis, si admiré et
« si loué dans tous les tems de sa jeunesse, ne fut point
« regretté dans le nôtre. Il conservoit encore quelques
« restes de sa beauté passée: il étoit civil, obligeant, et
« libéral; mais les jeunes gens ne le pouvoient plus souffrir.
« Ils disoient de lui qu'il n'étoit plus à la mode, qu'il
« faisoit trop souvent de petits contes, qu'il parloit tou-
« jours de lui et de son tems; et j'en ai vu d'assez injustes
« pour le traduire en ridicule sur ce qu'il aimoit à leur
« faire bonne chère, quand même il n'avoit pas de quoi
« dîner pour lui. Outre les deffaus qu'ils lui trouvoient,
« dont je demeure d'accord de quelques-uns, ils l'accu-
« soient comme d'un grand crime, de ce qu'il aimoit à
« plaire, de ce qu'il étoit magnifique, et de ce qu'étant
« d'une Cour où la civilité et le respect étoient en règne pour
« les dames, ils continuoit à vivre dans les mêmes maximes, dans
« une ou tout au contraire les hommes tenoient quasi pour honte
« de leur rendre quelque civilité; et où l'ambition déréglée
« et l'avarice sont les plus belles vertus des plus grands
« seigneurs et des plus honnêtes gens du siècle. Cette sévé-

(1) Mémoires T. I, page 396.

« rité du Règne du feu Roi, et l'humeur du Cardinal Mazarin
« avaient beaucoup contribué à cette rudesse ; car, outre
« son avarice, il méprisoit les plus honnêtes femmes, les
« belles lettres, et tout ce qui peut contribuer à la politesse
« des hommes..... Les restes du Maréchal de Bassom-
« pierre valaient mieux que la jeunesse de quelques-uns
« des plus jolis de ce tems là. »

Voilà qui est décisif. Et nous voyons toutes ces belles dames non pas dédaignées, mais *traitées en dessous de leur valeur*. Celles de la bourgeoisie n'auront pas la part plus belle, puisque tout se modèle sur les grands seigneurs et sur la Cour.

C'est le ministre dirigeant, c'est Mazarin lui-même, très défiant à l'égard des femmes, nous l'avons dit, qui accentue encore cette tendance déjà en faveur sous Louis XIII. — Or, qu'arrive-t-il lorsqu'on refuse à qui-conque la place qu'il mérite en réalité ? Inévitablement qu'il en cherche une plus haute que celle qui lui conviendrait...

Je reste persuadée que dans cette subite levée de boucliers féminins il y a beaucoup de dépit, une impression de forces inemployées, la sensation d'une injustice que le souci de la gloire personnelle de chacune lui impose de faire cesser. Et tout leur sera bon pour « jouer un rôle, enfin ». Si la Reine Anne, fort intelligente cependant, mais trop encline à ne voir que par les yeux de son ministre, avait su ou pu donner à toutes ces énergies latentes, à toutes ces secrètes

mais folles ambitions, un champ assez vaste d'action légitime et bienfaisante, nul doute que la Fronde des grands seigneurs n'eût point éclaté. Et la Fronde parlementaire était, par essence même, infiniment moins dangereuse. C'est la part qu'ont prise dans les troubles le Prince de Condé, le Prince de Conti, cousins du jeune Roi, le Vicomte de Turenne, les Ducs de Beaufort, de la Rochefoucauld et de Bouillon etc... qui a ébranlé la solidité du Trône de France. Or, ces hauts personnages, insistons-y, ne s'engageaient à fond que sous l'impulsion immédiate, directe, des femmes qu'ils aimaient.

Revenons, pour conclure, aux Dames de Monsieur Vincent. C'est grâce à elles, en effet, et sous l'influence de ce saint homme, que la femme va jouer *un rôle social* et non pas seulement *un rôle politique*. Elle va entreprendre une œuvre personnelle qui ne sera pas du domaine de la vanité, et elle ne se contentera plus d'être fille, femme, sœur ou mère de tel ou tel personnage. Non, elle va devenir la mère de tous les déshérités. Et cette forme du féminisme est la plus belle, certes, qu'il nous sera jamais donné d'observer.

Que la femme s'appelle Louise de Marillac et qu'elle fonde une communauté, ou bien qu'elle porte un nom obscur que la postérité n'a point retenu, et qu'elle reste « dans le siècle » il n'importe. Le féminisme est né, ou, si l'on veut, l'une de ses modalités et non la moins puissante.

En vain dirait-on que déjà bien des ordres religieux et même des ordres masculins avaient rempli tous les offices de charité. J'estime qu'il y a eu, dans le cas des femmes qui surent, tout en vivant dans le monde, assumer et mener à bien — avec ordre et ponctualité autant qu'avec un zèle ardent et inépuisable — la lourde charge qu'elles avaient acceptée, qu'il y eut, dis-je un mérite particulier, encore que plus simplement humain, qui ne se retrouve peut-être pas au même degré chez de vrais religieux, mûs par la seule préoccupation de servir Dieu dans ses créatures.

Résumons-nous et insistons sur la distinction capitale qu'il convient de faire entre le féminisme des femmes de l'aristocratie française et le féminisme de celles de la haute bourgeoisie, clientes et élèves de Saint Vincent de Paul. Le premier se manifeste par la recherche de la gloire, de l'amour, de l'action enivrante dans les intrigues de la Cour et jusque sur les champs de bataille de la guerre civile où se dressèrent malheureusement les uns contre les autres des frères, des parents, des amis de la veille, tandis que chez les bourgeoises « vivant noblement » et chez les sœurs plus modestes qu'elles recrutaient, quand elles reconnaissaient leur mérite, jusque dans le peuple, c'est par l'exercice d'une admirable mission de charité, particulièrement difficile et dangereuse en ce temps-là.

Mais, cette distinction faite, il convient de remarquer que, dans les deux cas, il s'agit du « féminisme d'action » et point du tout du « féminisme doctrinal ».

CHAPITRE III

ANNE D'AUTRICHE, RÉGENTE ET MÈRE

Voici deux portraits de la Reine Anne d'Autriche : le premier nous montre la jeune femme de Louis XIII, le second la veuve du Roi. Ils sont tous deux de la main de Madame de Motteville (1).

« Dans le tems que je fus chassée (2), elle se coiffoit
« selon la mode d'une coiffure ronde frisée clair et beaucoup
« de poudre; et ensuite elle prit celle des boucles. Ses che-
« veux étoient devenus de couleur un peu plus brune, et
« elle en avoit une grande quantité. Elle n'avoit pas le teint
« délicat, aiant même le deffaut d'avoir le nez gros, et de
« mettre à la mode d'Espagne trop de rouge; mais elle étoit
« blanche, et jamais il n'y a eu une si belle peau que la
« sienne. Ses yeux étoient parfaitement beaux: la douceur
« et la majesté s'y rencontroient ensemble. Leur couleur
« mêlée de vert rendoit leurs regards plus vifs, et remplis
« de tous les agréments que la nature leur avoit pu donner.

(1) Tome I, page 45.

(2) Par Richelieu, qui, nous l'avons déjà fait remarquer, ne supportait pas que l'on parlât espagnol avec la Reine. Or Madame de Motteville avait été élevée par une mère d'origine espagnole (voir, d'ailleurs, la note de la page 24).

« Sa bouche étoit petite et vermeille, les souris en étoient
« admirables, et ses lèvres n'avoient de la maison d'Autriche
« que ce qu'il en falloit pour la rendre plus belle que plu-
« sieurs autres qui prétendoient être les plus parfaites.
« Elle avoit le tour du visage beau et le front bien fait. Ses
« mains et ses bras avoient une beauté surprenante, et toute
« l'Europe en a ouï publier les loüanges: leur blancheur,
« sans exagération, égaloit celle de la neige; et les poètes
« ne pouvoient en trop dire, quand ils vouloient les louer.
« Elle avoit la gorge fort belle, sans être toute parfaite.
« Elle étoit grande, et sa mine haute sans être fière. Elle
« avoit dans l'air de son visage de grands charmes, et sa
« beauté imprimoit dans le cœur de ceux qui la voioient
« une tendresse qui ne manquoit jamais d'être accompagnée
« de vénération et de respect..... »

Et plus loin (1):

« Après avoir mis son corps de jupe, avec un peignoir,
« elle entendoit la messe fort dévotement; et cette sainte
« action finie, elle venoit à sa toilette. Il y avait alors un
« plaisir non pareil à la voir coiffer et habiller. Elle étoit
« adroite, et ses belles mains en cet emploi faisoient admirer
« toute leur perfection. Elle avoit les plus beaux cheveux
« du monde: ils étoient fort longs, et en grande quantité,
« qui se sont conservé longtems sans que les années aient
« eu le pouvoir de détruire leur beauté. Elle s'habilloit
« avec le soin et la curiosité permise aux personnes qui

(1) Ibid, page 220.

« veulent être bien sans luxe, sans or ni argent, sans fard, « et sans façon extraordinaire. Il étoit néanmoins aisé de « voir au travers la modestie de ses habits, qu'elle pouvoit « être sensible à un peu d'amour-propre. Après la mort du « feu roi, elle cessa de mettre du rouge; ce qui augmenta « la blancheur et la netteté de son teint au lieu de rien « diminuer de son éclat. On l'en estima davantage, et l'ap- « probation publique obligea les Dames à suivre son « exemple..... etc... »

Il m'a paru intéressant de donner ces deux croquis dont le dernier montre combien la Reine prit au sérieux son rôle de Régente. A la mort du feu Roi, son époux, elle cesse de mettre du rouge!.... Ceci peut faire sourire, mais n'oublions point qu'à la mode d'Espagne — c'est M^{me} de Motteville, toujours qui parle — elle en mettait trop. C'est donc un changement complet de son apparence physique. Devons-nous en conclure qu'elle veut s'effacer en tant que femme?... En tous cas, la mort du Roi, d'une part, et de l'autre, l'importance du rôle qu'elle va jouer lui paraissent exiger un sacrifice qui coûte à sa coquetterie.

Et, au fait, lui en coûte-t-il tant que cela? Est-ce que cette princesse, dont la piété fut toujours vive et qui avait un grand fond de vertu, n'était pas devenue, depuis la naissance de ses deux fils, une mère, et rien qu'une mère?...

Il est temps de toucher ici à un problème délicat et qui n'a jamais été complètement résolu...

Quels étaient les rapports personnels d'Anne d'Autriche

et du Cardinal Mazarin? Madame de Motteville, qui ne quitta point la Reine pendant toute cette époque où la médisance voulut dénaturer les liens qui unissaient celle-ci à son ministre, ne dit jamais à ce sujet un mot équivoque et ne fait aucune allusion à une liaison qui n'aurait pu échapper à son attentive clairvoyance.

Discrétion, peut-être?... Et encore ce silence ne s'expliquerait-il qu'à moitié, puisque la grande et sincère piété de la Reine avait obligé ses détracteurs à admettre un mariage secret qui, sauvant les intérêts de l'honnêteté, rendait leurs médisances plus acceptables.

N'oublions pas d'ailleurs que la licence de la rue était alors extrême, si surprenant que cela puisse paraître à quelques-uns, et que les chansons, les pamphlets, les ordures de toutes sortes circulaient librement, s'essayant à salir la souveraine et son ministre.

Madame de Motteville eût donc pu d'un trait de plume mettre les choses au point, s'il y avait eu, en effet, un point à fixer. Non; elle dédaigne ces diffamations; elle n'en fait mention très légèrement que pour vanter l'admirable bonté d'Anne d'Autriche, laquelle, apprenant qu'une misérable femme arrêtée pour avoir chanté un quatrain injurieux sur son compte, languit en prison dans un état de malpropreté horrible, la fait mettre dans une pièce claire et lui fait donner tout ce dont elle peut avoir besoin.

Pour en revenir à ces médisances sur les rapports qui purent exister entre un Giulio Mazarini et la Reine de

France, Régente du Royaume, je ne veux point prendre parti en cette épineuse matière; mais qu'il me soit permis de dire ici simplement que dans toute situation en vue où un homme et une femme se présentent *ensemble* à la malignité publique, celle-ci les ménage rarement. Et pour les mécontents — il y en a toujours; il y en avait beaucoup, alors — quelle merveilleuse aubaine de pouvoir rapprocher, en les liant d'une manière outrageante, le nom d'une princesse, fille, femme, sœur, mère de Rois et d'Empereurs, à celui d'un personnage de naissance obscure et généralement peu considéré.

Qu'il me soit encore permis de répéter que les spectres sanglants de la révolution anglaise traversèrent souvent, sans doute, les nuits de la Régente, et que le souvenir de la faute capitale de Charles I^{er} abandonnant Strafford, sa « citadelle avancée », fut pour beaucoup dans l'obstination avec laquelle Anne d'Autriche maintint le Cardinal Mazarin dans le pouvoir suprême.

Au fond et pour revenir à la pure politique, il faut convenir qu'Anne d'Autriche n'avait pas assez de confiance en elle-même. Il arriva souvent que ses avis fussent les plus fermes et partant les meilleurs, aux temps des grands mouvements populaires; mais elle n'osait soutenir son penchant personnel à la résistance devant les avis plus conciliants du ministre. Cette disposition jointe à une certaine indolence qui lui faisait craindre les tracas, les complications, l'empêcha de régner complètement par elle-même, ce dont elle

était fort capable, si nous en croyons le témoignage des mémoires de l'époque.

Cependant lorsque le Roi commencera à grandir, nous la verrons secouer cette apathie et soutenir parfois des rôles qui exigeaient une grande fermeté d'âme. L'histoire a conservé le souvenir de cette nuit de février 1651 où les insurgés parisiens ne purent être satisfaits qu'après avoir vu le jeune Roi dormant dans son lit et s'être ainsi convaincus que la Cour n'allait pas quitter Paris.

Voici d'ailleurs l'émouvant récit qu'en fait M^{me} de Motteville (1):

« Ils disoient qu'ils vouloient eux-mêmes le voir. Il y en
« eut donc qui entrèrent jusque dans le Palais Roial, criant
« qu'on leur montrât le Roi, et qu'ils le vouloient voir. La
« Reine le sachant, commanda aussitôt qu'on ouvrit toutes les
« portes, et qu'on les menât dans la chambre du Roi. Ces
« mutins furent ravis de cette franchise: ils se mirent tous
« auprès du lit du Roi, dont on avoit ouvert les rideaux;
« et, reprenant alors un esprit d'amour, lui donnèrent
« mille bénédictions. Ils le regardèrent longtemps dormir,
« et ne pouvoient assez l'admirer. Cette vue leur donna du
« respect pour lui: ils désirèrent d'avantage de ne pas per-
« dre sa présence; mais ce fut par des sentiments de fidé-
« lité qu'ils le témoignèrent. Leur emportement cessa; et
« au lieu qu'ils étoient entrés comme des gens remplis de
« furie, ils en sortirent comme des sujets remplis de douceur,

(1) Tome IV page 80.

« qui demandoient à Dieu de tout leur cœur qu'il lui plût
« leur conserver leur jeune Roi, dont la présence avoit eu
« le pouvoir de les charmer. »

« La Reine, voyant que ce remède réussissoit, envia
« quérir deux Officiers de la Garde Bourgeoise qui avoit
« été mise par eux auprès du palais Roïal. Elle leur parla
« elle-même amiablement, et leur rendit compte de ses
« intentions, se tenant plus assurée de les avoir auprès
« d'elle que les deux plus grands Princes du monde qui
« auroient pû y être sans puissance... Elle leur fit voir le
« Roi comme aux autres, et les envia par deux fois parler
« au Peuple. Ces deux hommes alloient criers dans les
« rues, qu'ils venoient de parler à la Reine, qu'elle étoit
« dans son lit, que le Roi dormoit, et qu'il n'y avoit rien à
« craindre. Ces paroles dites par des personnes qui pouvoient
« les persuader, et qui étoient de leurs confrères, firent le
« meilleur effet du monde, et ils achevèrent de pacifier
« cette grande rumeur. Un de ceux-là s'appelloit Du Lau-
« rier. La Reine l'avoit entretenu, et l'avoit souvent appelé
« Mr. Du Laurier. Il lui répondit qu'il avoit eu l'honneur
« de suivre longtemps la Cour, et qu'il avoit été Laquais
« de son Maître d'Hôtel, qu'il nomma, mais dont j'ai oublié
« le nom. Cette reconnaissance réciproque nous fit rire,
« et nous admirâmes avec quelle cordialité la Reine et
« Mr. Du Laurier parloient ensemble. La nuit étoit assez
« avancée, et par la miséricorde de Dieu, et la bonne con-
« duite de la Reine, nos fraieurs commencèrent à se dis-
« siper. »

Anne d'Autriche aimait fort ses deux fils, mais pendant leur jeune âge, elle eut une prédilection marquée pour le Roi. Il était si parfaitement beau!..... et puis elle ne pouvait oublier que c'était la naissance de ce prince qui avait affermi sa situation à elle, si précaire auparavant. Les adversaires les plus acharnés de « l'Espagnole » avaient été obligés de s'incliner devant la mère du Roi futur.

Le petit duc d'Anjou très beau aussi, mais d'une joliesse plus efféminée, portait à sa mère une tendresse passionnée. Et plus tard, quand les soucis du pouvoir et ceux, très absorbants aussi, de l'amour, éloignèrent le Roi de son auguste mère, celle-ci trouva dans l'affection de son second fils tout ce que son cœur maternel pouvait désirer et il devint, à son tour, le favori.....

Puisque nous parlons ici de ce jeune prince, il n'est pas inutile de dire que ses contemporains lui reconnaissaient une vive intelligence, un grand bon sens et un désir naturel de s'instruire. Malheureusement, il fut trop longtemps laissé aux mains des femmes et prit ainsi les habitudes d'une parure excessive et d'un amour trop développé pour sa personne physique. Sa grande joie était d'habiller et de coiffer lui-même les filles de sa maison et d'entrer en concurrence de beauté avec elles!

Combien différente est au même moment l'éducation du Roi! Tout jeune, il chasse, il monte à cheval, fait des armes, apprend les arts de la guerre — avant ceux de la paix et du gouvernement. S'il s'occupe des filles de sa maison,

il n'y a point apparence que ce soit pour les coiffer et se coiffer lui-même ensuite à leur mode. C'était fort bien à lui, mais la Régente aurait dû penser que ce vigoureux jeune prince pouvait pourtant venir à manquer et qu'alors le royaume tomberait aux mains de celui qu'elle préparait si mal à une redoutable grandeur en le laissant s'efféminer.

Les premières années de la Régence de 1643 à 1648 furent prospères. Partout la Reine était acclamée et rien ne pouvait encore faire prévoir que de sombres nuages allaient s'amonceler sur tous les points d'un proche horizon.

Grisée par le pouvoir — comme toujours au début des Régences — Anne d'Autriche, qui, durant la vie du feu Roi n'avait jamais disposé ni de faveurs ni d'argent, se laissa aller à puiser un peu trop avant dans les caisses royales. Elle combla de bienfaits toute une Cour ingrate et qui ne gardait jamais que le souvenir des grâces refusées; de sorte que ceux qui, par leurs exigences trop complaisamment satisfaites, lui aliénèrent l'affection de son peuple et irritèrent la jalousie du Parlement, ne se tinrent même pas fidèlement à ses côtés quand le vent de la révolte commença de souffler.

Un premier groupe de mécontents se forma sous le Duc de Beaufort, prince de la maison de Vendôme. Après la mort du feu Roi, il avait semblé que la Reine le voulait mettre en une grande place. C'est lui qu'elle chargea

d'assurer la sécurité de la famille royale aussitôt après la mort de Louis XIII (1). Mais elle l'avait simplement attiré par frayeur de la maison de Condé dont la grande puissance et la situation si proche du Trône l'inquiétaient; à tort, du reste, car sa puissance, à elle, était solidement établie. En effet le feu Roi l'avait nommée Régente; elle avait deux fils; elle était fort aimée des peuples, qui l'avaient vue souffrir avec fermeté du temps du terrible Cardinal, et respectaient en elle la mère du jeune Roi qu'ils adoraient. De plus, les deux précédentes reines, Catherine et Marie de Médicis, dont les régences étaient encore dans le souvenir d'un chacun, étaient loin de l'égaliser — sa naissance était, en tout cas, plus illustre — et leurs droits à la Régence n'avaient point été contestés. Monsieur, le Duc d'Orléans, le sentit si bien qu'il se tint coi, malgré toute l'envie qu'il pût avoir de rechercher la première place, et le Prince de Condé, devant cette attitude, fut obligé d'en tenir une semblable.

Il n'en est pas moins qu'une des causes des troubles profonds qui devaient agiter la Régence, fut que la Reine ne s'entoura point des amis qu'elle avait eus du temps du feu Roi. Elle ne voulut s'embarrasser d'aucune considération de gratitude personnelle et voyant par exemple, que l'Évêque de Beauvais, un de ses plus fermes soutiens sous Louis XIII, n'avait pas l'envergure d'un premier ministre,

(1) La Reine avait fait, dès ce prime début de sa régence, doubler l'effectif des compagnies des Gardes, ce qui fut très commenté à la Cour et à Paris.

elle le mit de côté. Elle en usa encore plus librement avec le Duc de Beaufort lui-même, car, après l'avoir mandé et chargé de sa sécurité, comme on l'a vu, elle le laissa tomber, pour ainsi parler, et ne pensa jamais plus à l'employer sérieusement, encore qu'il ait gardé assez longtemps l'espoir de recouvrer une situation prépondérante. C'est sans doute qu'elle avait rapidement fait le tour du personnage, dont la valeur était, en réalité, fort mince. Malheureusement, cette versatilité, au moins apparente, qui renversait beaucoup de plans, lui fit tout un camp d'ennemis de ses anciens partisans, MM. de Vendôme en tête.

La première phase de la Régence d'Anne d'Autriche est marquée, en définitive, par une rapide succession au pouvoir de « clans » différents avec, quelquefois, un jeu de bascule entre ceux qu'elle découvre trop puissants et, après les avoir élevés, ceux qu'elle a elle-même abaissés.

Beaufort en prison, elle caresse les Condé... Les Princes de cette maison devenant inquiétants, elle les fait arrêter et s'appuie sur Monsieur, l'oncle du jeune Roi..... Monsieur, semble-t-il l'abandonner?... Elle fait revenir le Prince de Condé, le Prince de Conti, le Duc de Longueville, consentant momentanément au départ du Cardinal Mazarin, lequel plane cependant toujours sur les événements, que ce soit de près ou de loin, de la Cour ou de l'exil.

Entre temps, la Reine a accepté les services du Cardinal de Retz, (qui n'est encore que coadjuteur de son oncle, l'archevêque de Paris), mais elle a tôt fait de voir ou de s'ima-

giner qu'il excite les séditions pour se vanter ensuite de les avoir calmées; et elle le met de côté sans tarder. Et peut-être, cependant, ce personnage eût-il servi loyalement la Royauté, si la défiance d'Anne d'Autriche ne l'eût rebuté. Cette défiance s'étendait loin, d'ailleurs: très orgueilleux, violent, très ambitieux, sans scrupules, encore moins sur le chapitre des mœurs que sur celui de la fidélité au Prince, Paul de Gondi ne pouvait être dans les bonnes grâces d'une Reine qui, orgueilleuse elle-même, fort vive aussi, mais n'aimant point du tout la galanterie, la devait détester encore bien plus chez un prêtre, chez un prélat surtout.

Par parenthèse, la liaison du Coadjuteur avec Mademoiselle de Chevreuse (1), qui allait servir d'argument (2) pour faire rompre le projet de mariage entre celle-ci et Armand de Bourbon, Prince de Conti — mariage arrangé pendant la prison des princes et qui avait décidé M^{me} de Chevreuse à mettre au service de leur libération tout le parti de la Fronde où elle avait une très grande influence — cette liaison était parfaitement connue et n'étonnait plus personne. Gondi pénétrait la nuit, vêtu en cavalier, dans l'hôtel de Chevreuse, et n'en ressortait souvent qu'au petit jour.

(1) Cette jeune et belle princesse qui dut épouser successivement le jeune duc de Richelieu, qui lui préféra M^{me} de Pons, et le prince de Conti qui finalement la refusa, accordait aussi ses faveurs, disent les mauvaises langues du temps, à l'abbé Fouquet, frère du surintendant des finances sous Louis XIV. Elle ne se maria point et mourut fort jeune, en 24 heures, d'une fièvre aigüe.

(2) Simplement vis-à-vis du Prince de Conti qui était le seul qui ignorât cette liaison au moment où il fut question de son mariage.

Mais ce mariage rompu, fait peu grave en apparence, devait jeter le désarroi dans le camp des ennemis de la Reine.

Le Prince de Condé, brutal à son ordinaire et poussé par sa sœur, Madame de Longueville, qui ne se souciait point d'avoir pour belle-sœur une très jolie femme, beaucoup plus jeune qu'elle et à qui elle céderait le pas, mit une véritable impertinence dans l'éclat de cette rupture. Madame de Chevreuse, exaspérée de voir rompre le très brillant mariage de sa fille, mariage auquel sa vanité trouvait son compte, encore plus outrée de la manière grossière dont le Prince de Condé retirait sa parole, en ce qui le concernait, se sépara violemment du parti des princes, entraînant avec elle le Coadjuteur, Mr de Beaufort, M^{me} de Montbazon, etc... De sorte qu'en un instant tout l'échiquier fut renversé, le « parti des Princes » singulièrement affaibli et l'autorité de la Régente, du coup, raffermie.

L'on peut dire hardiment que ce changement d'attitude de la Duchesse de Chevreuse et l'habileté que mit la Reine Anne d'Autriche à en profiter, évitèrent à la monarchie des attaques qui eussent pu, par le nombre, la qualité et l'importance des assaillants coalisés, devenir un danger fort grave. Toutefois si ces vagues de révolte qui venaient battre successivement le pied du trône n'avaient peut-être pas, d'abord, la force de le renverser, qui pouvait assurer qu'à la longue elles ne l'ébranleraient pas?...

Quoi qu'il en soit, voici donc la souveraine triomphante et son ministre tout puissant. La Fronde n'était pas ter-

minée, certes, et les dangers très réels que devait courir encore la Régence s'amoncelaient au loin; mais dans la dernière phase de la guerre civile, la réunion officielle des révoltés avec le Duc de Lorraine et avec les Espagnols, ennemis déclarés de la France, devait jeter du discrédit sur leurs opérations. Quelques frondeurs des deux premières périodes, qui eussent consenti à reprendre les armes contre leur Roi sous le couvert d'une irréductible opposition au premier ministre, condamné par le Parlement, refusèrent cependant de joindre leurs forces à celles de l'envahisseur étranger. Et Condé, le superbe Condé, qui n'avait point connu la défaite tant qu'il combattit à la tête des troupes nationales, devait essuyer des revers sérieux quand le bon droit et l'honneur ne furent plus du côté de ses armes.

Quant à Anne d'Autriche, son principal désir, sa grande préoccupation, c'était, avec la défaite des frondeurs qu'elle haïssait personnellement, d'atteindre le moment de la majorité du Roi, certaine comme elle l'était de continuer à régner sous le nom de ce prince, pendant sa prime jeunesse, aussi complètement qu'avant la déclaration de la majorité. Mais il fallait y arriver sans que la Régence lui eût été arrachée, soit par le Duc d'Orléans, soit par le Prince de Condé, soit encore par le Parlement qu'elle empêcha plusieurs fois de s'assembler avec beaucoup d'adresse jusqu'après l'important événement du 7 septembre 1651, date officielle de la majorité du Roi.

CHAPITRE IV

LONGUEVILLE, ROHAN-MONTBAZON, LUYNES-CHEVREUSE

« Une femme avoit décidé la prison de Condé, une autre « lui en devoit ouvrir les portes: la guerre, la paix, l'administration de l'Etat, tout dans ce siècle galant et guerrier, « étoit gouverné au gré du caprice, des passions et des « intrigues de cinq ou six femmes qui avoient reçu de la « nature presque autant de talent pour bouleverser un em- « pire, que pour le gouverner (1). »

Si l'on avoit demandé au Cardinal de Retz de nommer les cinq ou six femmes auxquelles il fait allusion dans cette célèbre boutade, il eût, sans hésiter, cité tout d'abord les trois duchesses de Longueville, de Montbazon et de Chevreuse. Les deux premières sont celles dont la rivalité donna naissance à la cabale des Importants, cette « répétition générale » de la Fronde. Il peut être intéressant de rappeler les faits qui provoquèrent l'exil de M^{me} de Montbazon après l'incident du Jardin Renard.

La Duchesse de Montbazon, fille du Comte de Vertus

(1) Histoire de Louis II, Prince de Condé, par Desormeaux. T. II, page 417 et Mémoires du Cardinal de Retz T. II.

et petite-fille de La Varenne, cet « homme à tout faire » du Roi Henri IV, avait épousé à dix-sept ans le père de Marie de Rohan, Duchesse de Chevreuse, Hercule de Rohan-Montbazon (veuf de Madeleine de Lenoncourt). Elle menait une vie fort déréglée. Maîtresse du Duc de Longueville, elle avait vu avec un déplaisir marqué le mariage de ce dernier avec Anne-Geneviève de Bourbon et elle avait depuis lors poursuivi Madame de Longueville de son inimitié. Un jour que, cette princesse sortant de chez elle, une des femmes de M^{me} de Montbazon trouva presque sur ses pas une lettre égarée assez compromettante (1), elle prit un malin plaisir à lire cette lettre à haute voix en la disant écrite par la sœur du Duc d'Enghien à Mr. de Coligny (2).

(1) En réalité, cette lettre, d'ailleurs fort bien tournée, était adressée à M. de Maulévrier par M^{me} de Fouquerolles : La voici, telle que la cite M. de Ste Aulaire dans son Histoire de la Fronde (tome I, page 131) : "J'aurais beaucoup plus de regret du changement de votre conduite, si je croyais moins mériter la continuation de votre affection. Tant que je l'ai crue véritable et violente, la mienne vous a donné tous les avantages que vous pouviez souhaiter. Maintenant n'espérez autre chose de moi que l'estime que je dois à votre discrétion. J'ai trop de gloire pour regretter la passion que vous m'avez si souvent jurée, et je ne veux vous donner d'autre punition de votre négligence à me voir que celle de vous en priver tout à fait. Je vous prie de ne plus venir chez moi, parce que je n'ai plus le pouvoir de vous le commander."

(2) L'affaire eut malheureusement des suites graves pour l'une des personnes qui s'y trouvaient engagées précisément contre leur gré. Le chevaleresque comte de Coligny apprenant que le duc de Guise (celui-là même qui devait conquérir Naples en 1650), pour plaire à M^{me} de Montbazon, s'obstinait à le faire passer pour l'amant de M^{me} de Longueville, dont il était parent, "fit appeler" sur la

Les personnes présentes à cette lecture ne manquèrent point d'aller rapporter le fait à M^{me} la Princesse, mère de M^{me} de Longueville. Madame la Princesse, que la Reine Anne honorait de son amitié, s'alla jeter aux pieds de la souveraine en réclamant le châtiment de la coupable.

Anne d'Autriche obligea M^{me} de Montbazon à faire à M^{me} la Princesse une visite d'excuses où tous les termes furent réglés d'avance, et cette entrevue terminée, l'animosité des deux maisons n'en fut que plus forte. Quoi qu'il en soit, M^{me} la Princesse ne voulut plus rencontrer la femme qui avait insulté sa fille.

Sur ces entrefaites, M^{me} la Duchesse de Chevreuse voulut recevoir la Reine au Jardin Renard, situé aux Tuileries, et où se réunissait la belle société. La Reine Anne pria son amie, M^{me} la Princesse, de l'accompagner, l'assurant que M^{me} de Montbazon ne serait point, ce jour-là de la compagnie de sa belle-fille, M^{me} de Chevreuse.

Or, la première personne que virent, au jardin Renard, Sa Majesté et la Princesse de Condé, fut précisément Madame de Montbazon. Madame la Princesse voulut se retirer aussitôt. La Reine l'en empêcha et fit dire à M^{me} de Montbazon, fort aimablement d'ailleurs, de feindre une indisposition et de quitter le jardin Renard. La duchesse eut l'inconcevable audace de résister à cet ordre de la Reine. Elle resta. Le lendemain elle était exilée.

place Royale le prince Lorrain et en reçut une blessure dont il mourut quelques jours après. Tragique destinée de cette maison de Châtillon qui devait toujours trouver sur son chemin la maison de Guise : 1572-1643.

Son nouvel amant (1), le Duc de Beaufort, prit fait et cause pour elle. La Cabale des Importants était commencée.

Le rôle de Madame de Montbazon fut toujours épisodique. Personnellement, elle n'était rien dans la Fronde, mais elle représentait un drapeau, un parti. C'était une femme dont l'intelligence, beaucoup moins développée que celle de son illustre ennemie, ne devait guère avoir d'emprise sur l'esprit des nombreux admirateurs par qui elle se laissa aimer. Elle était d'ailleurs intéressée et presque exclusivement occupée du soin de sa personne.

On sait que son dernier amant, Mr. de Rancé, qui l'adorait, revenant brusquement de campagne, voulut pénétrer chez elle, la nuit, à son habitude. Elle était morte de la petite vérole, dans la journée, alors qu'il ne la savait même pas malade. Rancé, fou de douleur en voyant inanimée et déjà défigurée cette merveilleuse beauté, se jeta sur le cadavre qu'il couvrit de baisers et de larmes. Frappé jusqu'au fond de l'âme par cette catastrophe, il renonça au monde et s'en alla s'enfermer à la Trappe, dont, plus tard, il devait restaurer l'ordre.

Il était dans la destinée de Madame de Montbazon d'être,

(1) "Ce n'est pas qu'il eût de la passion pour elle, dit M. Joly dans ses mémoires, T. I, page 123, quoiqu'elle fût la plus belle dame de la Cour ; car elle a dit mille fois, qu'il ne lui avoit jamais rien demandé ; mais il étoit né pour se laisser gouverner."

— "Elle avoit sur lui, dit à son tour Anne de Gonzague, Princesse Palatine, (Mémoires page 201), un ascendant absolu ; il s'honoroit de la représentation de son Amant, peu disposé par sa nature à s'assurer de la réalité."

au-delà même de la tombe, la cause d'événements marquants.

Tout autrement importants, mais du seul point de vue politique, sont les rôles joués par Anne-Geneviève de Bourbon-Condé, Duchesse de Longueville et Marie de Rohan, Duchesse de Luynes d'abord, de Chevreuse ensuite.

M^{me} de Motteville (1) nous fait de la première un portrait charmant et qui semble merveilleusement pris sur le vif. Je le donne ici sans y changer rien : « Elle possédoit
« au souverain degré ce que la langue Espagnole exprime
« par ces mots de bonayre, brio, y bizarria (2). Elle avoit la
« taille admirable, et l'air de sa personne avoit un agrément
« dont le pouvoir s'étendoit même sur notre sexe. Il étoit
« impossible de la voir, sans l'aimer, et sans désirer de lui
« plaire. Sa beauté, néanmoins consistoit plus dans les
« couleurs de son visage, que dans la perfection de ses
« traits. Ses yeux n'étaient pas grands, mais beaux, doux et
« brillans, et le bleu en étoit admirable: il étoit pareil à
« celui des Turquoises. Les poètes ne pouvoient jamais
« (assez) comparer aux lis et aux roses le blanc et l'incarnat
« qu'on voioit sur son visage; et ses cheveux blonds et
« argentez, et qui accompagnoient tant de choses merveil-
« leuses, faisoient qu'elle ressembloit beaucoup plus à un
« ange, tel que la faiblesse de notre nature nous les fait
« imaginer, que non pas à une Femme. »

Oui, tout avait été déposé dans le berceau de cette aimable

(1) Tome I pages 455-456 Mémoires.

(2) Bon air, air galant, brillant.

princesse par les fées qui présidèrent à sa naissance (1), tout...sauf une chose essentielle, la possibilité d'une union tout à fait assortie.

Fille du premier prince du sang, sœur d'un héros que la gloire des armes embellissait de ses plus beaux rayons, sœur encore d'un autre prince que de remarquables études allaient mettre en lumière même en un temps où l'on ne prisait guère ce genre de mérite chez un haut personnage, Anne-Geneviève de Bourbon-Condé ne pouvait contracter *en France*, de mariage avec aucun prince digne d'elle.

Il fallait que cette hautaine beauté consentît à descendre jusqu'à l'époux que l'on choisirait pour elle.

A dix-neuf ans, elle fut promise au Prince de Joinville, fils de Henri de Lorraine, Duc de Guise; mais ce prince (2) mourut bientôt en Italie. Le Prince de Condé était d'ailleurs fort pressé de marier sa fille, de crainte (3) que le Cardinal de Richelieu ne la lui demandât pour son neveu, le Marquis de Brézé.

A la vérité, certains auteurs prétendent que M. le Prince

(1) "Tout ce que dans la suite on vit de plus curieux et de plus sublime, venoit rendre hommage à son jugement; et même dans le temps qu'elle fut le plus engagée dans les affaires d'Etat, nous la verrons consultée sur ces sortes de choses." Vie de M^{me} de Longueville, par M. de Villefore T. I, pages 25 et 26.

(2) Il ne faut pas perdre de vue que les "princes lorrains" comme on disait alors "étaient de maison souveraine.

(3) Ceci n'indique qu'un manque de courage moral, mais il semble que ce prince fut aussi dépourvu de courage physique. Voici son propre aveu là-dessus : "Je suis poltron, mais ce bougre de Vendôme (le père du duc de Beaufort) l'est encore plus que moi." Histoire de France — Ernest Lavisse T. VII, page 5.

aurait, au contraire, demandé ce jeune marquis au ministre, « lequel déclara qu'il s'étoit fait un grand honneur de donner « sa nièce (1) à un Prince du sang, mais qu'il ne lui étoit « jamais venu dans l'esprit à faire épouser une Princesse du « Sang à un simple gentilhomme (2). »

Quoi qu'il en soit, le Prince de Condé se hâta de donner la main de sa fille au Duc de Longueville, le plus grand seigneur après les princes du sang, et qui, déjà veuf de Louise de Bourbon, fille du Comte de Soissons et père d'une fille qui devait par la suite être la Duchesse de Nemours, avait vingt-quatre ans de plus que la belle Anne-Geneviève.

Henry d'Orléans, Duc de Longueville et d'Estouteville, pair de France, Prince souverain de Neufchâtel, Comte de Dunois, de St. Paul, de Chaumont, etc... descendait du malheureux Louis d'Orléans assassiné en 1407 par Jean sans Peur, Duc de Bourgogne. On sait d'ailleurs que la barre de bâtardise du premier et vaillant Dunois (3)

(1) Claire-Clémence de Maillé-Brézé, mariée en 1641 au duc d'Enghien, plus tard le Grand Condé.

(2) Vie de M^{me} de Longueville par M. de Villefore, T. I, page 30.

(3) " Jean d'Orléans, comte de Dunois et de Longueville, fils naturel de Louis d'Orléans, eut pour mère Marie d'Anguien, femme d'Aubert de Cany, Chevalier picard, et Chambellan du même Duc d'Orléans. Au lit de la mort, cette Dame ayant appelé cinq enfants qu'elle avoit, pour leur donner sa dernière bénédiction, elle leur déclara qu'un d'entr'eux étoit fils du Duc d'Orléans. Elle fesoit difficulté de le nommer, mais eux, curieux de le savoir de sa propre bouche, lui en firent tant d'instances, que, pour laisser la paix dans sa famille, elle leur dit enfin, que ce bâtard adultérin étoit Jean ! Et le Duc le reconnut en effet pour son fils. " Mémoires Historiques par Amelot de la Houssaye. T. II page 31.

avait été effacée de son écusson par Charles VII, en récompense de ses grands services.

L'union de ce « haut et puissant seigneur », de sang royal, après tout, avec l'orgueilleuse fille des Condé ne fut que médiocrement heureuse. Déçue dans son ambition, bien qu'elle eût plus tard repris par un brevet exprès du Roi le rang qu'elle avait perdu par son mariage, désillusionnée dans ses rêves de jeune fille, ne fût-ce qu'en raison de la disproportion d'âge, la Duchesse de Longueville ne fit d'abord rien paraître de ces amertumes, qui peu à peu, pourtant, pesèrent de plus en plus sur son cœur, et agirent sur son esprit. Longtemps fort pieuse — elle avait même désiré d'entrer aux Carmélites, et il avait fallu toute l'autorité de M. le Prince pour l'obliger à se montrer aux réunions de la Reine et à celles de l'Hôtel de Rambouillet dont elle devint vite un des plus précieux ornements — elle abandonna tout à coup ses habitudes chrétiennes et se jeta dans une vie de plaisirs et de dissipation.

De tous les enfants qui lui naquirent, elle ne devait élever que deux fils: le Comte de Dunois⁽¹⁾, dont l'intelligence médiocre empêcha l'établissement, et le Comte de Saint-Paul, qui fut tué lors du passage du Rhin.

Il est intéressant d'étudier ce caractère, extrême dans tous ses traits, mais dont l'orgueil surtout, est immense.

(1) " Charles d'Orléans, comte de Dunois, né le 12 janvier 1646, tenta diverses carrières et s'éteignit dans l'église à la fin du siècle sous le nom d'Abbé d'Orléans. " Victor Cousin " *M^{me} de Longueville* " p. 311.

Voici un trait qui la montre toute entière à cette première période de sa vie, car nulle, plus tard, ne poussera plus loin l'esprit d'humilité et la confusion de ses fautes (1).

La Reine d'Espagne, qui était une fille de France, venait de mourir, et l'on devait prononcer son oraison funèbre à Notre-Dame. Mademoiselle de Montpensier, la « grande Mademoiselle », fille de Gaston d'Orléans, ne manqua pas de représenter que, comme elle était petite-fille de Roi, on devait, à cette cérémonie, mettre de la différence entre son rang et celui de Madame la Princesse de Condé.

(2) « De son côté, le Duc d'Enghien voulant conserver « les avantages que sa naissance et sa gloire lui donnoient, « supplia la Reine qu'il n'y eût point de distinction entre « Mademoiselle et la Duchesse d'Enghien, sa Femme. La « Reine lui ayant accordé ce qu'il demandoit, Madame de « Longueville n'étoit pas d'humeur de demeurer en ar- « rière; et comme elle avoit repris, par un Brevet du Roi, « le rang qu'elle avoit perdu depuis son mariage, elle se « servit de la conjoncture pour le faire valoir, et prétendit

(1) « On serait bien plus tenté d'être sévère envers elle et envers les fautes de plus d'un genre où la jeta sa funeste liaison avec la Rochefoucauld, si elle-même en avait moins gémi, si elle n'en avait pas fait la plus dure et la plus longue pénitence. Ses égarements ont commencé à la fin de 1647 ou dans les premiers mois de 1648, ils n'ont pas été au-delà de 1652, et ses remords n'ont cessé qu'avec sa vie en 1679. » Victor Cousin « La Jeunesse de M^{me} de Longueville » page 56.

(2) Vie de Anne Geneviève de Bourbon, duchesse de Longueville par M. de Villefore. T. I, pages 43-44.

« suivre en tout point les traces de la Duchesse d'Enghien,
« sa belle-sœur.

« Quand Mademoiselle fut informée de ce règlement,
« elle ne voulut plus aller au service, et dit qu'elle étoit
« malade; mais son père, le Duc d'Orléans, et la Reine elle-
« même la contraignirent de s'y trouver. Madame de Lon-
« gueville, qui s'aperçut qu'en se plaçant dans les stalles
« des Chanoines, Mademoiselle vouloit laisser une place
« vide entr'elle et les autres Princesses, poussa la Duchesse
« d'Enghien, afin d'être immédiatement après Mademoiselle
« qui, de dépit, en pleura, et s'en plaignit fort haut, faisant
« remarquer la différence qu'il y avoit entre elle et les sim-
« ples Princesses du sang; puisque quand elles lui rendoient
« visite, elles n'avoient que des chaises à dos, et qu'elle
« étoit dans un fauteuil. »

Et voici une autre preuve que M^{me} de Longueville te-
nait fortement aux satisfactions de l'amour-propre.

Lorsqu'en 1644, le Duc de Longueville, envoyé comme
ambassadeur à Münster, où il devait négocier le fameux
traité de Westphalie, apprenant par le Duc d'Enghien qu'il
ferait bien, soit de mettre Madame Sa Femme en sûreté
dans quelque place de son gouvernement de Normandie,
soit de la prier de le venir joindre lui-même à Münster
et qu'il prit ce dernier parti, la belle Anne-Geneviève n'hé-
sita point. Et, cependant, elle venait d'inspirer au Prince
de Marsillac, fils du Duc de la Rochefoucauld, une grande
passion à laquelle, déjà, elle n'étoit plus insensible.

C'est même après une discussion assez vive entre le Duc d'Enghien et sa sœur au sujet du futur Duc de la Rochefoucauld (1), que le vainqueur de Rocroy, voyant ses conseils repoussés, s'avisa d'avertir indirectement son beau-frère. Il s'en suivit une brouille fort publique entre le Duc d'Enghien et M^{me} de Longueville, mais cependant celle-ci partit, flattée d'avance des hommages qu'elle allait recevoir, et son voyage fut, en effet, un véritable triomphe.

« Le Duc de Longueville qui vouloit donner à ce voyage
« tous les agréments dont il étoit susceptible, avoit invité
« tous les Gouverneurs des Places qui se trouvoient sur la
« route, à recevoir la Princesse, sa femme, le plus honora-
« blement qu'il seroit possible: et comme il n'étoit pas
« moins estimé chez les Etrangers que parmi nous, il avoit
« demandé la même grâce aux Gouverneurs des Villes
« Espagnoles et Hollandoises par où elle devoit passer. » (2)

Voilà donc M^{me} de Longueville reçue partout de la même manière que « l'on auroit fait le Roi d'Espagne. »

Est-elle embarquée sur la Meuse? Ce sont des escortes sur les bords, soit de cavalerie, l'arme au poing, soit d'infanterie (3), qui « faisoit fréquemment des salves de sa

(1) " Comme il connoissoit les dispositions de leurs esprits, à l'un et à l'autre " (M^{me} de Longueville et le p^{ce} de Marsillac), il jugea qu'elles pourroient les " mener loin, et les suites firent voir qu'il avoit eu raison d'en juger ainsi. " " Vie de M^{me} de Longueville " par M. de Villefore pages 45-46. "

(2) Ibid page 47.

(3) Voyage de l'abbé Joly — Gazette de France 1646.

« mousquetterie, ou des cris et des vœux militaires pour la gloire de la Princesse. »

Joly donne tout un tableau de la réception des Gouverneurs de places fortes et du « Commandant pour le Roi d'Espagne » à Namur. Les premiers sortent de leurs murs à la tête de leurs garnisons tandis que le canon donne. Quant au Commandant de Namur, il lui fait trouver aux portes « six carrosses pour la conduire à son logis au milieu de quatre cens habitans sous les armes, vient chez elle, le soir, pour prendre l'ordre, et lui apporte les clefs de la place qu'elle ne veut point recevoir, disant qu'elle étoit assez obligée au Roi d'Espagne de tous les honneurs qu'il lui faisoit rendre, sans se donner un air d'autorité dans ses Etats. » (1)

Auprès de Liège, le grand archidiacre va la complimenter à trois lieues de la ville au nom du fameux Chapitre de cette grande cité épiscopale. Mêmes démonstrations à Maëstricht (que Joly appelle Mastric), et à Ruremonde.

Dans la Gueldre, le Gouverneur va plus loin, et non content d'apporter à M^{me} de Longueville les clés et de lui faire rendre tous les mêmes honneurs que les précédents, il veut, à sa considération, délivrer trois prisonniers et l'accompagne avec ses troupes jusqu'à Wesel (Vézel, écrit Joly) appartenant aux Hollandais.

C'est là que le Duc de Longueville, ayant passé le Rhin, vient à la rencontre de la duchesse.

(1) Ibid.

Eh bien, c'est à ce moment de sa vie, moment où son cœur est pris ailleurs, et par une forte passion qui déréglera toute son existence, c'est à ce moment précis qu'elle est le plus aimable avec le duc, son mari. N'est-ce point reconnaissance de tous les grands honneurs qu'il a semés sur sa route ? Son orgueil satisfait ne lui tient-il pas lieu d'affection ? Et n'est-il point permis de supposer que si le voyage de Münster où elle fit une entrée sensationnelle dans un faste inouï, où elle fut véritablement reine, avait eu lieu plus tôt, M^{me} de Longueville fût restée dans le droit chemin, au grand bénéfice de son mari, de ses enfants et de son pays, puisqu'aussi bien c'est sa liaison avec le futur Duc de la Rochefoucauld qui l'ancra plus profondément dans la Fronde.

En tous cas, comme le séjour à Münster ne pouvait rester toujours divertissant et que M^{me} de Longueville, devenue enceinte, voulait faire ses couches en France — ajoutons qu'elle devait être secrètement satisfaite de revoir le Prince de Marsillac, — elle revint à Paris en 1647. Et presque immédiatement les intrigues commencèrent à la Cour.....

« Madame de Longueville, qui absente régnoit dans
« sa Famille, (1) et dont tout le monde souhaittoit l'appro-
« bation, comme un bien souverain, revenant à Paris (mai
« 1647) ne manqua pas d'y paroître avec plus d'éclat qu'elle
« n'en avoit eu quand elle étoit partie.

(1) Mémoires de M^{me} de Motteville T. I pages 453 et 454.

« L'amitié que Mr. le Prince (1), son frère, avoit pour
« elle (2) autorisant ses actions et ses manières, la grandeur
« de sa beauté, et celle de son esprit, grossirent tellement
« la cabale de sa famille, qu'elle ne fut pas longtemps à la
« Cour sans l'occuper presque toute entière. Elle devint
« l'objet de tous les désirs: sa ruelle devint le centre de
« toutes les intrigues; et ceux qu'elle aimoit devinrent aussi-
« tôt les Mignons de la Fortune. Ses Courtisans furent
« révérez du Ministre; et dans peu de tems nous allons la
« voir la cause de toutes nos Révolutions et de toutes les
« brouilleries qui ont pensé perdre la France. »

Voici, par ailleurs, un tableau de l'état des choses que trouva M^{me} de Longueville à son retour. Il est dû à la plume du Duc de la Rochefoucauld, d'un de ceux-là même qui devaient troubler si profondément la paix intérieure du pays sous la minorité de Louis XIV.

« En 1635, la France, dit-il, avoit déclaré la guerre à la
« maison d'Autriche, et la fortune depuis ce tems-là n'avoit
« fait que favoriser par d'heureux succès toutes nos entre-
« prises d'ailleurs. Les quatre premières années de la Ré-
« gence s'étoient écoulées dans une tranquillité profonde
« au-dedans, tandis que tout réussissoit au-dehors. Mais
« comme c'est l'étoile de notre nation de se lasser de son

(1) M. le Prince, père de la duchesse de Longueville, était mort pendant le séjour de celle-ci à Münster et le duc d'Enghien était devenu prince de Condé.

(2) M^{me} de Motteville se reporte là à une époque antérieure à la célèbre brouille survenue entre M^{me} de Longueville et son frère à propos des assiduités du prince de Marsillac et de leur suite possible.

« propre bonheur, et de se combattre elle-même quand
« elle ne trouve plus de résistance avec ses ennemis étran-
« gers, et que Dieu prescrit aux Empires de certaines bornes
« de puissance et de prospérité, nos Divisions Intestines
« nous firent perdre dans une campagne les conquêtes de
« plusieurs années. Ce fut dans cette disposition des choses
« que M^{me} de Longueville, alors âgée de vingt-neuf ans,
« commença, pour son malheur, d'entrer dans les Dissen-
« sions Civiles, et d'y prendre un si violent intérêt. » (1)

Le 6 janvier 1649, M^{me} de Longueville brisa ouvertement avec la Cour.

Anne d'Autriche, qui se défiait toujours du peuple de la capitale, avait déjà, une fois, emmené son fils hors de Paris. Après la journée des Barricades, en effet, elle était partie avec lui pour Rueil. Puis un accord avait été signé, et tout paraissant pacifié, la Reine était revenue. Mais le calme ne dura point. Le Parlement se remuait et s'assemblait beaucoup. La Régente, inquiète, résolut de repartir, mais, cette fois, elle n'annonça point ce départ à l'avance. Bien au contraire, elle se montra cinq jours avant celui fixé pour cette sorte de fuite, aux Jésuites de la Rue St. Antoine avec Mademoiselle et Madame la Princesse pour entendre les Vêpres et le sermon de l'Abbé de Chanvallon, nommé peu après Archevêque de Rouen.

Enfin le 6 janvier, jour des Rois, la Reine emmena dès quatre heures du matin le Roi à St. Germain, où il fut suivi

(1) Vie de M^{me} de Longueville (Tome I, page 66) par M. de Villefore.

de toute la Cour, et de tous les princes et princesses du Sang, à l'exception précisément de Madame de Longueville.

Celle-ci n'y alla point, jugeant le moment venu de « paraître enfin sur le théâtre »... (1) Elle donna comme « prétexte qu'elle étoit grosse. Elle l'étoit devenue en effet (2) « dès l'arrivée du duc de Longueville, mais elle n'avoit voulu « rester à Paris que pour diriger les mouvements des Parisiens, que la sortie du Roi avoit mis en fureur. »

Fixons en quelques mots la situation exacte à ce moment précis.

M^{me} de Longueville a essayé d'entraîner le Prince de Condé dans cette première manifestation de la Fronde parlementaire où elle-même prend part. Elle y a échoué. Et le frère et la sœur sont en plus mauvais termes que jamais. Dépitée, elle s'est rabattue sur son plus jeune frère, Conti (3), qu'elle gouverne aussi absolument qu'elle est, elle, gouvernée par le Prince de Marsillac. Or, le Prince de Conti a été emmené à St. Germain, à la suite du Roi, par Condé.

M^{me} de Longueville lui envoie le Prince de Marsillac chargé de le ramener, ainsi que son mari, le Duc de Longueville, à Paris, pour s'y renfermer avec elle, avec tout le

(1) " Vie de M^{me} de Longueville " par M. de Villéfore T. I p. 78.

(2) M^{me} de Longueville eut au moins quatre enfants dont deux filles qui moururent en bas âge.

(3) Il a vingt ans à cette époque.

parti, qui comprend beaucoup de personnes de qualité: le Duc d'Elbeuf, le Duc de Bouillon, les Ducs de Chevreuse, de Luynes, de Brissac, les Marquis de Vitry, de Fosseuse, de Sillery..... etc...

Le Prince de Marsillac réussit dans sa mission et ramène effectivement le Prince de Conti, le Duc de Longueville — celui-ci avec beaucoup de répugnance — et le Marquis de Noirmoutiers (1). Mais aussitôt, la discorde s'élève. Le Duc d'Elbeuf, choisi auparavant pour généralissime, est obligé, quoiqu'il en ait, de céder la place au jeune prince du sang, Conti. Le Duc de Longueville se retire dans son gouvernement de Normandie « pour y servir le parti » ; en réalité, il n'a pas voulu « prendre de qualité entre les autres généraux », qu'il croit au-dessous de lui.

Mais je ne puis donner ici le détail des faits de guerre et combats de cette première partie de la Fronde. Aussi bien tout cela est-il connu et je sortirais du cadre de l'étude que je me suis proposée. Bornons-nous à contempler la Duchesse de Longueville et la Duchesse de Bouillon venant habiter l'Hôtel-de-Ville, pour donner confiance au Parlement et au peuple. C'est là qu'Anne-Geneviève de Bourbon donnera le jour à un fils, Charles-Paris d'Orléans, qui sera tenu sur les fonts par le président Le Féron, prévôt des Marchands et M^{me} de Bouillon, et qui sera présenté au peuple du balcon même de l'Hôtel-de-Ville, au milieu des acclamations de la foule.

(2) Louis de la Trémoille. Il sera le père de la princesse des Ursins.

Les conseils de guerre et de politique de toute sorte se tenaient dans la chambre même de l'accouchée, ce qui, dans les habitudes du temps, ne surprenait aucunement. Il n'y avait point, alors, de véritable intimité possible dans l'existence privée des grands, toujours « en représentation ».

C'est pendant toute cette période que la belle duchesse fut véritablement la reine de Paris. Plus tard, après l'arrestation des princes, quand elle fut obligée de s'enfuir; plus tard encore, à Bordeaux, où, pour retenir une popularité qui allait fort en diminuant, elle fut obligée de faire alliance avec la faction de l'Ormée, composée du rebut de la ville, elle dut se rappeler souvent les heures triomphales passées à l'Hôtel-de-Ville de Paris, et les cris d'allégresse poussés par le peuple à la vue de son fils. Mais elle ne cédera pas à l'adversité, malgré toutes les traverses que lui valent ses sympathies et ses antipathies, également passionnées; que lui valent souvent ses caprices, aussi; que lui vaut en tout cas son opposition systématique au gouvernement qui ne lui accorde pas l'influence qu'elle pense mériter, c'est-à-dire tout le pouvoir dans l'Etat.

C'est un caractère, évidemment; mais c'est aussi une personnalité excessive et par là, dangereuse dans un temps si troublé.

La liaison de M^{me} de Longueville avec le Prince de Marillac, devenu à cette époque, par la mort de son père, Duc de la Rochefoucauld, devait se terminer de la plus lamentable manière.

Jaloux, à tort ou à raison, du beau Duc de Nemours, de celui-là même qui devait mourir tué en duel par son beau-frère, le Duc de Beaufort (1), le Duc de la Rochefoucauld se retira brusquement.... Et même ce ne fut point sans mettre dans ses propos, au sujet d'une amie autrefois si chère, une indiscrete aigreur.

Obligée de céder, en 1653, devant l'Autorité Royale enfin restaurée, quittée par ce qu'elle avait le mieux aimé au monde, très frappée de la mort tragique de Nemours, Anne-Geneviève de Bourbon, Duchesse de Longueville, âgée de trente-quatre ans seulement, comprit l'étendue de ses erreurs; elle consacra le reste de sa vie, qui devait être longue, à les réparer dans la mesure du possible, et se confina dans la pratique de la plus austère piété. Nous la retrouverons, d'ailleurs, dans notre avant-dernier chapitre, au temps de la pénitence.

Etudions à présent cette autre grande figure de la Fronde: la Duchesse de Chevreuse.

Contemporaine de la Reine, Marie de Rohan, avait un an de plus que la souveraine; femme en premières noces du favori du Roi Louis XIII, du Connétable d'Albert de

(1) Le duel n'eut d'ailleurs d'autre origine qu'une question de préséance. Déjà, une première fois, dans un faubourg d'Orléans, une première querelle avait été arrêtée par l'intervention de la Grande Mademoiselle, qui commandait en cette ville, apanage de son père. Le duc de Nemours appartenait à une branche de la maison de Savoie — maison souveraine encore — introduite et naturalisée en France par Louise de Savoie, mère de François 1^{er}.

Luynes — qui devait s'enrichir des dépouilles du Maréchal d'Ancre — elle est tout d'abord connue sous le nom de Madame La Connétable. C'est à ce moment qu'elle essaiera ses dons de séduction sur le Roi. La tentative n'eut point grand succès, à en croire certaine anecdote (1) qui, si elle était vraie, nous donnerait toute la femme.

Et en définitive, sa vie durant, M^{me} de Chevreuse ne suivit jamais que son caprice du moment. Fort belle, intelligente, mais d'une intelligence trop spécialement tournée vers le sensualisme et l'intrigue, elle courut d'amours en aventures, de conspirations en complots, se fit exiler par les gouvernements les plus opposés, tous craignant la présence de cet esprit turbulent et frondeur — c'est le cas d'employer le mot — danger permanent pour tout organisme bien ordonné.

Ajoutons qu'il était même impossible, après l'avoir gagnée à une cause, de compter sur elle. Aussi ondoyante et insaisissable que la légère brume du matin, elle en avait la mobilité.

(1) Un auteur célèbre, mais qui a fort donné dans le roman et qu'on ne peut citer comme référence sûre, prétend qu'un jour Louis XIII aurait répondu à M^{me} la Connétable, après des avances trop précises : "M^{me} la Connétable, n'oubliez point que je n'aime les femmes que jusqu'à la ceinture." La duchesse de Luynes, suivant le même auteur, aurait répliqué : "Sire, alors les femmes se ceindront aux cuisses....."

Amelot de la Houssaye, (Mémoires historiques, politiques, critiques, etc. Tome II, page 276), dit textuellement ".....Ajoutez à cela que l'on disoit communément de Louis XIII qu'il n'étoit amoureux que depuis la ceinture en haut..... etc..." Mais ceci ne garantit point l'authenticité de l'anecdote citée plus haut.

Il n'est pas inutile de dire ici que son alliance avec la maison de Lorraine, laquelle d'ailleurs ne vit pas d'un fort bon œil le mariage du Duc de Chevreuse, avec M^{me} la Connétable, rendait ses aventures plus retentissantes et ses complots plus redoutables.

Je transcris ici deux pages où la Princesse Palatine, ce fin psychologue et ce bel écrivain, donne son impression personnelle sur la Duchesse de Chevreuse (1).

« Madame de Chevreuse avoit de l'esprit et souvent des
« idées heureuses, des ressources inattendues, qui avoient
« l'air de l'inspiration. Elle avoit dans ses manières de la
« séduction, et une nonchalance qui contrastoit d'une façon
« piquante avec un esprit ardent. Les diverses époques
« de sa vie étoient marquées par la faveur, la grandeur,
« l'exil, l'abaissement, la magnificence et le besoin. Après
« l'amour, ce qui dominoit le plus dans Madame de Che-
« vreuse étoit la passion de l'intrigue; elle ne pouvoit
« renoncer aux plaisirs de l'un et à l'agitation de l'autre.
« Les négociations, les rendez-vous nocturnes, les déguise-
« mens avoient pour elle un charme infini; et les plaisirs
« communs, les intérêts ordinaires de la société, comparés
« aux grands objets qui avoient intéressé son esprit, étoient
« pour elle ce que seroit à un gros joueur un petit jeu de
« commerce. *L'amour étoit un moyen d'intrigue pour elle, et*
« *l'intrigue un moyen de servir son amour.* Abandonnée à
« son amant, fidelle à ses amis, elle avoit de la fierté, du

(1) Mémoires d'Anne de Gonzague, princesse Palatine p. 115, 116, 117.

« courage et ne connoissoit rien d'impossible, par l'habitude
« d'avoir vu réussir les entreprises les plus difficiles. Elle
« ne croyoit à la vertu d'aucune femme, et regardoit l'amour
« comme le seul principe actif qui pût déterminer des dé-
« marches vives et soutenues. Sans l'amour, disoit-elle, on
« ne dispose jamais entièrement des personnes au moment,
« et on ne leur inspire ni la volonté, ni la vivacité néces-
« saires.

« Madame de Chevreuse voyoit à tel point l'amour
« et la galanterie dans toutes les affaires, comme le premier
« ressort, qu'elle me disoit un jour, en voyant le Général
« des Capucins: « Je parie que s'il nous racontait sa vie,
« on trouveroit que l'amour et les femmes, de près ou de
« loin, ont contribué à son élévation. »

Voilà qui la dépeint à merveille; et de quelle plume
avisée, alerte, charmante!.....

Quoi qu'il en soit, Marie de Rohan, Duchesse de Chevreuse prit part à toutes les conspirations et cela dans les cabales et avec les desseins les plus contraires. (1) Pendant la vie du Roi Louis XIII, elle fut obligée de se réfugier en Angleterre, pour avoir prêté une aide trop obli-

(1) Encore une citation intéressante sur ce curieux personnage ; " Elle avait fait de la politique un assaisonnement de l'amour, et gêné et même inquiété Richelieu et Louis XIII. Le Roi, dans la Déclaration même, l'avait condamnée à l'exil perpétuel, mais il était si sûr qu'elle rentrerait que, lorsqu'on relut l'article où il était parlé d'elle, il s'écria : " Voilà le diable " ! La Duchesse rentra tout de suite et se mit à travailler contre Mazarin comme elle aurait travaillé contre n'importe qui." Histoire de France T. VII F. I, chap. I par Ernest Lavisse page 7



*ANNE DE MANTOVE
PRINCES^{SE} PALATINE.*

B. Moncornet ex.

ANNE DE GONZAGUE, FILLE DU DUC DE NEVERS ET DE MANTOUE.
Femme d'EDOUARD DE BAVIERE, Comte Palatin du Rhin, dite " La Princesse Palatine "
(Moncornet).

geante à l'amoureux Duc de Buckingham. Celui-ci était l'intime ami de Lord Holland, amant de la séduisante duchesse...

Aussitôt Anne d'Autriche devenue Régente de France, Marie de Rohan se hâte d'accourir, certaine, malgré tout ce que ses amis lui peuvent représenter du changement survenu dans les idées d'Anne d'Autriche, certaine, dis-je, de reprendre et les bonnes grâces de sa Royale Amie et sa place de favorite...

Hélas, il lui faut reconnaître que ses amis avaient raison ! La Reine, encore que fort aimable pour la compagne de ses jeunes années, ne laisse pas de lui montrer que les temps ne sont plus de l'intime faveur. Elle l'admettra à la Cour, lui prodiguera tous ses sourires, mais ne lui permettra pas de donner des conseils, bien moins encore de s'aventurer, comme autrefois, aux remontrances. La Duchesse de Chevreuse ne tient point compte de ces avertissements et se mêle tout de suite des affaires de l'Etat. La Reine, alors, la prie de se retirer à Couzières, un domaine qui lui appartenait et l'une des étapes de ses nombreuses routes d'exil.

Il n'est pas d'existence plus heurtée, de conduite plus changeante que celles de cette femme. Tour à tour amie et ennemie de la Reine; surtout ennemie du Cardinal Mazarin, puis alliée de ce dernier, l'abandonnant encore et se faisant enfin payer son rattachement définitif à la Cour et au ministre par les faveurs qu'elle obtint pour le marquis

de Laigue, sa dernière passion et, peut-être, son époux en secret.

La fille de la Duchesse de Chevreuse, la belle Charlotte-Marie, qui dut épouser d'abord le jeune Duc de Richelieu(1) et ensuite le Prince de Conti et qui était l'amie préférée du Cardinal de Retz, du galant Coadjuteur, devait mourir à vingt ans, subitement, en quelques heures.

De son mariage avec Claude de Lorraine, Duc de Chevreuse, Marie de Rohan n'eut d'ailleurs que des filles dont plusieurs entrèrent en religion.

A la mort de son époux, la Duchesse de Chevreuse demanda pour son fils d'Albert de Luynes, qu'elle avait eu du Connétable, son premier mari, qu'il pût relever le nom de Chevreuse et la pairie; elle obtint ces deux grâces, sous la réserve toutefois que la pairie ne serait point héréditaire.

Vieillie, mais toujours intrigant pour l'un ou pour l'autre, la Duchesse de Chevreuse se retira dans son grand domaine de Dampierre, où elle vécut à peu près oubliée de la Cour. D'aucuns ont dit qu'elle n'avait point, à la fin, donné dans la religion. Elle serait en cela, la seule des grandes dames de son temps, chez qui des mœurs fort libres n'abolissaient pas le souvenir, ni même l'efficacité finale

(1) Pendant que se préparaient ses noces à Paris, le jeune duc de Richelieu épousait à Trie, chez Mme de Longueville, Madame de Pons, Anne Poussard du Vigan. Le prince de Condé avait fortement contribué à ce mariage, espérant gagner ainsi à son parti le Hâvre-de-Grâce, place forte dont le duc de Richelieu avait le gouvernement.

de l'éducation chrétienne qui était générale, alors, et toujours solidement établie.

En réalité, la Duchesse de Chevreuse se convertit, comme toutes les autres, mais elle s'y prit fort tard. Ce ne fut qu'après la mort de Mr. de Laigue et elle avait alors soixante-quatorze ans.

« Elle fit choix, nous dit Mr. Louis Batiffol, pour lieu de sa retraite définitive, d'un prieuré bénédictin qui ne contenait plus de moines, situé à Gagny, à trois lieues et demie de Paris, près de Chelles, dont des amis de Port-Royal, les Akakia, avaient été prieurs depuis le début du siècle, et qu'on appelait le prieuré de Saint-Fiacre ou la Maison Rouge (1). »

Pour jeter une lumière plus vive sur cette époque profondément troublée à tant de points de vue et où même les rôles des deux sexes paraissent renversés quant à leurs facultés (2) intellectuelles et morales, je tiens à citer ici

(1) La Duchesse de Chevreuse. Une vie d'aventures et d'intrigues sous Louis XIII par Louis Batiffol page 298. — " Les Akakia " sont les descendants d'un célèbre médecin de François I^{er}, qui s'appelait en réalité *Sans malice*. On trouva bon, au XVI^e siècle, sous l'influence des Hellénistes qui florissaient alors, de greciser ce nom, déjà assez singulier en français, de *Sans malice*. Akakia a la même signification en grec.

(2) Le Prince de Condé arrosait des œillets sur une petite terrasse voisine de sa chambre, dans le donjon de Vincennes, quand il apprit le siège de Bordeaux et le courage que faisait paraître la princesse, son épouse. " Aurais-tu jamais cru, dit-il à celui de ses serviteurs qui lui donnait ces nouvelles, que ma femme ferait la guerre pendant que je cultiverais mon jardin ? " Histoire de la Fronde par M. de Sainte-Aulaire, T. II page 116.

Mr. de Sainte-Beuve dans ses causeries du Lundi, art. « La Princesse des Ursins » (Tome V, pages 402 et 403) où cet auteur rapporte la conversation suivante entre Don Luis de Haro, premier ministre d'Espagne et le Cardinal Mazarin.

« Pendant les négociations de la paix des Pyrénées, Mazarin s'entretenant avec le premier ministre d'Espagne, don Luis de Haro, lui parlait des Femmes Politiques de la Fronde, de la Duchesse de Longueville, de la Duchesse de Chevreuse, de la Princesse Palatine, comme étant capables chacune de renverser des Etats: — « Vous êtes plus heureux en Espagne, ajouta-t-il; vous avez, comme partout ailleurs, deux sortes de femmes, des coquettes en abondance, et fort peu de femmes de bien: celles-là ne songent qu'à plaire à leurs galants, et celles-ci à leurs maris; les unes et les autres n'ont d'ambition que pour le luxe et la vanité; elles ne savent écrire, les unes que pour des poulets, les autres que pour leur confesseur; les unes et les autres ne savent comment vient le blé, et la tête leur tourne quand elles entendent parler d'affaires. Les nôtres, au contraire, soit prudes, soit galantes, soit vieilles, jeunes, sottes ou habiles, veulent se mêler de toutes choses. Une femme de bien ne coucherait pas avec son mari, ni une coquette avec son galant, s'ils ne leur avaient parlé ce jour là d'affaires d'Etat (1); elles veulent tout voir,

(1) A propos d'affaires d'Etat, voici un mot amusant de la fille de M^{me} de Montausier à Madame de Rambouillet. "Grand Mère, maintenant que je suis

« tout connaître, tout savoir, et, qui pis est, tout faire et
« tout brouiller. Nous en avons trois, entre autres, la Du-
« chesse de Longueville, la Duchesse de Chevreuse, la
« Princesse Palatine, qui nous mettent tous les jours en
« plus de confusion qu'il n'y en eut jamais à Babylone. »

« Grâce à Dieu, répondit don Luis, les nôtres sont de
« l'humeur dont vous les connaissez; pourvu qu'elles
« manient de l'argent, soit de leurs maris, soit de leurs ga-
« lants, elles sont satisfaites, et je suis bien heureux de ce
« qu'elles ne se mêlent pas d'affaires d'Etat, car elles gâte-
« raient assurément tout en Espagne comme elles font en
« France. »

Il serait impossible de donner une meilleure définition
du Féminisme sous la Fronde — si nous reconnaissons
qu'il y ait eu en effet « Féminisme » — que celle qui est
ainsi mise, par Sainte-Beuve, dans la bouche de Mazarin.

Personne n'y pouvait mieux entendre que ce Ministre.

grande et que *j'ai cinq ans*, parlons donc un peu des affaires d'Etat. “ La misère
au temps de la Fronde ” par Alph. Feillet — page 176 Note.

Comme on voit que cette enfant n'entendait parler que de cela !

CHAPITRE V

LES PREMIERS TROUBLES LES FEMMES DE DEUXIÈME PLAN

On lit dans le « Nouvel Abrégé Chronologique de l' « Histoire de France », à la date de 1648, cette courte et suggestive mention : (1). « 1648. On eût dit que la contagion de la révolte avoit gagné toute l'Europe: l'Angleterre fait le Procès à son Roi, la fidélité du Parlement de Paris se trouve ébranlée par les séditeux, tandis que les Janissaires étrangloient environ dans le même tems le sultan Ibrahim. »

Et l'on reste songeur... Est-ce qu'il y a vraiment quelque chose d'endémique dans les mouvements politiques des peuples ainsi que dans leurs maladies? Faut-il qu'il n'y ait pas d'événement au sein d'une nation qui n'ait sa répercussion chez ses voisins et même plus loin? Et comme, avec quelques différences fondamentales de tempérament moral, qu'accuse peut-être la latitude, les peuples se ressemblent et, se ressemblant, s'imitent, dès que certaines circonstances extérieures importantes — le retentissement iné-

(1) Page 465.

vitale d'une révolution, par exemple — les poussent à s'observer attentivement !

D'ailleurs, tout se répète dans l'Histoire — on l'a dit bien souvent — et nous voyons aujourd'hui, comme il y a cent trente ans et comme en 1648, l'Europe entière éprouvée par le « mauvais air » qu'ont fait naître à la fois une guerre terrible, une guerre trop longue et l'explosion en Russie de mouvements révolutionnaires que contenait, à grande-peine, depuis quelques années, l'autocratie tsarienne.

Quoi qu'il en soit, c'est un fait bien établi qu'en cet an 1648 les choses allaient au plus mal pour les gouvernements, quels qu'ils fussent d'ailleurs, parlementaire, aristocratique ou despotique. Notre tâche à nous, se bornera à rechercher dans les troubles qui secouèrent la France, et plus particulièrement Paris, le rôle des Femmes.

Voyons tout d'abord quelle sera l'attitude de la Reine et si, de bonne foi, l'Histoire peut lui reprocher d'avoir été la cause, même involontaire, de ces premiers troubles, remous inquiétants déjà et précurseurs des plus graves mouvements de guerre civile. Et pour cela, remontons aux sources.

L'arrestation du Duc de Beaufort, de ce grand favori du menu peuple, avait fort mal disposé la foule. Les femmes surtout, bien entendu, regrettaient l'absence de ce beau prince qui, s'il ne savait point parler (1) dans une

(1) Le duc de Beaufort n'avait pas le don de la parole, et disait souvent un mot pour un autre : " J'ai rencontré M^{me} de Grignan, elle était en grand deuil

docte assemblée, trouvait fort bien les mots qu'il fallait dire à « ces dames de la Halle. » Il ne dédaignait point de se promener à pied dans les quartiers les plus populeux, où il se laissait admirer et acclamer complaisamment. D'où qu'il vienne, l'encens exhale un parfum délicat.

Je crois que ce fut une première faute, après l'avoir fait arrêter, de passer si légèrement sur son évasion... Non que ce pauvre Duc de Beaufort eût été bien coupable, ni qu'il pût jamais être bien dangereux, mais parce qu'il y avait là un déplorable abandon de l'autorité royale par ceux-là même qui en devaient maintenir inflexiblement le principe et les effets: Force doit rester à la loi, disons-nous aujourd'hui; force devait rester au Prince, alors, puisque le Prince était la loi.

Le peuple, qui n'entre pas toujours dans l'esprit des événements qu'il voit se dérouler, crut alors à une faiblesse, quand il ne s'agissait sans doute que d'une indulgence souriante.

Le Parlement, lui, aurait dû comprendre les raisons d'Anne d'Autriche en cette occurrence; cependant il crut pouvoir profiter de l'incident pour réclamer des privilèges qui, s'ils n'empiétaient pas précisément encore sur la puissance royale, ne laissaient pas de la serrer de fort près.

Si nous ajoutons à l'impression fâcheuse que ces divers et avoit l'air fort lubrique... " pour lugubre... Confusions pour contusions, etc... " Ce qui fit dire à une grande dame qui avait vu beaucoup d'anglo-saxons (Beaufort était grand et très blond) : " Il leur ressemble, mais parle moins bien le français... "

incidents devaient produire les menées du Prince de Mar-sillac, l'ambition de la Duchesse de Longueville, le mécontentement provoqué par de nouveaux impôts et la més-estime générale en laquelle on tenait le premier ministre, le Cardinal Mazarin, nous avons, je pense, assez d'éléments pour expliquer et la journée des Barricades et les suites de cet événement. La grande faute d'Anne d'Autriche fut surtout, à mon sens, de n'aller jamais jusqu'au bout de ses desseins (1).... On prenait, à la cour, un parti — bon ou mauvais — et dès que se rencontrait une résistance un peu soutenue, on l'abandonnait pour un autre, souvent tout différent. Mais ce n'est point exclusivement la Reine qu'il faut accuser de ces sautes subites. C'est surtout Mazarin qui, dès qu'un succès se dessinait, devenait dur, intraitable, et qui, au moindre nuage, prenait peur et cédait quand il n'eût point fallu le faire.

Anne d'Autriche, elle, ne connaissait point la crainte. Le sang de Charles-Quint coulait impétueusement dans ses veines et elle eut souvent l'occasion de montrer que ce sang n'avait pas dégénéré en elle. Si elle a commis quelques fautes — et qui donc n'en commet point? — il faut lui tenir compte de l'admirable fermeté de caractère dont elle ne s'est jamais départie dans les circonstances les plus dramatiques et quand on pouvait douter si les événements ne tourneraient pas comme ceux de la révolution d'Angleterre.

(1) "Un plan médiocre, bien suivi jusqu'au bout, peut réussir." C'était l'opinion qu'exprimait Napoléon à propos de la ténacité de Masséna.

La très dévouée, mais un peu tremblante M^{me} de Motteville, qui nous dit si bien dans ses mémoires les heures d'angoisse intense que traversa la Cour de France, observe que, de tous, c'était encore la Reine qui conservait le mieux son calme.

Peut-être faut-il reprocher à Anne d'Autriche d'avoir été un peu trop vite persuadée que le Coadjuteur de Paris ne pouvait lui rendre que de mauvais offices. En réalité, il n'eût pas été impossible pour elle, si elle avait su allier un grain de coquetterie au soin de la dignité royale et ne pas user de trop de franchise dans les termes dont elle se servait pour juger le rôle de Gondi, de le retenir sur la pente où il se laissa glisser d'exciter et d'apaiser, au gré de ses caprices ou de ses rancunes, la populace de la capitale. Mais, nous l'avons vu déjà, la Reine était incapable, surtout vis-à-vis d'un ecclésiastique, de soutenir même la feinte des ordinaires préoccupations féminines et de mesurer la vivacité de ses critiques à l'égard de qui lui semblait les mériter.

Au fond, de toutes les Femmes de la Fronde, c'est peut-être elle qui fut la moins femme.

Je ne reparlerai point ici de M^{me} de Longueville, ayant suffisamment, dans le chapitre précédent, expliqué son rôle pendant les premiers troubles et pendant la période qu'on a appelée la guerre de Paris.

J'attirerai simplement l'attention sur ce fait que c'est elle la première grande dame, la première princesse du sang qui se soit ouvertement rangée dans un parti con-

traire à la Cour, et, de là, jetée dans le populaire. Son exemple devait être contagieux. A sa suite, nous verrons, en plus des femmes de haute qualité déjà nommées, toute une série de belles dames de moins haut parage, entrer dans la Fronde, mais surtout au moment de la deuxième phase, qui fut la vraie guerre conduite par les Femmes.

Il peut donc être intéressant de dire quelques mots sur ces personnes de second plan, dont l'influence fut parfois importante.

En voici une qui fit grand bruit et que le comte Jules de Cosnac « compte au nombre des femmes les plus intri-
« gantes de la Fronde (1). »

C'est *Louise de Lorraine*, fille naturelle de Louis, cardinal de Guise, qui épousa en secondes noces Claude Pot, *marquis de Rhodes*, grand-maître des cérémonies.

Il lui arriva une singulière aventure avec la Princesse Palatine, Anne de Gonzague, et que celle-ci raconte avec son charme et sa précision habituels. (2) Cette aventure mérite d'être rapportée parce qu'elle jette un jour vif sur le caractère de Madame de Rhodes, aussi bien que sur les habitudes du temps.

La Princesse Palatine était alors en couches: « Madame
« de Rhodes, dit-elle, dont l'ardeur pour l'intrigue étoit

(1) " Le Cardinal de Retz et le Baron de Penacors par le comte de Cosnac. "

(2) Mémoires de la Princesse Palatine pages 187, 188, 189, 190, 191. Il est bon de dire à propos de ces mémoires qui furent publiés en 1786, que certains les attribuèrent d'abord à Rulhière et d'autres ensuite, avec plus d'apparence, à Sénac de Meilhan. Quoi qu'il en soit, ils sont remarquables.

« extrême, ne s'oublioit pas au milieu de tant de mouve-
« mens; elle négocioit à droite et à gauche, avoit des chiffres
« de tous les gens accrédités dans les divers partis; elle
« couroit jour et nuit, et il est inconcevable qu'elle pût
« suffire à ses rendez-vous et ses écritures. Sa manie de
« négocier et de se déguiser me jetta un jour dans un em-
« barras fort bizarre et qui vous paroîtra plaisant. Elle vint
« un soir me trouver, déguisée en Augustin, afin d'éviter
« que le Garde des Sceaux, qui avoit des préventions contre
« moi, fût instruit de notre entretien. Pour me parler plus
« à son aise et plus bas, elle se mit à genoux auprès de mon
« lit. Une de mes femmes, absente de l'Hôtel depuis quel-
« ques heures, et qui venoit de rentrer, s'imagina que j'avois
« sonné, et s'empressa d'entrer dans ma chambre. L'at-
« titude de Madame de Rhodes, et des paroles prononcées
« à voix basse qu'elle n'entendit pas, frappèrent, non sans
« raison, son imagination. Comme les révolutions sont
« promptes et dangereuses dans l'état où j'étois, la frayeur
« s'empara de son esprit; elle s'imagina qu'un accident im-
« prévu m'avoit fait tourner en peu de tems à la mort, et
« qu'on avoit envoyé chercher mon Confesseur. Elle crut
« avoir entendu réciter les prières des agonisans, et se mit
« à fondre en larmes et à crier. L'alarme fut bientôt parmi
« mes domestiques. Mademoiselle d'Averjean, qui demeu-
« roit près de moi en qualité de Demoiselle de Compagnie,
« fille fort dévote, entra la première, et frappée de la même
« terreur, se jetta à genoux et se mit à réciter des prières.

« Bientôt après, mes femmes, mes gentilshommes, mes
« pages remplirent ma chambre de leurs gémissemens.
« Madame de Rhodes étoit prête à se trouver mal d'inquié-
« tude et de crainte d'être reconnue; elle se cachoit sous
« mes rideaux et mettoit son mouchoir sur son visage.
« Malgré l'embarras où j'étois, je ne pouvois m'empêcher
« de rire aux éclats. Quand je voulus parler, il me fut im-
« possible de me faire entendre; on croyoit que les ris qui
« interrompoient mes paroles, étoient l'effet du transport
« ou des convulsions, et les sanglots redoublèrent. Enfin,
« j'appelai un homme de confiance, et je parvins, non sans
« peine, à lui persuader que je me portois fort bien, et que
« le Religieux qu'il voyoit auprès de mon lit avoit désiré
« me parler en particulier pour une restitution considérable.
« Je lui ordonnai de le reconduire jusqu'à un carrosse de
« louage, où il étoit attendu par un Frère qui l'avoit accom-
« pagné, et ce frère étoit l'Amant favorisé de Madame de
« Rhodes, tandis que le Garde des Sceaux (1) n'étoit que
« l'amant utile pour les grandes affaires, dans lesquelles
« elle étoit si empressée de figurer. »

C'est dans le carrosse de cette même M^{me} de Rhodes, que le Coadjuteur avait quitté l'Hôtel de Chevreuse le soir

(1) Châteauneuf... " Mais comme le Garde des Sceaux étoit vieux et que M^{me} de Rhodes n'avoit plus pour lui qu'une complaisance intéressée, elle étoit bien plus disposée à servir les Frondeurs, et elle découvroit beaucoup plus de choses en leur faveur par le moien du Garde des Sceaux, qu'il n'en découvroit par elle en faveur de Cardinal, auquel il n'étoit pas lui-même trop attaché. " Mémoires de M. Joly, Tome I, page 195. (Voir Annexe III).

où Gourville (1), qui voulait l'enlever, par ordre des princes, s'était présenté trop tard à la porte de la duchesse.

Voici, dans l'entourage immédiat de la Reine Anne d'Autriche, une autre femme qui joua un rôle discret, mais important. *Mademoiselle de Neuillant* avait épousé secrètement le Duc de Navailles, « mazarin » d'une fidélité absolue. C'est par l'entremise du Duc de Navailles, qui avait suivi le Cardinal dans son exil, et par celle de Mademoiselle de Neuillant que le ministre communiquait avec la souveraine et la guidait de ses conseils. Je cite un passage des Mémoires du Duc de Navailles, qui éclaire cette situation (2).

« Quand j'eus rendu compte à la Reine de l'état où je
« l'avois laissé, (le Cardinal Mazarin) et de ses desseins, elle
« trouva bon que j'eusse l'honneur de lui parler de mon
« mariage. Elle eut la bonté de me témoigner qu'elle l'ap-
« prouvoit et de me promettre des lettres de duc et pair
« pour mon Père, et la charge de Dame d'Atours (3) de

(1) Avis de l'Editeur des Mémoires de Monsieur de Gourville 1782 " Jean Hérant, Sieur de Gourville, Conseiller d'Etat, avoit été mal cultivé dans sa jeunesse, mais la nature avoit tout fait pour lui. Son discernement, sa pénétration, son intrépidité, son attachement inviolable à ceux à qui il avoit voué ses services, la facilité qu'il avoit à trouver des expédients pour faire réussir ce qu'il avoit entrepris, le firent désirer des grands : les services qu'il leur rendit lui en firent autant d'amis."

(2) Mémoires du Duc de Navailles et de la Vallette. Liv. II, pages 95-96.

(3) C'est la même M^{me} de Navailles qui, sous Louis XIV, fut disgraciée avec son mari pour n'avoir point voulu fermer les yeux sur l'inconduite des filles

« la Reine future, pour la personne que je devois épouser.
« J'allois dire aussitôt cette nouvelle à M^{lle} de Neuillant,
« qui n'en parut pas fâchée, et nous demeurâmes d'accord
« de conclure notre mariage, mais secrètement, de peur que
« si la Fronde venoit à le sçavoir, elle ne voulût pour se
« vanger de moi, ôter M^{lle} de Neuillant d'auprès de la
« Reine. »

Puis plus loin (page 100 des mêmes Mémoires du Duc de Navailles) « ... Le Cardinal m'ordonne de lui rendre compte
« (Mr. de Navailles à la Reine) de tout ce qui se passerait
« par M^{lle} de Neuillant, qui avoit l'honneur de sa confiance. »

Voilà encore une femme, bien différente de M^{me} de Navailles, certes, mais qui eut son heure et joua son rôle.

Renée du Bec (1), qui fit rompre sa première union — un mariage de jeunesse — contractée avec un homme de situation trop mince à son gré, pour épouser le Maréchal de Guébriant (2).

Devenue veuve, c'est elle qui fut chargée de conduire

d'honneur de la Reine (Marie-Thérèse). Elle fit " griller les avenues des Chambres des Filles de la Reine " M^{res} de M^{me} de Motteville, T. V, p. 277. C'est par ces Cheminées que le Roi pénétrait dans ces Chambres. Intrigue de M^{lle} de la Mothe-Houdancourt.

(1) Fille du marquis de Vardes et d'Hélène d'O. Son frère épousa la comtesse de Moret, maîtresse d'Henri IV, et en eut le marquis de Vardes, célèbre à la cour de Louis XIV.

(2) Jean-Baptiste de Budes, comte de Guébriant, Maréchal de France, tué en 1643 devant Rothweil en Allemagne, qu'il assiégeait,



TRES HAUTE & PUISSANTE PRINCESSE
CHRISTINE ROYNE DE SVEDE DES GOTHES
& WANDALES. &c.

B. Moncornet ex. tum privilegio Regis

TRÈS HAUTE ET PUISSANTE PRINCESSE CHRISTINE, REINE DE SUÈDE,
DES GOTHES ET WANDALES &c. (Moncornet).

la Reine de Pologne, Marie-Louise de Gonzague, (sœur de la Princesse Palatine), à son époux Vladislas IV, qui l'avait épousée à Paris, mais par procuration. M^{me} de Guébriant écrivit à ce moment une série de lettres intéressantes sur la Cour de Pologne, adressées à la Princesse Palatine.

L'aventure de la Maréchale de Guébriant, qui fut toujours du parti de la Reine, avec Charlevois, gouverneur de Brisach, vaut d'être racontée. C'est la Duchesse de Nemours que nous chargerons de ce soin (1).

« Après la mort d'Erlach (2), qui étoit gouverneur de
« Brisach, un nommé Charlevois, s'en trouva le maître
« absolu, par le Grand crédit qu'il avoit dans la garnison.
« Comme Charlevois dans tous les tems avoit été fort
« attaché au Maréchal de Guébriant, la Maréchale de Gué-
« brian, son épouse, qui le connoissoit beaucoup, et qui
« savoit de quoi il étoit capable, se chargea, à la Cour,
« d'aller négocier avec cet homme. Mais elle y réussit
« par des moyens si extraordinaires, au moins si l'on en
« veut croire ce qu'on en disoit en ce tems-là, que je ne sai
« si une autre auroit voulu, et rendre et recevoir un service
« à de pareilles conditions.

« Voici donc comme on racontait la chose. La Maréchale,
« disait-on, savoit que les femmes avoient un grand ascen-
« dant sur Charlevois, et qu'il avoit un grand faible pour

(1) Mémoires de la duchesse de Nemours (M^{lle} de Longueville) p. 292 et suiv.

(2) Erlach étoit Gouverneur de Brisach pour le Roi. Charlevois étoit son lieutenant et, fort de l'affection de ses soldats, voulait s'y maintenir indépendant.

« elles. Ce qui l'obligea à prendre pour l'accompagner une
« demoiselle des mieux faites, et de facile composition,
« pour imposer à Charlevois celle qu'elle désiroit: ainsi elle
« n'eut qu'à lui prescrire la manière dont elle vouloit qu'elle
« se conduisit.

« La Maréchale arriva, accompagnée de cette demoiselle pour négocier avec lui; et, en allant voir les raretés
« de Brisach, elle donnoit tout le tems à Charlevois de voir
« et d'entretenir cette personne. Comme elle étoit belle et
« coquette, elle n'eut pas de peine à donner dans la vue à
« Charlevois, lequel s'attacha beaucoup à lui faire sa cour,
« parce qu'il la croyait une bonne fortune. Elle, de son côté,
« dont le métier n'étoit que d'engager et non pas d'être
« cruelle, ne le parut à Charlevois qu'autant qu'elle le jugea à
« propos pour le succès des desseins de la Maréchale de
« Guébriant, laquelle voyant leur intelligence assez bien
« établie pour pouvoir exécuter ce qu'elle en vouloit faire,
« sortit de Brisach, pour aller dans une maison à quelques
« heures de la ville, où elle avoit accoutumé d'aller de tems
« en tems. Elle feignit d'y être malade, pour n'aller point à
« Brisach: elle obligea cette étrange Demoiselle à donner
« dans cette maison un rendez-vous à Charlevois, qu'on ne
« pouvoit tirer de Brisach sans quelque artifice de cette
« nature: et on l'arrêta là, d'où il fut mené prisonnier à
« Philisbourg. »

Citons encore, pour mémoire, les *Comtesse de Fies-*

que (1) et de *Frontenac* (2), qu'on appelait les maréchalesses-de-camp de Mademoiselle, qui l'accompagnèrent dans son équipée d'Orléans et aussi à l'Hôtel-de-Ville de Paris en 1652, au moment des sanglantes bagarres qui s'y produisirent. Et encore *la Duchesse de Sully*, fille du Chancelier Séguier qui, lors des Barricades, en 1648, voulut accompagner son père, quoiqu'il en eût, au Palais, et qui courut avec lui et avec son Oncle, l'Evêque de Meaux, les plus graves dangers. Poursuivis par l'émeute, ils arrivèrent pourtant à se réfugier tous les trois à l'Hôtel de Luynes et s'enfermèrent en un petit cabinet. De là, ils entendaient les vociférations de la foule, qui avait pénétré dans l'hôtel, mais qui, cependant, ne les découvrit point.

Le Chancelier Séguier se confessa à son frère, l'Evêque de Meaux, et se prépara tout à fait à la mort. Le Maréchal de la Meilleraye, Grand Maître de l'Artillerie, arriva tout justement pour les tirer de là. Cependant comme ils revenaient au Palais Royal, encadrés de deux compagnies de Suisses amenées par le Grand-Maître, et au milieu du Pont-Neuf, le peuple qui était exaspéré de les avoir manqués, fit une décharge. La Duchesse de Sully fut blessée par un coup de mousquet au bras et un exempt du Roi, celui qui était toujours à la suite du Chancelier, fut tué.

(1) Anne Le Veneur, comtesse de Fiesque, gouvernante de Mademoiselle, née en 1593, morte en 1653. Fille de Jacques Le Veneur, comte de Tillières et de Charlotte de Chabot.

(2) Anne Phélypeaux, mariée à Henri de Borude, comte de Frontenac, fille de Raymond Phélypeaux, trésorier de l'épargne et de Claude Gobelin.

Le peuple considérait donc déjà, à ce moment-là, les femmes comme pouvant être confondues avec les hommes dans sa haine ou son affection.

Nommons aussi *la Marquise de Sablé* (1), qui passa pour frondeuse, mais d'opinion seulement, car elle n'en vint jamais aux actes, ni pour son compte personnel, ni à la suite d'une princesse engagée dans la guerre civile. Disons même que cette opinion, chez M^{me} de Sablé, a de quoi surprendre, car c'était une précieuse, et les précieuses ne donnèrent point, en général, dans le parti.

Il est une autre femme dont il nous faut parler dans ce chapitre, bien qu'elle ne soit certes pas, par elle-même, de deuxième plan. Mais cette incontestable « féministe d'action » ne saurait passer dans notre étude que d'une manière fugitive, comme elle le fit, en effet, en France, à cette époque.

C'est l'érudite *Christine, Reine de Suède*, qui parlait couramment le français, qui connaissait de réputation toute la Cour, à ce point qu'elle reconnut sur ce qu'elle en avait ouï dire, tous les grands seigneurs. On lui fit voir le Roi et son frère, seuls, sans suite, et immédiatement elle devina leur qualité et les distingua l'un de l'autre.

Cette princesse, malgré de nombreuses et fortes qualités, manquait de mesure, de réflexion et de jugement. C'est ainsi que la seule femme qu'elle alla visiter en France,

(1) Madeleine de Souvré, fille de Gilles de Souvré, marquis de Courtanvaux, Maréchal de France.

après son séjour à Paris, se trouva être Ninon de Lenclos (1), fameuse par sa beauté, et sa galanterie, et qui habitait près de Fresne. La Reine allongea sa route pour la voir.

Christine de Suède, enchantée de son premier séjour à la Cour de France, désira vivement d'en faire un second, et sans y être invitée, elle arriva jusqu'à Fontainebleau. A ce moment, elle fut discrètement priée de n'aller pas plus loin. Elle devait d'ailleurs laisser, cette fois, chez nous, le souvenir pénible d'un véritable crime.

On sait qu'elle fit tuer, à coups d'épée, sans aucun jugement, Monaldeschi, son amant, disait-on, dans la Galerie des Cerfs du Château de Fontainebleau, sous le prétexte de quelques lettres qu'il avait écrites et dont elle pensait avoir sujet de se plaindre.

Le Parlement, qui ne plaisantait point sur ces sortes de choses, faillit la faire décréter de prise de corps. Mais Louis XIV empêcha cette atteinte à la Majesté Royale, sans cependant dissimuler son indignation d'un acte aussi atroce. La Reine, Anne d'Autriche, si bonne, si religieuse, fut outrée contre cette sauvage princesse et toute la Cour, grandement scandalisée, regretta les louanges qu'elle avait prodiguées à la Reine de Suède, un an auparavant.

Je ne voudrais pas charger le « féminisme » de la responsabilité des actes d'une recrue peu recommandable en

(1) " Célèbre par son vice, par son libertinage, et la beauté de son Esprit. Ce fut à elle seule de toutes les femmes qu'elle vit en France à qui elle donna quelques marques d'estime. " M^{me} de Motteville. T. IV, p. 457.

soi, mais ne trouve-t-on pas, dans cette cruauté exercée contre un homme, le besoin de vengeance, poussé dans l'espèce à un singulier excès, que certaines femmes éprouvent vis-à-vis d'un sexe qui les a presque toujours systématiquement maintenues en état d'infériorité et souvent d'esclavage ? Les « Monaldeschi » (1), bien que peu nombreux, en somme, font peut-être la balance des femmes innombrables sacrifices dans tous les temps à la bestialité de certains hommes.

Citons encore, parmi les femmes de second plan, la *Comtesse de Tourville*, Lucie de la Rochefoucauld, fille d'Isaac de la Rochefoucauld, marquis de Montendre, premier gentilhomme de la Chambre du Prince de Condé. Elle devait, ainsi que sa fille, la *Comtesse de Gouville*, suivre la jeune Princesse de Condé dans ses fuites successives de Chantilly, de Montrond, etc...

Il en fut de même de *Mademoiselle Gerbier*, qui avait couvert, auparavant, le départ de Claire-Clémence de Maillé-Brézé, de Chantilly, où elle joua son rôle, couchée dans le lit de sa maîtresse, en donnant ainsi à garder au Sieur du Vouldy, chargé par la Reine de s'assurer des deux princesses de Condé et du jeune duc d'Enghien.

D'ailleurs, tandis que celui-ci, encore tout jeune, sa mère et le dévoué Lenet (2) couraient la poste sur le chemin

(1) M^{me} de Motteville écrit une fois Monaldeschi et une autre fois Monaldesqui. L'on sait d'ailleurs qu'au XVII^e siècle, l'orthographe des noms propres n'existait pour ainsi dire point.

(2) Procureur Général du parlement de Bourgogne ; fidèle ami et serviteur de la famille de Condé.

de Montrond en Berry, un enfant du même âge et habillé de vêtements semblables, persuadait à l'envoyé de la Reine qu'il tenait sous sa surveillance le dernier prince du sang qui ne fût point dans les fers. L'histoire ne dit pas quelle fut la récompense de ce malheureux du Vouldy, agent vraiment peu perspicace.

Cette même Mademoiselle Gerbier, fort jolie fille, devait inspirer de l'amour à MM. de Coligny, de Saint-Agoulin et au Duc de Bouillon lui-même, lors du séjour momentané que firent les belles fugitives au château de Turenne. Car il ne faut point croire que le caractère sérieux, et souvent tragique des événements, ait ôté quoi que ce soit à la grâce frivole de cette belle noblesse française dont beaucoup de représentants étaient à la fleur de l'âge....

Déjà, à Chantilly, où les deux princesses de Condé étaient à demi-prisonnières et dans tous les cas fort en peine du sort, l'une, de ses deux fils et de son gendre, l'autre de son époux, la vie s'écoulait en somme très agréable, si nous en croyons les mémoires de Lenet.

Ce fut plus remarquable encore pendant le séjour chez Mr. de Turenne (1). Tandis que l'on apercevait des fenêtres de ce château les feux ennemis, la vie s'y écoulait en festins et divertissements variés. Quatre tables de vingt-cinq couverts restaient dressées continuellement. On n'épargnait rien pour égayer la jeune Princesse de Condé: Con-

(1) Lui-même était à Stenay en ce moment et la duchesse de Longueville venait de l'y rejoindre, après un court séjour en Hollande, à la cour du Prince d'Orange.

certs, danses de paysans, repas somptueux où elle était servie seule, les femmes des Gentilshommes voisins se réunissant pour lui former une cour nombreuse. Bientôt l'amour devait s'en mêler; les arbres du parc sont couverts de chiffres, de devises amoureuses. MM. de Meille (de la maison de Foix), de Lorges, de Guitaut se disputaient le cœur de M^{me} de Gouville, fille de M^{me} de Tourville.

Nous avons déjà cité les amoureux de Mademoiselle Gerbier. Enfin, aussi bien qu'à Paris et à Chantilly, la noblesse française conservait, à Turenne, son aimable galanterie dans les affaires sérieuses, et ne dédaignait point le plaisir qui se pouvait glaner à travers les dangers d'une guerre civile. Il semble même que les femmes apportaient dans cette guerre plus de pondération que les hommes, en même temps qu'une bravoure au moins égale à celle de leurs galants.

Voulaient-elles prouver par le mépris de ce qui, d'ordinaire, effraie leur sexe et, d'un autre côté, par leur attention à ce qui les ennuie le plus souvent, qu'elles étaient dignes du gouvernement des affaires; ou bien visaient-elles simplement à éblouir, qui, l'homme qu'elles aimaient, qui la foule, le public, « la galerie » unique objet des préoccupations des femmes vraiment ambitieuses?

Je crois que les deux hypothèses peuvent s'admettre et que, d'ailleurs, ces deux ordres de sentiments pouvaient se rencontrer dans la même personne.

En tous cas, il est une réflexion qui s'impose: si l'amour

Estampe Allégorique et Satyrique, contre le Cardinal Mazarin, à l'occasion de l'arrêt rendu contre lui.

LE SALVT DE LA FRANCE,

DANS LES ARMES DE LA VILLE DE PARIS.



- A** Le bon Genie de la France, conduisant sa Maestrie en sa petite Royale.
- B** Son Altesse le Prince de Cony, Generalissime de l'armée du Roy, contre le Cardinal Mazarin, accompagné des Ducs d'Elbeuf, & de Beaufort, Generaux de l'armée, & du Prince de Marillac, Lieutenant general de l'armée.
- C** Les Ducs de Bouillon & de la Motte-Hautantour, Generaux, accompagnés du Marquis de Noirmontier, Lieutenant General de l'armée.
- D** Le Corps de Parlement, accompagné de Messieurs de Ville.
- E** Le Mazarin, accompagné de ses Monopoleurs, s'efforçant de renverser la Barque Française, par des vents contraires à sa prospérité.
- F** Le Marquis d'Ancre se noyant, en tâchant de couler le Vaisseau à fond, faisant signe au Mazarin de lui presser la main dans sa première entreprise.

LE SALVT DE LA FRANCE, DANS LES ARMES DE LA VILLE DE PARIS.

Estampe Allégorique et satyrique, contre le Cardinal Mazarin,
à l'occasion de l'arrêt rendu contre lui.

exerce dans cette période de troubles, une influence décisive sur la plupart des hommes — chez Turenne (1) lui-même, car enfin il faut le dire, quoiqu'il en coûte — il n'en est pas de même, à beaucoup près chez les femmes de qualité, de la plus haute qualité, que nous avons rencontrées dans cette étude.

Madame de Longueville, c'est incontestable, se détermine, en janvier 1649, et « prend parti » du côté où se trouve le Prince de Marsillac pour lequel elle éprouve le seul sentiment vraiment sérieux et profond qui ait marqué dans sa vie; mais outre qu'au fond elle sait, par naturelle réaction, se servir vis-à-vis de lui de l'influence que sa faiblesse lui assure momentanément, ce qui diminue un peu la valeur de son « sacrifice », il est à peu près certain qu'elle est quasi la seule dans ce cas.

En effet, l'on distingue nettement chez les autres, l'influence presque dominante, sinon exclusive, d'une des passions les plus vives des femmes, la jalousie, soit celle qui a pour objet de disputer le cœur d'un homme, soit celle plus compliquée qui vise la supériorité, réelle ou reconnue, d'une certaine femme sur les autres.

Toutes ces grandes dames se détestent, se nuisent, se dénoncent, se daubent à l'envi, intriguent les unes contre

(1) Le vicomte de Turenne se jeta dans la Fronde pour les beaux yeux d'Anne-Geneviève de Bourbon, duchesse de Longueville. Il l'attendait à Stenay avec une impatience que « les mémoires du temps n'attribuent pas tout entière aux intérêts de la politique. » (S^{te} Aulaire).

les autres et pour pouvoir mieux atteindre une rivale de beauté, d'esprit, de puissance, en arrivent à se ranger au parti opposé, même au risque de se perdre dans le cœur de l'homme qu'elles se disputent. Mais, au fait, n'existe-t-il pas chez les hommes — chez les hommes d'Etat surtout, et chez ceux de tous les temps — des sentiments analogues ? Je m'arrête donc, au moment où j'allais mettre à la charge du féminisme, du féminisme d'action, au moins, ces pré-occupations exclusives, absorbantes, d'envieuse rivalité. Ici féminisme et « masculinisme » se confondent. Ne s'agit-il pas du fondement même de la nature humaine ?...

CHAPITRE VI

LA PUISSANCE DE MAZARIN

Soutenu par les uns, mais poursuivi d'abord, traqué même par les autres, à peu près détesté de tous pour sa grande avarice et ses perpétuels manques de parole, Mazarin est peut-être le seul des premiers ministres de nos rois, dont la puissance ait été aussi absolue, en fait comme en apparence, au moins à partir de la fin de la Fronde.

Richelieu qui mourut avant Louis XIII, malgré la grande envie qu'il avait de lui survivre, ne put jamais exercer le pouvoir qu'en passant par le Cabinet du Roi; et bien qu'il fût presque toujours certain de forcer la volonté du monarque, c'était du temps perdu et aussi une certaine humiliation pour l'ogueilleux et bouillant cardinal que d'aller toujours chercher l'assentiment de « la Couronne », qui, fort susceptible, ne permettait pas qu'on l'oubliât.

Sully ne fut que l'aide très intelligent d'un monarque fort avisé et aussi fort autoritaire.

Quant à l'abbé Suger, il se trouvait aux affaires sous un prince d'une intelligence médiocre, qu'il domina le plus souvent, c'est vrai; mais c'était en un temps où le fonctionnement de la puissance royale était peu compliqué.

Quelle différence avec la situation de Mazarin, qui fut, après la *Fronde*, répétons-le, et jusqu'à sa mort, le « Souverain », dans toute l'acception du terme et en un temps où la machine de l'Etat était déjà fort lourde ! Il fut le maître à un point tel qu'il était temps qu'il mourût, car Louis XIV, une fois réellement majeur — mettons à partir de ses vingt ans — supportait de jour en jour plus mal une supériorité de fait que rien ne justifiait certainement plus à ses yeux.

Qu'on me permette de dire ici, en passant, que la fameuse et orgueilleuse déclaration : « L'Etat c'est moi », prononcée par Louis XIV, pouvait bien vouloir dire simplement : « l'Etat, ce ne sera plus le premier ministre, mais le Roi »... Quelle que soit, d'ailleurs, l'interprétation qu'il convient de donner à ce mot historique, le jeune monarque ne faisait que suivre le conseil donné par Mazarin mourant : « Sire, ne prenez point de premier ministre. »

C'est que l'habile italien savait mieux que personne ce que peut coûter à l'Etat, à tous égards, un premier ministre trop puissant et qui ne néglige point ses intérêts personnels, non plus que ceux de sa famille. Pour bien comprendre en effet, l'étendue du pouvoir de Mazarin, il n'est que de jeter un coup d'œil sur ses alliances et de citer les noms des très grands seigneurs — il y eut même parmi eux des princes du sang —, qui ne dédaignèrent point de s'apparenter à lui en épousant ses nièces. Et l'on sentait si bien, à la Cour, que cette puissance était indéracinable, que certains de ces mariages se firent ou se préparèrent du temps

que le Cardinal Mazarin était exilé à Brühl, sa tête mise à prix et après que le Parlement eut décrété contre lui.

C'est dans ce moment, en 1651, pendant la plus dange-reuse période de la Fronde, que le Duc de Mercœur (1) épouse Laure-Victoire Mancini, à Brühl même, près de Cologne. Plus tard, on voit se négocier avec succès le mariage d'Olympe Mancini (2) avec le Comte de Soissons (3), Eugène-Maurice de Savoie-Carignan.

A propos de ces deux mariages, une observation curieuse:

Laure Mancini, Duchesse de Mercœur, devait donner à la France un général célèbre, le Duc de Vendôme, qui rendit de grands services à une époque critique, la guerre de la succession d'Espagne (4). Au contraire, Olympe Mancini,

(1) Louis, duc de Mercœur, était fils de César, duc de Vendôme, fils naturel d'Henri IV. Le duc de Mercœur, après la mort de sa femme, se fit prêtre et devint le cardinal de Vendôme.

(2) Olympe Mancini avait inspiré "un sentiment" à Louis XIV ; mais plus prudente que sa sœur Marie, elle préféra épouser un prince de maison souveraine, d'ailleurs fils d'une princesse de la Maison de France, une Bourbon-Soissons, justement, plutôt que d'attendre trop longtemps une fortune trop haute. Les intrigues d'Olympe, à la Cour, et l'inimitié qu'elle avait vouée à Louise de la Vallière, la firent exiler quelques années après.

(3) Son mari, Eugène-Maurice de Savoie-Carignan, avait été autorisé par Mazarin à relever le titre de comte de Soissons qui appartenait à la maison de Condé et dont le dernier possesseur était Louis de Bourbon, comte de Soissons, lui-même fils de Charles de Bourbon, comte de Soissons et petit-fils de Louis I^{er}, prince de Condé. Louis de Bourbon-Soissons, ayant pris les armes en 1641, avec les ducs de Guise et de Bouillon, contre Richelieu, avait été tué au Combat de la Marfée, près de Sedan.

(4) Vendôme remporte, en 1710, en Espagne même, la victoire de Villaviciosa ;

Comtesse de Soissons, fut la mère du Prince Eugène de Savoie, dont les talents militaires, mis au service de la Coalition, dans cette même guerre, faillirent causer notre perte.

Singulière fortune que celle de ces deux cousins germains dont les hautes facultés se balancent, se compensent des deux côtés de la barricade!

Retournons aux nièces de son Eminence et aux établissements inespérés qu'elles trouvèrent soit à la Cour de France même, soit grâce aux bons offices de la Cour de France.

Marie Mancini, celle pour qui le Roi Louis XIV ressentit une vive passion et qu'il eût peut-être épousée, sans l'opposition feinte ou sincère (1), de Mazarin lui-même, devint la femme du Prince Colonna, Grand-Connétable de Naples, Vice-Roi d'Aragon.

Hortense Mancini épousa le Duc de la Meilleraye, Grand-Maître de l'Artillerie, qui hérita de la fortune du Cardinal à la condition de prendre son nom et ses armes; ce fut donc le Duc de Mazarin.

Marie-Anne Mancini épousera, après la mort du Carmois déjà, en 1702 et 1705, dans la haute Italie, il avait battu son cousin Eugène de Savoie à Luzzara et à Cassano.

(1) Il est, en effet, fort probable que le jeune Roi n'eût point été jusqu'au bout de ce mariage; la reine Anne d'Autriche ne l'eût jamais toléré: d'ailleurs elle s'en exprima la-dessus très librement avec Mazarin qui la sondait sans en avoir l'air. Elle lui déclara qu'elle s'opposerait de toutes ses forces à un tel scandale et qu'elle soulèverait la noblesse pour l'empêcher. Mazarin se le tint pour dit.

dinal, en 1662, le neveu de Turenne, Maurice Godefroy, Duc de Bouillon.

N'oublions point les deux sœurs Martinozzi, dont l'une, Anne-Marie, eut l'admirable destinée de devenir la femme d'un des premiers princes du sang, Armand de Bourbon, Prince de Conti, celui-là même qui, sous l'influence de sa sœur la Duchesse de Longueville, avait tant combattu le Cardinal.

Laure Martinozzi épousera, en 1656, deux ans après, le Duc Alphonse de Modène. Et la fille de celle-ci, Béatrice d'Este, sera fiancée au Duc d'York, le futur Jacques II, Roi d'Angleterre...

N'est-on pas surpris de cette fortune inouïe, quand l'on songe qu'en 1649, le Prince de Condé parlait avec mépris de ces petites filles et les jugeait tout juste bonnes pour ses gentilshommes? Ceci, pourtant, se passait à l'époque où se préparait le mariage de Laure Mancini avec le Duc de Mercœur. Mais, justement, Condé, voyant d'un très mauvais œil cette entrée d'une nièce de Mazarin dans la maison de Vendôme, cherchait manifestement à déprécier toute alliance avec la famille du cardinal italien.

Nous voici bon gré, mal gré, amenés à parler encore de la situation du Cardinal Mazarin vis-à-vis de sa souveraine (1).

En effet, cette confiance qu'avaient les grands seigneurs du temps en la solidité de la puissance du ministre dont

(1) On sait que le " Cardinal " Mazarin n'était pas dans les Ordres.

la tête était mise à prix, ne venait-elle point de ce que, persuadés que la Reine Anne d'Autriche avait noué avec son conseiller des liens indestructibles, quoique secrets, ils croyaient que l'empire exercé sur elle par le Cardinal ne pourrait jamais être vaincu ? Quel précieux encouragement, quand on veut, par intérêt, unir son fils à la nièce d'un Giulio Mazarini, de penser que celui-ci est l'époux de la Reine!... (1).

Autre indice qui pouvait faire croire à ce mariage: Mazarin fut très ingrat envers la Reine, qui en eut de grands dégoûts. Il l'avait, peu à peu, privée de tout pouvoir. Si elle s'intéressait à une affaire, nul ne consentait à s'entremettre pour la satisfaire, et même le Surintendant, ou le Chancelier, lui répondaient à une question directe: qu'il fallait « en parler à Mr. le Cardinal. »

Cependant l'apparence désintéressée de la conduite du ministre, lors de l'aventure de Marie Mancini, lui rendit pour quelque temps les bonnes grâces d'Anne d'Autriche, si mal qu'il en usât avec elle.

Il avait, de plus, autant qu'il lui fut possible, détaché le Roi de son illustre mère, soit en la raillant, soit en parlant sérieusement contre elle, et celle-ci, qui n'avait jamais été, au temps de sa réelle puissance, très jalouse d'exercer le pouvoir, comprit alors qu'elle avait commis une erreur en s'effaçant trop souvent devant le ministre qui n'existait que par elle.

Eh bien ! Cette ingratitude du Cardinal Mazarin ne res-

(1) Voir Annexe II.

semble-t-elle pas fort à la rançon habituelle des unions disproportionnées où celui que cette union élève en une place qui ne devrait point être la sienne, s'enivre de cette gloire dont il est indigne, au point d'en oublier même la reconnaissance dont il ne se devrait jamais départir?...

Mais, encore une fois, je ne veux pas prendre position sur cette épineuse question qui a déjà fait couler tant d'encre.

N'a-t-on pas parlé encore, tout dernièrement, de la correspondance personnelle d'Anne d'Autriche et du Cardinal Mazarin, dont on aurait enfin découvert le chiffre, et qui, dit-on, lèverait tous les doutes sur la réalité d'un mariage dont cependant nul ne parle dans les mémoires de l'époque, même dans ceux qu'on a revus, corrigés, après la mort de tous les personnages illustres qui y figurent....

Quoi qu'il en soit, il reste que, si Mazarin n'a pas contracté de mariage secret avec la Souveraine, il a été tout aussi puissant que s'il eût été son époux. Et c'est par là que le Cardinal Mazarin prend une telle place dans l'étude que nous avons entreprise sur le « féminisme » de l'époque. Car, enfin, Mazarin n'a existé que par les femmes....

La Reine d'abord, qui le soutient envers et contre tous; ses nièces, dont les brillants établissements lui créent autant de points d'appui; quelques femmes de la bonne noblesse, les précieuses (1) notamment; et enfin, bien invo-

(1) " La masse des précieux resta fidèle à la cause de la Cour. " Nous n'avons point été frondeuses", écrivait à Julie d'Angennes la Comtesse de Maure (Lettre

lontainement, sans doute, les frondeuses elles-mêmes...

C'est, en effet, l'inconsistance et le défaut de suite d'une politique conduite, sinon *par une femme* — Elisabeth d'Angleterre ou Catherine de Russie, par exemple, — du moins *par des femmes*, qui sauvèrent finalement Mazarin après l'avoir obligé plusieurs fois à fuir en exil.

A présent que nous avons dit sur le Cardinal Mazarin tout ce qu'il y a de sévère à en dire, — et il y en a — il faut cependant songer à lui rendre quelque justice. A toute ombre correspondent des clartés. Le ministre Italien eut certainement des côtés fort brillants.

Pour nous en convaincre, jetons un coup d'œil rapide sur l'état intérieur et extérieur de la France au moment où Mazarin mourant va remettre le pouvoir à Louis XIV.

Voyons l'extérieur d'abord. Onze ans après le traité de Westphalie, la paix des Pyrénées vient d'affirmer définitivement le prestige de la France. Cette paix est l'œuvre exclusive de Mazarin, le couronnement de son « règne ».

Il y dépensa sa propre santé, restant, malgré la goutte qui le devait emporter, de longues journées dans l'île des Faisans, sur la Bidassoa, où l'humidité accrut certainement son mal. Il disputait pied à pied chaque article et

du 3 novembre 1661) et l'on peut joindre à ces deux noms ceux de la plupart des grands précieux et des amies de M^{me} de Rambouillet."

L'Esprit Classique et la préciosité au XVII^e siècle, par J. E. Fidaio-Justiniani. page 106.

l'emportait généralement sur don Luis de Haro, étonné d'une telle ténacité et d'une semblable puissance de travail.

Mazarin devait sentir confusément que cette paix des Pyrénées était très importante, mettant fin à la période de nos grandes guerres, celles que l'on peut appeler les guerres nationales, à peine interrompues par celles d'Italie et par celles de religion. Les guerres suivantes, en effet, et pour plus de cent ans, seront des « guerres de magnificence ».

Il ne faut pas oublier non plus qu'il se préoccupait aussi de l'état précaire où se trouvait dès lors le trône d'Espagne, avec une succession mal assurée par un héritier très jeune et maladif. L'éternel Scapin, que l'on trouve toujours au fond de Mazarin, supputait déjà, tout en signant la renonciation au trône d'Espagne par la future Reine de France, l'Infante Marie-Thérèse, qu'une fois ce trône vacant, elle ou ses descendants y pourraient toujours prétendre en vertu de quelque clause mal définie ou mal observée (1). C'est, en fait, ce qui arriva.

Auparavant Mazarin avait conclu le traité de Westphalie, dont nous avons déjà parlé. Ce dernier, moins brillant que le traité des Pyrénées, eut cependant une très grande importance. Il nous donna l'Alsace et marqua la déchéance

(1) Marie-Thérèse renonçait, par le traité des Pyrénées, à tous ses droits sur le trône d'Espagne, moyennant le paiement, à termes fixés, d'une dot de cinq cent mille écus d'or. Mazarin comptait bien que cette somme ne serait pas payée par l'Espagne appauvrie et qu'alors la Reine de France reprendrait tous ses droits d'Infante d'Espagne.

de l'Espagne, rendant à peu près à elle-même, après des épreuves terribles, l'Europe Centrale, la Hollande et « les Allemagnes ».

Quoi qu'il en soit, au lieu d'en rédiger lui-même, comme il le fit pour celui des Pyrénées, tous les articles, d'ailleurs très compliqués, Mazarin envoya à Münster, Servien et d'Avaux, qui étaient chargés par lui de se surveiller mutuellement. Dans cette précaution, qui explique en partie la longueur des négociations, nous retrouvons l'esprit de cautèle sournoise de l'Italien qui dirigeait les affaires de la France. Plus tard, et peut-être en vue de surveiller les deux premiers, le Duc de Longueville partit, nous l'avons vu, pour Münster, en ambassade extraordinaire.

Mais tous les attermoissements et retards apportés à la conclusion de la paix (à Paris, l'on prétendait que le premier ministre ne la désirait point et cela lui fit grand tort dans l'esprit du peuple), firent que les Hollandais, plus pressés que nous — plus pressés de commercer, peut-être — traitèrent, sans nous attendre, avec les Espagnols.

Ce qui paraît le plus intéressant dans cette paix de Westphalie, quand on la voit au travers du prisme de nos préoccupations actuelles, c'est à la fois, une curieuse ressemblance avec la paix de 1919, en ce sens que toutes les puissances engagées du même côté ne sont pas au même diapason de rancune et de défiance vis-à-vis de l'ennemi commun, et, en même temps, cette différence profonde que, bien qu'il y eût encore un Empire Germanique et un

Empereur, la France réussit à traiter séparément avec les principaux états Allemands, la Saxe, la Bavière, etc... C'est ce qui assura sa grandeur pendant cent cinquante ans. Faut-il douter que nous soyons aussi heureux?...

Et enfin, pour en revenir à l'objet particulier de cette étude, voyons l'état intérieur de la France à la disparition du Cardinal Mazarin.

Il a vaincu nos belles Clorindes de ligueuses, à l'allure guerrière empanachée d'héroïsme souriant et frivole, à la fois... c'est vrai. A-t-il pourtant vaincu l'esprit de fronde, qui s'est traduit par une première poussée de libération féministe, disons-le, dès maintenant, mais qui est aussi une poussée vers la liberté; pas celle de 1789 — non! — mais une liberté pour ainsi dire « féodale »: Liberté de chaque grand seigneur d'orienter toute sa puissance territoriale vers une politique personnelle dont l'autorité du Roi ne pouvait plus s'accommoder.

Eh bien, je ne crois pas que l'esprit de fronde ait été complètement aboli par Mazarin, ni même par Louis XIV.

Celui-ci n'a fait qu'en comprimer le ressort vigoureux. La détente va se produire au siècle suivant et c'est ce que nous verrons mieux quand nous en serons aux conclusions de cette étude.

CHAPITRE VII

LES SIÈGES ET LES GRANDES CHEVAUCHÉES

Le XVII^e siècle, on le sait, a excellé dans l'art des sièges. On préférait souvent à la guerre de mouvements des avances prudentes et calculées ; quelquefois, des marches latérales rapides qui avaient pour objet d'investir brusquement telle ou telle place, quasi sous les yeux d'un ennemi cependant attentif mais qui, lui aussi, se préoccupait plutôt de faire tomber des forteresses que de s'en prendre une bonne fois aux troupes mobiles de l'adversaire.

C'était tout à fait, en somme, le jeu d'échecs.

Les sièges, assez nombreux, où se déployèrent les talents inattendus et la ténacité de certaines belles frondeuses, n'eurent cependant pas le caractère de suite logique des savantes opérations dont nous venons de parler, opérations brillantes, d'ailleurs, dont l'apogée fut le célèbre siège de Namur, conduit en personne par le Grand Roi, en 1691.

Mesdames de Longueville, de Condé, de Guébriant, de Bouillon se jetaient brusquement dans une place dont la position, ou plutôt dont l'état d'esprit leur paraissait favorable à leur cause, et, en attendant les secours des beaux

gentilshommes qu'elles aimaient et dont elles servaient les intérêts, elles (1) bravaient une autorité royale qui, dans ces temps troublés, ne se montrait pas suffisamment armée de machines de siège et d'artillerie lourde.

Le mot de siège est donc ambitieux. C'est à peine si l'on faisait un rapide investissement — quand on avait assez de monde pour cela — quelques sommations et aussi, malheureusement, quelques exécutions cruelles, quand la résistance, enfin vaincue, avait coûté trop cher à l'assaillant ou lui paraissait outrecuidante.

Tel fut le cas du siège d'une toute petite place, le Château fortifié de Vayres, défendu par un héroïque bourgeois de Guitres, Richon, et trois cents hommes de milice. Richon fut pendu: « N'étant seulement pas gentilhomme, dit « Mazarin, qui était inflexible à l'occasion, surtout quand il y « risquait peu, Richon avait osé se défendre contre une « armée royale. Il importait d'épouvanter les bourgeois « par un châtiment exemplaire, etc.... etc.. ».

Notre temps n'a rien inventé, du moins en ce qui touche les rigueurs de la guerre. Mais il a, par contre, généralisé. En 1650, de tels procédés d'intimidation restaient rares (2).

(1) Exception faite pour M^{me} de Guébriant, qui, au contraire, se jeta dans Brisach pour rendre cette place au Roi.

(2) Le parti des princes se vengea de l'exécution de Richon en commettant un acte abominable. Le baron de Canolles, prisonnier de guerre sur parole, qui s'était fait des amis dans Bordeaux, fut arrêté au milieu d'une partie de cartes et, séance tenante, pendu, bien qu'il fût gentilhomme. Sa mort fut un rare exemple de résignation souriante, de courage et de pitié.

En fait d'exécutions, il y en eut une, d'un genre différent, qui affecta fort, quoiqu'en ait dit Lenet (1), le Duc de La Rochefoucauld; ce fut quand le parti royal qui, décidément, conduisait un peu la guerre à l'allemande, fit raser le magnifique et antique Château de Verteuil. De fait, il n'en reste plus rien.

Des deux sièges de Bordeaux, le premier, celui de 1650, fut le plus vif. Mr. de La Rochefoucauld y fut admirable, reprenant et gardant des redoutes, presque seul, l'épée à la main.

La jeune Princesse de Condé se montra vaillante et ferme. Nous y reviendrons plus tard. Observons seulement que les femmes font fort bien dans les sièges: elles s'accommodent évidemment mieux, d'une manière générale, de la défensive que de l'offensive. Il n'y eut pas jusqu'aux bourgeois qui ne se découvrirent fort animés jusqu'au jour, toutefois, où, s'apercevant qu'une superbe récolte de raisins risquait de se perdre si le siège se prolongeait, ils prièrent les magistrats et le corps de ville d'insister auprès des ducs (2) et de la princesse, pour qu'on s'entendît avec le Maréchal de la Meilleraye qui conduisait les attaques. Les ducs s'y résignèrent et comme Mazarin avait, lui aussi, des embarras, notamment du côté du Parlement de Paris, et du Duc d'Orléans, qui avait pris sur lui de

(1) Le duc, en apprenant cette nouvelle, "ne se montra touché que du plaisir "d'avoir un sacrifice de plus à offrir à la duchesse de Longueville."

(2) Les ducs de La Rochefoucauld et de Bouillon.

transférer les princes prisonniers de Vincennes à Marcoussis, sur ses propres terres; tout s'arrangea pour le mieux.

Il y eut de grandes civilités échangées, au dernier moment, entre la Princesse de Condé et les ducs d'une part, le Parlement de Bordeaux et les bourgeois, de l'autre. Quand la princesse monta en carrosse, les notables lui dirent, assez bas, pour n'être entendus que d'elle: « Ne vous mettez pas en peine, Madame; nous recommencerons après vendanges, et nous aurons alors de quoi vous mieux assister que nous n'avons fait par le passé. »

Il faut avouer que tous ces gens-là, les petits comme les grands, ont quelque chose de généreux et de charmant. C'est bien, chez ces braves bourgeois, la France de tous les temps qui agit et qui parle.

Le second siège semble avoir été beaucoup moins sérieux, en ce sens que les généraux du parti royal ne tinrent guère, cette fois, que la rive droite du fleuve et qu'à partir du moment où M. le Prince remonta dans le Nord pour aller prendre le Commandement de son Armée de la Loire, (combat de Bléneau, combat de la porte St. Antoine, etc..), l'attention se porta presque exclusivement sur ce qui se passait dans la région de Paris.

Pendant ce temps là Bordeaux était livré aux pires intrigues. La mésintelligence s'était glissée entre le Prince de Conti et sa sœur, M^{me} de Longueville (1), malgré les

(1) Au fond — et il faut bien le dire — le prince de Conti était alors fort

efforts du comte de Marsin, que M. le Prince leur avait laissé avec la mission difficile de maintenir la bonne entente.

C'est à cette époque que M^{me} de Longueville, voulant à tout prix dominer dans « Bourdeaux », ne craignit pas de s'allier au parti de l'Ormée qui était en définitive — nous l'avons déjà vu et nous y reviendrons encore — celui de la plus basse canaille.

La Princesse de Condé, au contraire, fit admirer, en même temps que la fermeté dont elle avait fait preuve au siège précédent, une dignité et une modération qui lui permirent d'ailleurs d'entamer, au bout de quelques mois, de concert avec le corps de Ville, des négociations avec la Cour, pour une paix définitive.

La belle attitude de cette princesse console un peu des défaillances de sa belle-sœur.

Qu'on me permette de placer, dans ce chapitre des sièges, la singulière entrée de la Grande Mademoiselle dans Orléans. Il n'y eut, là, ni travaux d'approche, ni mouvements de troupes, ni même un coup de feu tiré, c'est vrai.... Mais, malgré cela, la princesse entrant quasi de force dans la capitale de l'apanage de son père, c'est un peu comme un siège qui aurait réussi par la ruse. Et les préliminaires de cette aventure ont un côté particulièrement amusant.

On voit très bien Mademoiselle devant une des portes de jaloux de "l'influence" que le duc de Nemours avait prise sur Madame de Longueville.

la ville, que les bourgeois refusent obstinément d'ouvrir, tout en multipliant, du haut du rempart, les coups de chapeau obséquieux et les protestations d'un dévouement et d'une obéissance qui s'arrêtent précisément au seuil de la soumission demandée.

Mieux encore, Mademoiselle, déjà outrée de cet insuccès et obligée de se retirer dans une auberge sise en dehors de la ville, reçoit un message du gouverneur d'Orléans. Celui-ci, très préoccupé du danger d'encourir la défaveur de Gaston d'Orléans, et désireux cependant de ne pas se mettre en formelle révolte contre l'autorité royale en ouvrant les portes de la ville, ne trouve rien de mieux, pour apaiser la princesse courroucée, que de lui envoyer..... des confitures.

Singulière phase de notre histoire où, d'instant en instant, les incidents burlesques se soudent aux événements tragiques, où plus qu'à toute autre époque, les grâces et les sourires côtoient la mort et les larmes; vie de dangers, de perpétuelles alarmes, de fautes politiques accumulées, de petites trahisons et de violentes amours. Somme toute, vie organisée par des femmes, pour ou contre des femmes, et où les hommes n'entrent que par ricochet, soit qu'on ait absolument besoin d'eux pour mener la guerre effective et sérieuse, comme dans le cas de « l'embauche » de M. de Turenne dans le parti, en 1650, soit qu'à une association d'intérêts matériels s'ajoute une association d'un ordre sentimental et sensuel, comme dans le cas de M. de La Rochefoucauld et de M^{me} de Longueville.

Il est impossible de prononcer le mot de siège à propos de Stenay, qui ne fut jamais attaqué; et cependant cette place était prête à résister à un assaut. M. de Turenne l'avait fortifiée en attendant la Duchesse de Longueville; celle-ci, à son tour, y accumule des provisions en vue d'un siège possible; tous deux s'y tinrent enfermés pendant de longs mois et les troupes des autres membres du parti, quand elles étaient obligées, pour une raison quelconque, de se disloquer, venaient renforcer la garnison du Vicomte. Stenay c'était, en définitive, *une place d'armes*.

De même Montrond ne fut pas attaqué pendant que la jeune Princesse de Condé s'y trouvait, mais seulement ensuite, quand la place eut été confiée à M. de Persan, qui fut obligé de capituler après une héroïque défense.

Un siège préparé par une femme — et cela d'une singulière façon — fut celui de Brisach, dont nous avons parlé tout à l'heure au sujet de la Maréchale de Guébriant.

M. de Sainte-Aulaire adopte une version différente de celle (1) de la duchesse de Nemours, et dont la fin donne de l'événement une conclusion diamétralement opposée. M^{me} de Guébriant se serait bien servie pour faire sortir le méfiant Charlevois des murs de Brisach de la belle personne peu scrupuleuse dont parle la Duchesse de Nemours; il aurait bien été fait prisonnier et emmené à Philipsbourg, mais là

(1) La version de la duchesse de Nemours est donnée page 115, Chapitre V.— Les Premiers Troubles. Les femmes de second plan.

tout change dans le récit de Mr. de Sainte-Aulaire: « Pen-
« dant ce temps, dit cet auteur, la maréchale ayant fait
« assembler les troupes sur la place d'armes, parcourait
« les rangs à cheval, déployait les ordres du Roi et haran-
« guait les officiers et les soldats pour les engager à s'y
« soumettre. Ses efforts furent inutiles; les vieux soldats
« aimaient Charlevois comme leur père. Indignés de la tra-
« hison dont il était victime, ils se précipitèrent sur la
« Maréchale et sur sa complice et faillirent les mettre en
« pièces. Elles parvinrent cependant à s'échapper à l'en-
« trée de la nuit; et peu de jours après, Charlevois, rentré
« dans la place, y reprit le commandement comme si rien
« n'était arrivé. »

Quoi qu'il en soit, et que la Maréchale de Guébriant ait ou non réussi dans la singulière mission qu'elle avait entreprise, il est certain que la Cour lui tint compte de ses prouesses d'amazone au milieu d'un camp ennemi, car elle fut nommée première dame d'honneur de la jeune Reine Marie-Thérèse en 1659. Elle ne devait point occuper ce poste envié; elle mourut la même année à Périgueux.

Mademoiselle fut encore cause d'une aventure qui amena le siège d'Etampes au moment où l'armée des princes, conduite par MM. de Tavanne et de Vallon, occupait cette ville et les campagnes d'alentour, tandis que M. de Turenne s'était installé à Arpajon à la tête de l'armée royale.

En effet, la princesse qui s'ennuyait à Orléans, passa

par Etampes pour rentrer à Paris. Les généraux du Prince de Condé lui firent une splendide réception et, par galanterie (peut-être s'ennuyaient-ils aussi de n'avoir point de femmes dans leur camp... cette guerre voulait qu'il y en eût partout...), ils tinrent à recevoir « Maréchaux de Camp », les suivantes de Mademoiselle, les Comtesses de Fiesque et de Frontenac que la princesse avait, par manière de plaisanterie, affublées de ce titre.

La cérémonie fut très belle sans doute, mais elle fut suivie d'un grand désordre. Les soldats, occupés à boire, à se divertir, s'étaient fort égaillés dans les villages. Le Comte de Broglie profita de cette imprudence pour faire une attaque brusquée, qui jeta le désarroi dans la petite armée. Plusieurs quartiers furent pris et les fuyards coururent vers Etampes.

MM. de Tavanne et de Vallon firent merveille pour parer aux suites de cette fâcheuse surprise, mais ils ne purent empêcher M. de Turenne de former le siège de cette ville d'Etampes, qui était le dernier point d'appui du parti des princes.

Si la guerre de mouvements, proprement dite, le céda fréquemment pendant la Fronde à la guerre de siège (1),

(1) Nous sortirions de notre cadre si nous parlions, autrement que pour les rappeler au lecteur averti, des "mouvements rapides", décisifs, foudroyants, du prince de Condé qui aboutirent au remarquable combat de Bléneau et un peu plus tard au combat acharné de la porte St-Antoine à Paris (été de l'année 1652).

il ne faut pas en conclure que les grandes randonnées à cheval à travers la France fussent exclues de la tactique du temps. Seulement, elles n'avaient pas toujours lieu pour chasser l'ennemi, ou le poursuivre en le combattant, mais pour s'assurer de la personne de certains chefs, voire de leurs femmes qui les représentaient fort bien — on va le montrer — et pour priver, de cette manière, un parti de grands noms susceptibles de servir d'enseignes à sa cause politique.

C'est ainsi que nous voyons, au moment de l'arrestation des princes, en janvier 1650, la Duchesse de Longueville, mandée au Palais-Royal où elle devait être arrêtée, elle aussi, au lieu d'obéir, se réfugier chez son amie la Princesse Palatine.

Là, elle attendit qu'il fit nuit pour partir à cheval avec le Prince de Marsillac et une nombreuse escorte: « Ils firent, dit M. de Sainte-Aulaire, une telle diligence qu'ils arrivèrent le lendemain matin à Rouen, ... » ce qui fait environ 130 kil. à cheval, parcourus la nuit, pendant la plus mauvaise saison, par une femme délicate, habituée aux douceurs d'une existence luxueuse, entourée d'ordinaire d'une troupe de suivantes attentives à deviner ses moindres désirs.

Croira-t-on jamais que la seule crainte d'une prison, qui ne pouvait être très sévère, décida Anne-Geneviève de Bourbon-Condé à se lancer ainsi dans une série d'aventures qui pouvaient devenir fort graves, et qui le devinrent, en effet, par la suite? Non, il y eut autre chose et à quoi le

« féminisme d'action » ne reste pas étranger. Il y eut d'abord l'envie de soulever le gouvernement de son époux, la Normandie, en apprenant au plus vite à tous les partisans du Duc de Longueville son arrestation en même temps que celle des deux princes du sang, frères de la duchesse, sa femme...

Ceci, c'est le motif avoué; plausible, évidemment.

Voyons l'autre... Et n'oublions pas tout d'abord qu'à cette époque la femme d'un grand seigneur le représentait absolument en son absence: les magistrats provinciaux viennent au-devant des Princesses de Condé, des Duchesses de Longueville et de Bouillon, tout comme si les Ducs de Bouillon, de Longueville et le Prince de Condé eux-mêmes se présentaient aux portes de leurs villes.

Madame de Longueville n'ignorait point cette particularité, aussi pouvons-nous supposer que l'incarcération de M. de Longueville la préoccupait beaucoup moins que celle de ses frères, puisqu'elle pouvait se flatter de remplacer M. son Mari dans une entreprise sur la Normandie, tandis qu'il n'en eût pas été de même dans la Bourgogne, par exemple, le gouvernement de M. le Prince.

Et, d'autre part, elle se trouvait libre de courir les routes avec le Prince de Marsillac, tout en se donnant un air de travailler pour le duc prisonnier. Là encore, le féminisme — employons le mot d'aujourd'hui puisqu'il n'y en a pas de cette époque — montre le bout de l'oreille. Mais c'est le féminisme de tous les temps, celui qui met en jeu le

« faux semblant » dont on fait volontiers honneur au caractère essentiel de la femme.

Quelle joie, en tout cas, et quel orgueil d'arriver à soulever, seule, des populations, à faire délivrer des prisonniers, à faire plier la volonté royale !

La belle duchesse ne devait point réussir en cette entreprise. La fidélité au Roi des gouverneurs de Rouen, de Dieppe, du Havre (là M^{me} de Pons, devenue Duchesse de Richelieu, négociait avec la Cour pour la reconnaissance par celle-ci de son mariage; elle ferma, en conséquence, les portes de la ville à son ancienne amie, à celle chez laquelle ce mariage s'était fait), obligèrent M^{me} de Longueville à fuir de ville en ville, se cachant dans l'intérieur des campagnes, essayant de s'embarquer par gros temps à bord d'un vaisseau amené au mouillage de Dieppe par ses ordres. C'est à Dieppe, justement, qu'elle tombe d'un canot à la mer et qu'elle est doublement en danger puisque le vaisseau qu'elle espérait atteindre est monté par des gens achetés par le Cardinal Mazarin et qui devaient la lui livrer prisonnière.

Enfin, après maints périls, force aventures (1), la princesse arrive à la cour du Prince d'Orange où elle est fort bien reçue et où elle eût pu demeurer à l'abri de toute

(1) M^{me} de Motteville T. 3 page 429 : " Elle gagna au Havre le Capitaine d'un vaisseau Anglois. Elle y fut reçue sous le nom d'un gentilhomme qui s'était battu en duel ; et cet homme aiant été bien payé ne s'en informa pas davantage, et la vint trouver à quelque petit port particulier. Ce vaisseau la passa en Hollande. "

poursuite. Mais, pas du tout, elle préfère s'aller jeter dans Stenay, où l'attend M. de Turenne.

Mademoiselle de Longueville, partie de Paris avec sa belle-mère, avait quitté celle-ci avant qu'elle fût obligée d'abandonner Dieppe. On compte cette jeune princesse au nombre des frondeuses, mais assez injustement. C'était une personne fort sage et mesurée qui ne s'entendait point avec la seconde femme de M. son Père, mais qui pensa qu'elle ne pouvait se dispenser de l'assister en un moment difficile. La Reine Anne d'Autriche comprit si bien les raisons qui avaient fait agir la future Duchesse de Nemours, qu'elle lui donna permission de se retirer en paix à Coulommiers où elle vécut dans l'étude et « l'aise d'une innocente paresse »... comme dit si joliment M^{me} de Motteville.

A peine la Duchesse de Longueville est-elle à l'abri, dans Stenay, sous la garde du Vicomte de Turenne, c'est au tour de Claire-Clémence de Maillé-Brézé, Princesse de Condé, de courir les grandes routes, soit en carrosse, de Chantilly à Montrond, soit à cheval, de Montrond à Bordeaux, voire en bateau, car c'est en barque qu'elle fait son entrée dans cette dernière ville.

Elle était à Lormont, sur la rive droite de la Garonne, à une demi-lieue au-dessous de Bordeaux. Voyant que la présence des ducs (Bouillon et La Rochefoucauld) augmentait les scrupules qu'éprouvait le Parlement à la laisser pénétrer dans la ville, elle se sépara d'eux et se jeta, avec

son fils, le petit duc d'Enghien, dans une barque, suivie simplement des fidèles compagnes qui ne l'avaient point abandonnée depuis Chantilly.

Mais au départ de Montrond, ce fut la chevauchée, dans le sens le plus exact du mot. Il fallut faire grande hâte, car le comte de Saint-Aignan, (gouverneur du Berri au nom de la Reine), pouvait les poursuivre.

La Princesse de Condé monta donc en croupe derrière le Comte de Coligny; Mesdames de Tourville, de Gouvillie et Mademoiselle Gerbier montèrent derrière trois autres cavaliers.

M. de Coligny, reconnu en cours de route par un gentilhomme et interrogé sur « sa compagnie », déclara « que c'était une demoiselle de qualité qu'il enlevait, et conduisait en Auvergne, où il avait dessein de l'épouser. » Cette réponse, de l'avis de M. de Sainte-Aulaire, ne parut aucunement surprenante et n'excita point de défiance, tant on était accoutumé, alors, de voir la noblesse engagée dans des aventures galantes et des entreprises hasardeuses.

Et pourtant si l'on considère que ces quatre jeunes femmes de haut parage, voyageant en croupe derrière quatre cavaliers et suivies de cinquante chevaux, ne devaient point passer facilement inaperçues et qu'un enlèvement exige qu'on en use de plus discrète façon, il est permis de croire que le gentilhomme comprit de quoi il s'agissait mais garda une courtoise réserve.

Faut-il en déduire que ce « féminisme d'action », déjà

plusieurs fois cité, était entré dans les mœurs de l'époque et que nul homme de qualité ne s'étonnait plus de voir la femme, — la « dame », plutôt — autrefois retenue à son rouet, à sa toilette ou à son livre d'heures, jouer un rôle personnel et important dans les mouvements politiques et militaires qui agitaient la France au milieu du XVII^e siècle.

Mais, de son côté, le populaire, voyant passer ces étranges cavalcades, ne se disait-il pas, en haussant les épaules, avec une demi-bienveillance qui devait bientôt, par « le malheur des temps », tourner à l'amertume: « Encore des femmes qui courent les chemins pour faire battre les hommes! »

Sur tout cela, les suppositions les plus variées sont permises, puisqu'aucun document ne nous apprend — et pour cause — ce que le gros du peuple pouvait penser alors du « féminisme » et de ses manifestations.

En effet, le premier livre qui en parle ne paraît qu'en 1673.... (1)

Le 6 juillet de cette année, le Roi Louis XIV autorisait, par lettres patentes, le sieur Poulain de la Barre à faire imprimer son livre intitulé: « Discours Physique et Moral

(1) « L'Egalité des hommes et des femmes » de M^{lle} de Gournay, disciple et fille intellectuelle de Montaigne, est de 1622, donc de 26 années avant la Fronde. Il ne semble d'ailleurs pas que ce traité un peu indigeste ait beaucoup influé sur la « Mentalité » des femmes de la génération postérieure de près de trente ans à sa publication.

de l'Egalité des deux Sexes, où l'on voit l'importance de se défaire des Préjugés! »

J'ai tenu à feuilleter ce curieux petit volume, désireuse de m'assurer s'il y était question de nos belles Frondeuses et du mouvement d'indépendance féminine qui, sous la Régence, avait bouleversé le monde de la Cour, et, par répercussion, le pays. Je n'y ai trouvé que des généralités et rien qui pût renforcer précisément la thèse que je soutiens ici. Et pourtant, ce fait seul, de voir apparaître un livre aussi singulier et hardi pour l'époque, ne prouve-t-il pas le chemin qu'avaient fait faire aux esprits, à ce sujet, les souvenirs de la Fronde?

Mais, en 1673, observons-le, il était de mauvais ton de parler trop ouvertement de ce qui s'était passé de fâcheux vingt ans auparavant pour l'autorité royale. Aussi Poulain de la Barre se borne-t-il à dire: « Le siècle où nous
« vivons en porte la preuve (de la valeur des femmes) plus
« que tous les siècles passez : et *comme elles ont égalé les*
« *hommes*, elles sont plus estimables qu'eux, pour des
« raisons particulières. Il leur a fallu surmonter la mol-
« lesse où on élève leur sexe, renoncer aux plaisirs et à
« l'osiveté où on les réduit, vaincre certains obstacles pu-
« blics qui les éloignent de l'étude, et se mettre au-dessus
« des idées désavantageuses que le vulgaire a des sçavantes,
« outre celles qu'il a de leur sexe. »

Vraiment il est difficile de ne pas reconnaître que tout ceci vise la Fronde et que celui qui écrivait ce : « comme elles

ont égalé les hommes » pensait aux grandes aventurières qui vieillissaient, de son temps, dans une mélancolique retraite, réduites à chercher dans le souvenir de leur importance passée, de leurs amours envolées, quelques images fugitives, consolatrices pourtant...



HAVTE ET PVIS. SAINTE DAME CLAIRE
 CLEMENCE DE MAILLE BREZE Princesse de

Conde devenue heritiere de la Maille Son de Breze par la mort d'Armand de
 Maille Duc de Fronsac Son Frere tue au siege d'Orbitello en commandant l'armee
 Humbelot. ex.

CLAIRE CLÉMENTE DE MAILLÉ-BREZÉ, PRINCESSE DE CONDÉ.
 (Humbelot).

CHAPITRE VIII

LES GRANDES DAMES ET LE POPULAIRE: LE TRIOMPHE DE L'HOTEL-DE-VILLE; LA PRINCESSE DE CONDÉ A BORDEAUX; LA DUCHESSE DE LONGUEVILLE ET L'ORMÉE; LE COUP DE CANON DE MADEMOISELLE

Il est une chose curieuse à remarquer et que nous avons seulement indiquée plus haut en quelques lignes.

C'est la première fois (1), dans notre histoire, en 1649 d'abord, en 1652 ensuite, que le contact s'établit directement entre nos grandes dames et le populaire; la première fois, tout au moins, que des princesses se servent du peuple pour atteindre leurs fins politiques.

En 1649, les Duchesses de Longueville et de Bouillon vont habiter l'Hôtel-de-Ville. Elles se mettent sous la garde du peuple et de ses représentants immédiats. Ceux-ci se montrent surpris, d'abord, qu'une princesse du sang, la la sœur du grand Condé, qui se prépare à marcher contre

(1) Abstraction faite de l'époque de la Ligue, où parut la duchesse de Montpensier, sœur des Guise qu'Henri III fait assassiner et qui marque dans l'histoire par la haine persévérante et ingénieuse qu'elle portait à ce prince. M^{me} de Montpensier excita souvent des mouvements populaires à Paris, mais elle ne constitue qu'une exception.

eux (1), se soit rangée du côté opposé à la Cour... A la Cour où se trouvent outre le grand Condé, son frère et la Princesse de Condé, sa mère, M. de Longueville, son mari (qui, à la vérité, compte assez peu pour elle).

Quoi qu'il en soit, quel est le résultat de cet acte insolite et hardi? — Le résultat est bien celui qu'on peut en attendre, pour peu que l'on connaisse la versatilité mais aussi le cœur généreux de nos Parisiens. Après une méfiance excessive, sans doute, des intentions des deux grandes dames, leur courageuse attitude inspire à cette foule mobile un enthousiasme qui ira croissant jusqu'à la célèbre scène de la présentation au peuple du jeune Charles-Paris d'Orléans, que Madame de Longueville va mettre au monde justement à l'Hôtel-de-Ville. Mais, déjà, et aussitôt arrivées, les deux duchesses ont dû se montrer à la foule avec un de leurs enfants encore en bas âge.

Madame de Longueville, bien qu'elle soit alors aux limites de sa grossesse, apparaît dans tout l'éclat d'une beauté que les mémoires du temps s'accordent à dire souveraine.

Madame de Bouillon, moins jeune, garde encore les restes aimables d'une grâce qui ne fut pas commune.

Peut-on imaginer un tableau plus séduisant que celui de ces deux grandes dames, debout sur le fameux balcon de

(1) Rappelons brièvement que la révolte que l'on veut réprimer a, cette fois, pour cause principale des édits bursaux imprudemment donnés, toujours pour rétablir nos finances après la guerre de trente ans : " Le toisé", le " tarif " (ceci pour Paris seulement ; c'est un tarif d'octroi), la " Paulette " etc.

l'Hôtel-de-Ville, haranguant la foule, leurs enfants entre les bras (1) ?

Et si cette vue a de quoi plaire à des gens avertis, que sera-ce d'une masse facile à retourner et qui passe de la plus sombre humeur à une joie délirante avec une déconcertante facilité ?

Enfin, il est certain que le séjour à l'Hôtel-de-Ville des deux duchesses fut un véritable triomphe et que cette première et heureuse expérience devait inciter les femmes de qualité à recourir au populaire dans les circonstances où leur opposition à l'autorité royale leur rendait un puissant appui fort désirable.

Il est d'ailleurs nécessaire d'attirer l'attention sur le fait que les personnes d'un rang élevé savaient encore à cette époque, parler au peuple. Ce n'est que sous le véritable règne de Louis XIV, que la rigide étiquette, imposée par le Grand Roi, et certaines précautions d'ordre politique, sur lesquelles on ne peut s'étendre ici, vont placer tous ses sujets, les grands seigneurs en tête, dans des espèces de tiroirs superposés d'où il leur sera difficile de sortir. C'est évidemment pour les mieux tenir en mains et empêcher des « cabales » auxquelles pourraient participer les diffé-

(1) " Imaginez-vous, dit le cardinal de Retz, ces deux personnes sur le perron de l'Hôtel de Ville, plus belles, en ce qu'elles paroissent négligées, quoiqu'elles ne le fussent pas. Elles tenoient chacune entre leurs bras un de leurs Enfants, qui étoient beaux comme leurs Mères. La Grève étoit pleine de peuple jusqu'au-dessus des toits, tous les hommes jetoient des cris de joie, et les femmes pleuroient de tendresse. "

rentes classes sociales, les dernières y apportant la puissance du nombre.

Mais, en 1650, il n'en est point encore ainsi, et l'exercice effectif du pouvoir féodal met assez fréquemment en présence de leur seigneur particulier les vassaux réunis d'un apanage, d'un grand fief ou seulement d'un domaine étendu. Et c'est grâce, sans doute, à la permanence de ce contact que nous voyons tant de facile éloquence chez les grands du milieu du XVII^e siècle.

Gaston d'Orléans avait un véritable don de parole ; (1) sa fille, Mademoiselle, haranguera à l'Hôtel-de-Ville d'Orléans les magistrats de la cité et les amènera, quoiqu'ils en aient, à déférer à ses ordres; plus tard, elle aura le même succès à Paris...

A Bordeaux, la jeune Princesse de Condé se jette au milieu des partis affrontés qui vont en venir aux mains et les force à mettre bas les armes. Auparavant, elle a supplié le Parlement, magistrat par magistrat; et voyant ses efforts restés vains, elle se met à genoux en sanglotant et arrache leur consentement à son séjour à Bordeaux. Son fils, âgé de sept ans, s'est joint à elle: «Servez-moi de père, Messieurs;

(1) " Ce Prince avoit une éloquence naturelle ; et l'on auroit rien eu à désirer en lui, si sa fermeté y eût répondu. On fit ce quatrain sur lui et le Duc de Beaufort :

Beaufort brille dans les combats,
Et Gaston dans une harangue.
Ah ! que Beaufort n'a-t-il sa langue :
Ah ! que Gaston n'a-t-il son bras. "

Mémoires de M. Joly, T. I. p. 233.

le Cardinal Mazarin m'a ôté le mien, » s'écrie le jeune prince.

Observons en passant, que le Parlement de Bordeaux n'accepte de donner l'hospitalité à la Princesse de Condé et à son fils, qu'à la condition que les ducs de Bouillon et de la Rochefoucauld ne viendront pas en leur ville. Ce n'est qu'un demi-acquiescement à la rébellion...

De même, l'Assemblée de l'Hôtel-de-Ville d'Orléans accepte d'obéir en tout à Mademoiselle (1), mais pourvu que les ducs de Nemours et de Beaufort ne franchissent pas les portes.

Ces magistrats et ces municipaux ne se rendaient probablement pas compte de la grande influence que la présence de ces éloquentes princesses aurait sur les petits bourgeois et sur le commun du peuple, toujours flattés qu'on plaide devant eux une grande cause.

Mais une fois les dames dans la place, elles n'ont plus qu'une idée, réclamer et faire accepter l'introduction des hommes qui les accompagnent à des titres différents.

Ce n'est pas tout à fait l'opinion qu'exprime Michelet dans un passage bien connu de son histoire de France, celui où il parle de l'arrestation des princes (T. XIV-Ch. XXII, page 304) (2) et où il présente « les hommes

(1) C'était l'apanage de Gaston d'Orléans et la princesse sa fille, y venait en son nom.

(2) Voici la citation exacte : " Le héros sorti de la scène, elle appartient aux héroïnes. Nous allons voir les femmes à peu près seules, mener la guerre civile, gouverner, intriguer, combattre. Grande expérience pour l'humanité. Belle occasion d'observer cette translation galante de tout pouvoir d'un sexe à

traînant derrière, maniés, dirigés en seconde ou troisième ligne ».... etc..

Il y a là un peu de l'exagération familière au grand historien. En réalité, les Clorindes et les Herminies de la Fronde — c'est ainsi qu'il les nomme — marquent toujours une certaine hâte à reprendre soit leurs maris, soit leurs amants, soit leurs soupirants pour collaborateurs immédiats. Et combien c'est naturel!...

En tout cas, sauf que Michelet ne prononce pas le mot de féminisme, qui n'existait pas de son temps, il semble bien, d'après cela, qu'il est, avant la lettre, un des tenants de la thèse soutenue ici.

Revenons à Bordeaux et à la jeune Princesse de Condé, et qu'il me soit permis de relater un curieux incident qui se rattache à la domination de cette ville par les gens de cette princesse.

Le Colonel d'Alvimar (1), envoyé de la Régente, avait défendu, au nom du Roi, de recevoir aucuns adhérents des princes, à Bordeaux, et cela juste au moment où la Princesse de Condé arrivait sur le rivage aux cris poussés par plus de trente mille personnes: « Vivent les princes et point de Mazarin! »

Cette foule furieuse manque mettre en pièces l'impru-

l'autre. Les hommes traînent derrière, maniés, dirigés en seconde ou troisième ligne. A la tête de chaque parti, je vois ces nobles amazones, les Clorindes et les Herminies. »

(1) Pierre d'Alvimar, sous-gouverneur du duc d'Anjou, frère de Louis XIV.

dent et loyal colonel. Conduit auprès de la princesse, celle-ci ne voulut point suivre l'avis du marquis de Sauvebœuf, qui parlait de livrer le prisonnier à la fureur populaire.

Elle fit demander au Duc de Bouillon, qui était encore à Lormont, de l'autre côté du fleuve, son jugement sur cette affaire. Et voici, textuellement, la réponse apportée par l'exprès: Le Duc de Bouillon se rangeait à l'avis de Sauvebœuf (1): « Il importait, écrivait-il, d'épouvanter ceux « qui oseraient à l'avenir se charger de pareils ordres de la « Cour. Une violence faite à propos empêchait souvent « qu'on ne fût obligé d'en faire plusieurs dans la suite »...

Ne croit-on point lire Guillaume II, dans sa célèbre lettre à l'Empereur François Joseph, ou encore von Bernhardi, von der Goltz, Clausewitz et tous les théoriciens modernes de la guerre sans pitié? Il faut d'ailleurs se souvenir que nous sommes ici au milieu du XVII^e siècle. On était en droit de supposer que l'humanité aurait fait plus de progrès au bout de deux cent cinquante ans.

J'ai dit tout à l'heure que la jeune Princesse de Condé se jette à Bordeaux au milieu des partis échauffés qui vont se heurter et qu'elle les force à mettre bas les armes. Voici en quelle circonstance elle a pu racheter par ce beau trait d'humanité une grave faute politique commise contre son Roi et son pays.

Se trouvant, à Bordeaux, à bout de ressources, elle se

(1) Sainte-Aulaire, T. II, page 57.

décida à recourir au Roi d'Espagne. Celui-ci envoya Don Joseph Ozorio avec « quelque argent et de riches promesses ». Et bientôt après, les bourgeois de Bordeaux surent que trois frégates espagnoles se présentaient à l'embouchure de la Gironde.

Malgré de grandes fêtes données en l'honneur de Don Ozorio, et le bruit que l'on fit de son arrivée afin de compromettre le Parlement dans cette affaire, celui-ci ne se laissa pas entraîner à la rébellion décidée. Il s'indigna et ordonna au peuple de « courir sus à l'envoyé espagnol ».

Furieux à leur tour, les ducs de Bouillon et de la Rochefoucauld soulevèrent le peuple contre la compagnie, qui courut ce jour-là, les plus grands dangers.

Bravant tout péril, Clémence de Condé, accompagnée seulement de ses femmes et d'un écuyer, se jette au milieu de deux mille épées nues... La garde bourgeoise, appelée en hâte, ne la voit pas et tire sur le groupe qui l'entoure.

Celui-ci riposte. Alors, agitant son mouchoir en l'air, la princesse crie: « Qui m'aime me suive! » et se précipite dans la mêlée. Enfin, elle réussit à se faire reconnaître et fait mettre bas les armes aux deux partis.

Evidemment, il y a là, en outre d'un mouvement de cœur généreux, le « sentiment de la responsabilité », sentiment qui n'entre point d'habitude dans la « mentalité » générale de la femme, et que l'on ne rencontre pas toujours dans celle de l'homme. Et si ce sentiment s'empare à ce point de la Princesse de Condé, n'est-ce point que, brusquement,



ANNE MARIE LOUISE D'ORLEANS Souveraine de Dombes, Princesse
de la Roche sur Yon, Dauphine d'Angoumois, Duchesse de Montpensier, de S.
Fargeau, et de Chastelleraud. Comtesse de Bar sur Seine et de Mortain &c. Seule
Fille de Gaston Fils de France Duc d'Orleans.

ANNE-MARIE LOUISE D'ORLEANS, DUCHESSE DE MONTPENSIER
La Grande Mademoiselle.

le féminisme d'action évolue chez elle et que, touchant, deux cents ans à l'avance, au féminisme doctrinal, s'il réclame des droits, il reconnaît aussi qu'il a des devoirs.

Malheureusement elle reste seule à s'inspirer d'un sentiment si noble et lors de la deuxième occupation de Bordeaux par le parti des princes, un an et quelques mois plus tard, nous voyons Madame de Longueville, le Prince de Conti, plusieurs seigneurs de ce parti agir tout différemment.

Un peu avant un nouvel accommodement avec la Cour, accommodement dont la sœur du grand Condé, tout particulièrement, sait bien qu'elle sera exclue, ils vont, en désespoir de cause, s'allier à la plus vile populace de Bordeaux et Madame de Longueville, non contente de haranguer et de flatter les « Ormistes » finira par appeler, une fois de plus, (1) le secours espagnol, secours qui lui sera promis, bien entendu, mais qui ne viendra pas, même sous les espèces d'un nouveau Don Ozorio.

Voici quelques détails assez curieux sur les Ormistes.

L'Ormée était une faction, je l'ai indiqué plus haut, composée du rebut de la ville. Cette populace se réunissait tous les soirs non loin du Château du Hâ, sur une place plantée de grands ormes. Les « Ormistes », donc, délibéraient, là, sur les affaires publiques, rendant des arrêts, nommant des commissaires chargés de faire exécuter leurs

(1) Madame de Longueville avait déjà, tandis qu'elle était à Stenay, en 1650, signé, au nom des princes captifs, un traité d'alliance avec les Espagnols.

décisions souveraines. Au reste, ils avaient un chef, Lorteste (ou Dureteste), qui était boucher, comme le Caboché des Bourguignons, et qui arrivait à grouper parfois jusqu'à quarante mille Bordelais autour de lui (1). Il est vrai qu'il y avait là nombre de petits bourgeois qui, en se montrant ensi mauvaise compagnie, cherchaient à prendre une assurance contre un sort funeste ; car les Ormistes ne se faisaient point faute de se livrer aux violences et aux exactions.

On voit quel personnage pouvait jouer dans ce milieu Anne-Geneviève de Bourbon, Duchesse de Longueville, lorsqu'elle venait exciter ces masses contre le Parlement.

C'est la page la plus sombre de l'histoire de cette malheureuse princesse que des dons exceptionnels eussent dû porter si haut et que sa mauvaise destinée mit en présence de l'auteur des « Maximes », dont l'égoïsme ne songea qu'à se servir de la merveilleuse arme que le sort jetait entre ses mains, sans penser qu'il faussait à plaisir un admirable instrument.

(1) Henri Martin estime que l'Ormée est la manifestation populaire la plus intéressante de toute la Fronde. Chose curieuse, cette faction — nous dirions aujourd'hui, ce *Soviet*, car, au vrai, c'en fut un — avait arboré sur tous les clochers le drapeau rouge : " Quel but précis, dit le grand historien, avait poursuivi cette démocratie improvisée au sein de la Cité où devaient éclore un jour les Girondins ? Nul ne le saurait dire. Elle ne le savait pas elle-même parmi ses vagues et fougueux élans ; mais dans cette revendication rigoureuse de la souveraineté populaire, dans cette négation de toutes les formes existantes, mêlée aux réminiscences de l'antiquité républicaine, il y a comme un lointain prélude de 92 ; " c'est la proportion d'une révolution municipale à une révolution nationale. " Histoire de France, Tome XII, page 448.

Ce qu'il y a de certain, c'est que les furieuses clameurs des Ormistes sonnèrent le glas du parti des princes à Bordeaux. La discorde se glissa entre les chefs eux-mêmes, et M. le Prince, découragé, se réfugia dans la guerre active. Il fit le projet, à ce moment, de s'installer à la Rochelle, excellente place d'armes en effet, et s'accorda là-dessus avec le Comte du Daugnon (1), gouverneur de la ville.

Mais les bourgeois, plus fidèles à leur Roi, s'opposèrent à ce dessein. On se battit même et ils eurent le dessus.

Les affaires de la Fronde (2) allaient décidément fort mal dans le sud-ouest de la France.

La détermination finale ne fut d'ailleurs amenée, pour les gens de Bordeaux, que par l'apparition dans la Gironde d'une flotte que Mazarin avait confiée au Duc de Vendôme, Grand Amiral de France, qui lia ses opérations avec celles du Comte d'Harcourt. Une fois encore on finit par s'entendre entre « Mazarins » et « Frondeurs » plus ou moins désabusés.

Mais cette fois, ce fut tout à fait au détriment de Madame de Longueville, comme nous l'avons fait prévoir.

Ne la plaignons pas, cependant. Ce définitif échec de ses intrigues était pour elle le commencement du retour à la

(1) Louis Foucault, comte du Daugnon, fils de Gabriel Foucault et de Jeanne Poussard du Vigan. Né en 1616, maréchal de France en 1653, mort en 1659.

(2) M^{me} de Longueville, écrit M. Ernest Lavisse, se plaignait d'être exposée tous les jours " depuis les coups de poings jusqu'aux coups de canon." Histoire de France — E. Lavisse, T. VII, page 56.

sagesse, à la soumission à l'autorité légitime et même, bientôt, aux grandes vertus chrétiennes.

Pendant ce temps, Mademoiselle se préparait à jouer un grand rôle à Paris. Très aimée des Parisiens, depuis sa fameuse équipée d'Orléans, elle obtient, de son faible père qui était, en l'absence du Roi son neveu, lieutenant-général du royaume, de pouvoir donner des ordres à sa place.

Et c'est fort heureux pour M. le Prince, car Gaston d'Orléans l'eût simplement laissé périr, le jour du combat du Faubourg St. Antoine, où les troupes royales l'écrasaient contre les murs de Paris, dont les compagnies bourgeoises refusaient d'ouvrir les portes.

Mademoiselle se servit alors de son influence sur la masse pour intimider le Parlement. Elle obtint quelque crédit auprès des magistrats en leur montrant la foule violente et prête, disait-elle, aux pires excès, et réussit à leur faire signer l'ordre aux Colonels des compagnies bourgeoises et au Gouverneur de la Bastille de se conformer, en toutes choses, aux instructions données de la part du Duc d'Orléans.

Mademoiselle était accompagnée de M^{mes} de Nemours, de Châtillon, de Rohan... etc... Tout l'état-major féminin donnait...

Certains auteurs prétendent que le grand mouvement que se donna dans cette mémorable occasion Mademoiselle de Montpensier, et qui la porta jusqu'à faire tirer le canon

de la Bastille sur les troupes royales, venait un peu d'une certaine préférence qu'elle aurait eue pour Monsieur le Prince (1).

Pauvre grande Mademoiselle!... Comme elle ne s'est attachée à personne — il est peut-être difficile de compter M. de Lauzun — elle est restée soupçonnée d'avoir voulu s'attacher tout le monde, jusqu'au Duc de Savoie, fils de Madame Royale, qu'elle trouva, quand elle était jeune « da poco » et que, dit-on, elle eût bien accepté plus tard... Mais Madame Royale, fille de Henri IV, avait été froissée de ce que sa nièce, petite-fille seulement de roi, eût dédaigné son fils et elle n'en voulut plus entendre parler.

Tant il y a que je ne crois pas à un « sentiment » de la grande Mademoiselle pour M. le Prince, qui, du reste, était bien gardé par l'ambitieuse tendresse de M^{me} de Châtillon. Non; il y a eu là autre chose... D'abord la joie, l'enivrante joie de conduire la masse, de faire plier cette volonté aveugle, brutale, de la pétrir comme cire molle; puis le féminisme d'action, encore un coup, qui veut se manifester. Et où se manifesterait-il de façon plus éclatante? Mademoiselle est la fille d'un prince faible sans volonté, sans énergie. Déjà une fois, c'est une femme, la

(1) Voici le portrait, peu séduisant, de ce prince, donné par M. E. Lavisse, dans sa remarquable Histoire de France, T. VII, F. I, Ch. I P. 5. — " Il avait le visage long, creusé, des dents mal serties, un nez énorme et crochu planté comme un pic entre des ravins, quelque chose " de grand et de fier, tirant à la ressemblance de l'Aigle. " Il n'était pas homme de cour, ni soigné, ni propre, ni aimable, il avait l'humeur inquiète, hautaine et hargneuse. "

Duchesse d'Orléans, la belle-mère de Mademoiselle, qui a pris les responsabilités en un moment grave; aujourd'hui c'est son tour, et elle ira, elle, plus loin que la femme de son père...

« Puisque les hommes n'ont plus de vertu, signifie le geste de Mademoiselle, nous en aurons pour eux. » Et elle fait tirer le canon sur les troupes du Roi, elle force les gens de l'Hôtel-de-Ville à laisser armer encore une fois les gardes bourgeoises et à ouvrir les portes de Paris à M. le Prince de Condé.

Et Mademoiselle a d'autant plus de mérite — du point de vue du courage seulement, s'entend — qu'elle a été élevée par un prince qui tenait le singulier discours que voici sur ce que, dans tel cas donné, l'on pouvait « dire » étant fils de France ou infant d'Espagne, et sur ce qu'il fallait « ne pas faire ».

« Si vous étiez né fils de France ou Infant d'Espagne, disait donc Gaston au Coadjuteur (qui s'étonnait que ce prince craignît de se compromettre par ses actes vis-à-vis de la Reine, après le langage qu'il tenait contre elle depuis deux mois), vous ne parleriez pas comme vous faites. Sachez que, nous autres princes, nous comptons pour rien nos paroles. La Reine ne se souviendrait pas demain à midi de mes déclamations contre le Cardinal si je le voulais souffrir demain matin; mais si mes troupes tirent un coup de mousquet, elle ne me le pardonnera jamais. »

Mademoiselle fit mieux que de faire tirer un coup de

mousquet à ses hommes. Elle fit tirer le canon de la Bastille et d'aucuns prétendent qu'elle y mit elle-même la mèche

C'est un crime de lèse-majesté, soit, c'est un acte anti-patriotique (1), soit encore, mais c'est *un acte...* et que peu d'hommes eussent osé commettre.

Un peu auparavant, M^{me} de Châtillon, qui accompagnait Mademoiselle, reçoit un message du Duc de Nemours blessé à la main; elle quitte Mademoiselle pour courir auprès de lui. Ici, conduite toute naturelle: une femme a toujours le droit de secourir un blessé; celle-ci, d'ailleurs, a une liaison avec le Duc de Nemours; tout le monde le sait, à la Cour et à la ville. Mais, d'autre part, elle est aimée du Prince de Condé, qui lui est nécessaire pour ses visées ambitieuses, et aussi pour désobliger son ennemie, M^{me} de Longueville. Double raison de passer au moins quelques moments chez

(1) Mais en fait, le patriotisme, *tel que nous le concevons aujourd'hui*, existait-il alors ? M. E. Lavissee conte, à ce sujet, deux curieuses anecdotes :

“ Quand le duc de Lorraine, envoyé par l'Espagne, amena ses bandes allemandes à Paris, il y eut entre Paris et Villeneuve Saint-Georges, où il campait, un va-et-vient de carrosses remplis de belles dames à qui le duc promettait de donner “ le divertissement d'une bataille. ”

Plusieurs fois des troupes espagnoles au service des princes entrèrent dans Paris et personne ne hua leurs drapeaux rouges marqués de la croix de Saint-André. Mademoiselle invitait les officiers étrangers à ses fêtes. Un jour, elle voulut aller se promener au bois de Boulogne, ce qui était une aventure, l'armée du Roi étant dans le voisinage. Une escorte d'Espagnols s'offrit à la suivre ; cela lui parut un peu drôle ; mais l'officier qui commandait lui dit qu'il ne fallait pas s'étonner de voir les Espagnols dans “ le parc de Madrid ” par allusion au château de Madrid situé dans le bois de Boulogne et le mot l'amusa. (Histoire de France, E. Lavissee, T. VII, page 52).

les Frondeurs; double intrigue amoureuse aussi, sans parler de la petite vengeance féminine, et cela est de tous les temps et de tous les pays.

Quant à Mademoiselle, qui ne peut que perdre dans cette affaire — n'oublions pas qu'elle garde toujours un vague espoir d'épouser Louis XIV — il est impossible, quoique certains mémoires en jugent ainsi, qu'elle ait pensé que son audace la rendrait toute puissante et forcerait la main au Roi, à la Reine-mère, au Cardinal. Si elle connaît bien ces personnages, elle doit être sûre que son acte de rébellion ne sera jamais oublié par la Reine Anne d'Autriche, si profondément Espagnole, et dont la grande piété, la bonté reconnue, s'allient fort bien à certaine incapacité d'oublier les injures... La Souveraine avouera plus tard au Prince de Conti qu'elle « étoit entièrement revenue pour lui et pour M. de Turenne », mais que, pour les autres Frondeurs, « ils n'avoient de leur côté que le commandement de Dieu, sans lequel elle auroit eu de la peine à les souffrir. »

Mademoiselle, disons-nous, qui avait pu juger le caractère de son auguste tante pendant les premiers troubles de la Fronde, qui l'avait vue en user fort mal avec le Coadjuteur, soupçonné seulement d'avoir soutenu le peuple lors des Barricades, Mademoiselle ne pouvait point s'y tromper. Peut-être n'envisagea-t-elle pas, sur le moment, son exil à St. Fargeau, mais certainement elle dut abandonner tout espoir de monter sur le trône de France (1).

(1) Pendant la prison des princes, M^{lle} de Neuillant vint lui offrir, de la part

Elle agit donc contre ses intérêts les plus certains. Pourquoi ? Féminisme d'action, répéterons-nous. Mieux encore, nous considérerons Mademoiselle comme la première féministe « effective » et vraiment méritante, car elle a souffert pour cette cause qui n'avait point encore de nom, mais seulement de puissantes, quoique inconscientes, adeptes.

de Mazarin, la main du Roi, si elle éloignait son père, le duc d'Orléans, du prince de Condé. Elle refusa et ne fit que rire de cette proposition : "Mademoiselle, faites vous Reine, lui dit alors M^{lle} de Neuillant, et, après que vous le serez, vous ferez sortir les princes." (Mémoires de M^{me} de Motteville, T. IV, page 5.) Cet excellent conseil ne fut pas suivi.

CHAPITRE IX

LA DÉFAITE DES FEMMES, LA CONVERSION, LA PÉNITENCE, LA MORT.

Il faut bien avouer une chose, c'est que pour la première fois que l'élément féminin partait en guerre de son propre mouvement, il fut battu. Mais, entendons-nous bien. Il ne fut pas battu parce que féminin, mais parce que coupable, parce que parti en bataillon carré, si l'on peut dire, contre l'autorité royale et contre son pays, où il avait voulu introduire l'ennemi, l'Espagnol, toujours prêt à profiter de nos querelles.

Quant à la Reine, toute Espagnole qu'elle fût, elle avait, sinon dès son mariage, du moins à la naissance de ses fils, mis de côté, toute préférence pour sa patrie d'origine. Elle n'eut jamais en vue, une fois Régente, que le bien du pays dont son fils aîné devenait le Roi.

Et c'est pour cela que le genre de féminisme qu'elle représentait, elle, fut vainqueur. Ce féminisme s'appuyait sur le bon droit, aussi bien que sur les lois de la nature, bases vraiment solides et à l'épreuve des coups du sort.

Voyons donc, puisque nos héroïnes vont être défaites, comment elles perdront la partie et quelle sera leur attitude après cette fâcheuse issue de leurs aventures.

Commençons par M^{me} de Longueville. Après avoir inutilement dépouillé toute dignité en s'alliant à l'Ormée, après avoir, pour tâcher encore de séduire le Parlement de Bordeaux, tenu sur les fonds baptismaux, avec le premier jurat au nom de la ville, le fils de la Princesse de Condé, qui fut appelé Louis de Bordeaux, M^{me} de Longueville comprit enfin que c'en était fait du parti des princes. Tout ce qu'il restait de respectable à Bordeaux, le Clergé séculier, les religieux, les magistrats, la bourgeoisie allaient en corps trouver le Prince de Conti et lui marquer leur désir ardent de la paix.

Ce prince refit, pour les apaiser, le même geste qui avait réussi à sa sœur, à Paris, quelque quatre ans auparavant. Il alla loger à l'Hôtel-de-Ville. Ce « geste » ne lui réussit qu'en ce sens qu'il put prendre part aux négociations de paix qui se seraient ouvertes, sans cela, en dehors de lui.

Ce fut le Duc de Vendôme, le Grand Amiral, arrivé avec sa flotte un peu au-dessous de Bordeaux, qui reçut les députés envoyés par le Corps de Ville et qui les accueillit très favorablement. Ceci détermina M^{me} de Longueville, fatiguée des dégoûts qu'elle essuyait, à se retirer chez les religieuses bénédictines. Il est certain que la grâce allait toucher cette malheureuse princesse, mais ce ne fut pas sans qu'elle eût encore à souffrir beaucoup... Tous ses espoirs, se trouvaient renversés: son influence sur le Prince de Condé était détruite, pis que cela, remplacée par celle de sa mortelle ennemie, la Duchesse de Châtillon, qui traitait en ce moment

même avec la Cour du retour du vainqueur de Lens.

M^{me} de Châtillon ne mena cependant pas à bonne fin cette difficile entreprise dont la réussite eût été considérée par elle comme un suprême hommage rendu à ses charmes et dont elle eût d'ailleurs su tirer des avantages personnels. La négociation n'aboutit pas.

M. de La Rochefoucauld nous donne un crayon du rôle joué à ce moment par l'ancienne amie de la Duchesse de Longueville, et ce récit n'est point à l'avantage de la future Duchesse de Mecklembourg.

Le voici; on pourra juger de ce qu'eut à souffrir l'orgueilleuse Anne-Geneviève avant de rapporter à Dieu toutes ces épreuves et de les accepter avec humilité pour la rémission de ses fautes:

« M^{me} de Châtillon ne borna pas seulement sa victoire à
« obliger le Duc de Nemours à rompre, par des circon-
« stances très piquantes et très publiques, toutes les liaisons
« qu'il avoit eues avec Madame de Longueville; elle¹ voulut
« encore ôter à cette Princesse la connoissance des affaires,
« et dispoisoit seule de la conduite et des intérêts de M. le
« Prince. C'étoit-là justement ce qui se pouvoit tramer de
« plus noir contre Madame de Longueville, du caractère
« dont elle étoit: car moins sensible à la réputation de sa
« beauté qu'à celle de son éminent génie, elle aspiroit plus
« à régner dans les esprits que dans les cœurs (1). »

« Comme le Duc de Nemours avoit d'anciens engage-

1) M. la Rochefoucauld.

« ments avec Madame de Châtillon, il crut que par le crédit
« qu'il avoit sur son esprit, il en acquéreroit sur celui du
« Prince de Condé. D'un autre côté, le Duc de La Roche-
« foucauld, qui pour-lors avoit plus de part que personne à la
« confiance de ce Prince dont il connoissoit les irrésolutions
« touchant la Paix, se trouvoit en même tems dans une liai-
« son très étroite avec le Duc de Nemours et la Duchesse
« de Châtillon; et craignant (ce qui arriva depuis) que la
« Cabale des Espagnols ne se joignît à celle de Madame de
« Longueville pour éloigner M. le Prince de Paris, où il
« pouvoit traiter tous les jours sans la participation de sa
« sœur et de l'Espagne, il crut aussi que le projet de Madame
« de Châtillon pouvoit faire naître des obstacles à la Paix;
« et dans cette pensée il porta M. le Prince à s'engager avec
« elle, après l'avoir elle-même disposée à ménager si bien
« le Prince et le Duc de Nemours, qu'elle pût les conserver
« tous deux. Cette machine étant conduite et réglée par le
« Duc de la Rochefoucauld, il avoit la disposition presque en-
« tière de ce qui la composoit. Ainsi ces quatre Personnes
« y trouvant également leurs avantages, elle auroit eu sans-
« doute le succès qu'ils en espéroient, si la fortune ne s'y
« fût opposée par une infinité d'incidents que l'on ne peut
« éviter ni prévenir. » (Villefore, ouvrage déjà cité).

Admirables intrigues! Savoureuses complications! Mais laissons tout cela pour revenir à Madame de Longueville. Lors de l'accommodement avec la Cour, elle fut exilée à Montreuil-Bellay, où elle avait un château. De là, elle

obtint permission d'aller à Moulins et c'est le séjour qu'elle fit dans cette ville aux Filles de Ste. Marie dont sa tante Marie-Félicie des Ursins, veuve du malheureux Duc de Montmorency était la Supérieure, qui décida de la direction qu'elle devait donner à la fin de sa vie.

Touchée du noble exemple de résignation que lui donnait l'épouse de cet oncle, dont la mort cruelle lui avait fait verser tant de larmes à l'âge de treize ans, elle se laissa doucement guider par elle jusqu'au jour où certaine lecture, que d'ailleurs elle ne précise pas, fit « lever le rideau de devant les yeux de son esprit... » et où elle retrouva la Foi qu'elle croyait avoir perdue alors qu'elle n'était que voilée. Elle avait trente-quatre ans à ce moment et commença dès cet instant cette vie de pénitence qui devait faire l'admiration de ceux qui en furent les témoins. Et chaque année, elle célébra l'anniversaire de ce bienheureux jour.

Son mari, M. de Longueville, dont l'attitude envers elle fut toujours d'une correction parfaite, malgré tout le mal qu'on lui disait de Madame sa femme, travaillait alors auprès de la Reine pour obtenir le rappel à la Cour de la coupable. Il vint la chercher à Moulins, et n'ayant point réussi dans ses démarches, il emmena la duchesse dans son gouvernement.

La Reine était fort prévenue contre elle, ne l'ayant jamais aimée mais seulement supportée pour l'amour de M^{me} la Princesse douairière. Cette dernière était morte pendant la prison des princes et tandis que M^{me} de Longueville

était en pleine révolte à Stenay. Un peu avant d'expirer, M^{me} la Princesse avait dit à la Comtesse de Brienne, qui avait l'honneur d'être sa parente, et qui l'assistait: « Ma chère amie, mandez à cette pauvre misérable, qui est à Stenay, l'état où vous me voyez afin qu'elle apprenne à mourir. »

Le vœu de cette mère illustre et malheureuse devait être exaucé.

M^{me} de Longueville, après vingt-sept ans d'une vie de pénitence, d'humilité, de soins attentifs donnés aux siens dans la complète abnégation d'elle-même, et après avoir eu en 1673 l'affreuse douleur de perdre son fils préféré, le Comte de St. Paul, (devenu Duc de Longueville depuis la mort de son Père) et tué au passage du Rhin, devait mourir pieusement dans la Maison de ses chères Carmélites de la Rue Saint-Jacques. Toute jeune, elle avait déjà voulu s'y retirer. Elle les retrouva lorsque, rendue à une triste liberté par la mort du Duc de Longueville et celle de son fils, elle jugea que sa présence dans le siècle était désormais inutile.

Ne mettons pas le point final sur ce qui touche la plus célèbre des héroïnes de la Fronde sans noter à la louange de Louis XIV, qui, tout grand qu'il était, ne laissait pas d'être vindicatif comme sa mère et ne pardonnait pas aisément aux acteurs des troubles de sa minorité, que ce prince finit par avoir pour agréable, autant que celle du grand Condé lui-même — il est vrai que celui-ci avait pour lui Senef, sa dernière grande victoire, en 1674, — la présence

Par son tres humble serviteur Baltazar Moncornet Auct. Privilège.



*ANGÉLIQUE YZABELLE DE MONTMORENCY, femme
de Gaspar Duc de Coligny, Seigneur de Chastillon.*

B. Moncornet excud.

ISABELLE DE MONTMORENCY-BOUTTEVILLE, DUCHESSE DE CHÂTILLON
(Moncornet).

à la Cour de l'ancienne amie de l'Ormée. On s'en est étonné. On a recherché le pourquoi. Disons d'abord que la duchesse n'y paraissait que rarement, ce qui était fort discret. Encore était-ce le plus souvent quand la Reine Marie-Thérèse, qui l'estimait grandement, la priait d'y venir pour la mettre dans une de ses « parties de dévotion ». Dans ce cas, M^{me} de Longueville dinait chez son amie, la Duchesse de Richelieu, et venait ensuite saluer le Roi et la Reine.

Or, un jour qu'elle arrivait à St. Germain à cet effet, M. le Prince, qui la vit venir tandis qu'il s'entretenait avec le Roi près d'une fenêtre, s'écria: « Voilà ma sœur qui sera bien attrapée, car la Duchesse de Richelieu est allée à Paris; il faudra qu'elle dîne au cabaret. » — « Non, dit le Roi, elle ne dînera point au cabaret, elle dînera avec moi. »

Qu'on imagine la surprise des courtisans en voyant, à la même table, Louis XIV et, cette même princesse qui, si longtemps, avait lutté les armes à la main contre l'autorité royale.

C'est ainsi que le Roi était fort reconnaissant à la sœur du grand Condé du désintéressement dont elle avait fait preuve en plusieurs circonstances. Et il faut avouer qu'elle fut, en effet, très grande dans le mouvement qui lui fit renoncer pour son fils, le Comte de Saint-Paul, qui avait été d'abord avantagé de Bénéfices très considérables, mais qui se détermina pour la Profession des armes, à ces mêmes Bénéfices qui s'élevaient à cinquante mille écus de revenu.

Le Roi eut beau la presser de proposer quelqu'un pour

mettre en place de son fils, elle n'en voulut rien faire. Aussi Sa Majesté déclara-t-elle publiquement qu'Elle n'avait jamais vu d'action « ni plus généreuse, ni plus chrétienne ».

Madame de Rhodes mourut d'une façon moins édifiante que Madame de Longueville. Nous avons dit à quel point elle aimait les déguisements et les intrigues de toutes sortes. Frondeuse encore en 1652, elle ne négligeait point cependant de garder le contact avec la Cour et faisait à cet effet de petits voyages de ce côté là, mais déguisée.

Elle mourut de chagrin, ou mieux, de dépit, parce qu'étant allée, couverte du froc de Cordelier, « donner quelques avis au Mazarin », celui-ci la reçut avec un mépris si évident qu'elle ne le put supporter.

La Princesse Palatine terminera une existence fort orageuse, du point de vue des mœurs, dans un sincère esprit de pénitence, et après avoir été l'amie dévouée de la Duchesse de Longueville, mondaine, guerrière, tumultueuse et conspiratrice, elle sera encore l'amie désintéressée, calmée, elle aussi, de la demi-Carmélite qui, à son tour, la conseillait sur la dévotion et les bonnes œuvres.

Mademoiselle fut, de toutes les femmes mêlées à la Fronde, la plus punie, en ce sens qu'elle perdit d'une heure à l'autre, toute son importance politique et qu'elle ne sut point acquérir — tout de suite, du moins — le secours de

la grâce pour adoucir d'abord et charmer plus tard sa retraite.

Quand le Roi fit son entrée dans Paris, elle reçut, ainsi que Gaston d'Orléans, l'ordre de sortir immédiatement de la ville. Fort embarrassée, elle courut au Luxembourg demander avis à son père, dont la réponse fut qu'il ne voulait rien savoir d'elle, qu'elle ne pouvait même songer à passer la nuit chez lui et qu'il lui défendait expressément de le suivre à Blois, lieu fixé pour son exil.

Mademoiselle se réfugia, avec ses femmes, à l'Arsenal et, de là, s'alla enfermer à St. Fargeau, où elle devait, pendant de longues années, avoir tout le loisir de réfléchir à la cruelle destinée que lui avaient faite ses inconséquences et ses témérités. Ces réflexions ne l'empêchèrent pas, du reste, de tomber, pour son malheur encore, sous la domination de Lauzun, qui lui fit commettre mille folies. La pire fut celle de l'épouser.

Le mariage fut conclu secrètement; mais le Roi, irrité que l'on n'eût point tenu compte de sa défense, fit enfermer M. de Lauzun à la Bastille. Il n'en sortit qu'après que la Grande Mademoiselle eût acheté sa liberté en se dépouillant d'une grande partie de ses apanages en faveur des bâtards du monarque.

On sait que Lauzun, ingrat et brutal, finit par exaspérer contre lui sa femme qui, prise d'un grand dégoût pour ce qu'elle avait tant aimé, éloigna le peu sympathique gentil-homme de sa royale personne.

Mademoiselle devait finir sa vie dans la pleine dévotion, en 1693... C'est une singulière existence que celle de cette princesse qui, avec plus de jugement et de décision eût pu devenir soit Reine d'Angleterre — elle repoussa le futur Charles II — soit Reine de France — elle refusa les propositions de Mazarin présentées à cet effet par M^{lle} de Neuillant (M^{me} de Navailles) pendant la prison des princes — soit Impératrice d'Allemagne — soit encore femme de l'Archiduc d'Autriche, et qui finit par épouser en secret un homme indigne d'elle et par le rang et par le caractère. Elle donne l'impression très nette et assez triste d'un personnage qui pouvait être grand et qui n'a pas su donner sa mesure. Elle était naturellement chevaleresque ! Ce n'est pas assez pour réussir...

Madame de Montbazon n'eut pas le temps de se repentir de ses fautes... Elle mourut presque subitement, je l'ai dit déjà, d'une petite vérole foudroyante.

Il est assez probable que Mademoiselle de Chevreuse eut le même sort car elle fut enlevée en vingt-quatre heures et devint toute noire, ainsi que l'argenterie qui se trouvait dans sa chambre, ce qui fait supposer à M. Joly, dans ses mémoires, que M^{me} de Chevreuse se serait débarrassée de sa fille par le poison. Ceci est peu probable : la variole confluyente suffit à expliquer le phénomène de la couleur noire ; d'ailleurs la Duchesse de Chevreuse, vieillie, mais

n'ayant point renoncé à l'intrigue, perdait en la personne de cette belle Charlotte, qui n'avait que vingt ans, et que n'embarrassaient pas les préjugés, un auxiliaire des plus précieux.

Et puis, quand il n'y a aucune preuve d'un crime aussi horrible, comment n'en pas repousser la seule idée?...

La fin de cette remuante Duchesse de Chevreuse est peut-être la plus attristante, parce qu'elle traîne lamentablement, sans idéal, sans noblesse.

Abandonnée de la Cour et de la ville, dans son château de Dampierre, n'ayant pourtant renoncé à aucune des joies de l'ambition, de la fortune et même de l'amour, elle est obligée de constater que ce sont ces joies, elles-mêmes, qui la fuient. Longtemps elle a vécu avec M. de Laigue, pour qui elle a obtenu tout ce qu'un reste d'affection, de la part d'Anne d'Autriche, pouvait raisonnablement lui faire espérer. La Reine-Mère est peut-être (1) même venue visiter son ancienne surintendante à Dampierre et cela surtout pour l'aider matériellement à relever cette belle demeure à demi-ruinée.

A présent, revenue de tout et de tous, désillusionnée, aigrie, accablée par la mort prématurée de M. de Laigue, celle qui fut la « beauté professionnelle » et la femme d'esprit de la Cour de Louis XIII, la hardie conspiratrice de la Régence, quitte définitivement le monde à soixante-quatorze ans et meurt à soixante-dix-neuf, après cinq ans de retraite absolue et de tardive pénitence.

(1) C'est une tradition. Le fait n'est pas prouvé historiquement, croyons-nous.

La Duchesse d'Orléans, Marguerite de Lorraine, suit le Duc d'Orléans, son époux, à Blois, dans l'exil. Ils n'en bougeront plus.

Et c'est, un peu plus tard, l'accomplissement complet de la prophétie du Coadjuteur de Paris à Gaston d'Orléans lui-même: « Vous serez, Monseigneur, Fils de France à Blois, et je serai, moi, Cardinal à Vincennes... »

En effet, le Cardinal de Retz, malgré tous les efforts de la Princesse Palatine pour le mettre en garde, à la fin de la Fronde, contre l'énormité des prétentions qu'il élevait en faveur de ceux de ses amis pour lesquels il traitait, et qui lui conseillait d'accepter sans hésitation, pour lui-même, la mission à Rome dont la Cour le voulait charger, le Cardinal de Retz, dis-je, qui ne se croyait aucunement en danger, négligea ces salutaires avis. Il ne fit point sa paix en temps utile, et comme le remarque si bien l'intelligente princesse « la différence de tems et de sentimens n'est pas assez observée dans les affaires et dans l'Histoire, et fait porter des jugemens absolument opposés. »

Il est fort probable, en effet, que si le Cardinal de Retz avait « brusqué son accommodement » sans paraître vouloir tant faire la loi, il eût obtenu à peu près tout ce qu'il désirait. Mais il perdit du temps, tandis que ses ennemis, fort nombreux, n'en perdirent point à préparer sa chute. L'abbé Fouquet, son grand ennemi, (et rival auprès de M^{lle} de Chevreuse), en était comme possédé. Mais ce n'est pas de l'histoire de Gondi qu'il s'agit ici... Citons encore,

toutefois, un trait de caractère de la Palatine en rapportant le conseil qu'elle donna aux amis du Cardinal de Retz dès qu'elle connut l'arrestation de ce dernier et son incarcération à Vincennes.

Il n'y a qu'un moyen de faire délivrer le prisonnier, dit-elle en substance, mais il s'y faut décider rapidement, immédiatement: Fermez les églises, refusez tout secours spirituel pendant trois jours et le quatrième le Cardinal sera libre. Je ne répons pas qu'il sortirait vivant de sa prison, mais lui-même passerait sur cette crainte. Son sort est entre les mains du Clergé, mais qu'il agisse vite. Le public se soulèvera en voyant les enfants privés du baptême et les mourants des derniers sacrements. Le Coadjuteur a fait sortir de prison Broussel en animant le peuple.

« Excité par tout le Clergé, consterné d'être sans prêtres et sans autels, le Peuple fera les plus grands efforts pour rétablir la Communication interrompue avec le ciel. Un grain de religion, mis dans les affaires générales, est mille fois plus à craindre que toutes les intrigues des Frondeurs. » (1)

Quel lucide cerveau! Et surtout quelle facilité de s'adapter à toutes les situations, de trouver le remède immédiat aux événements les plus surprenants.

Hé quoi! pas un homme de l'entourage du Cardinal de Retz n'a pensé à soulever, à l'aide du précieux levier du sentiment religieux encore si puissant à cette époque, cette

(1) Mémoires de la princesse Palatine, déjà cités.

aveugle masse populaire qu'aurait exaltée l'atteinte portée à ses pratiques les plus essentielles et les plus chères.

La conception si juste de la Princesse Palatine, cette appréciation profonde de la valeur des « impondérables », pour nous servir de l'expression actuelle, ne purent entrer dans l'esprit des ecclésiastiques, amis particuliers du Coadjuteur, qui entouraient son oncle, l'Archevêque de Paris, ni, moins encore, de ce dernier, âgé, timoré, un peu jaloux du reste de la popularité de son neveu.

Et, conclut tristement la Princesse Palatine, « les verroux de Vincennes se fermèrent pour longtemps sur le Cardinal de Retz. »

Bien souvent, plus tard, pendant son austère pénitence et alors qu'elle était plongée dans les exercices d'une profonde piété, la Princesse Palatine dut, en regardant en arrière, sourire douloureusement à constater que, telle Cassandre, elle avait toujours tout prévu et que, de même que la pauvre princesse Troyenne, nul ne l'avait écoutée...

CHAPITRE X

RÉFLEXIONS ET CONCLUSIONS

Car il faut conclure... Il ne s'agit pas seulement d'avoir groupé quelques faits de l'Histoire de la Fronde, d'avoir analysé les caractères de quelques femmes et les mobiles qui les ont poussées à des actes plus ou moins violents, il faut dégager de ces actes leur pleine signification, certainement méconnue des protagonistes féminins du drame.

Et d'abord quelles sont les raisons profondes de l'influence que, nous venons de le voir, les femmes prennent tout d'un coup dans ce milieu du XVII^e siècle? Nous en avons signalé quelques-unes dans un des premiers chapitres de ce livre, mais celles-là sont des raisons pour ainsi dire « localisées »... Intrigues de Cour, crainte du terrible Cardinal de Richelieu; plus tard, dépit d'être comptées pour rien par Mazarin; exercices de plein air provoqués par les guerres précédentes, par les conspirations, les dangers qui demandaient une fuite rapide... toutes choses s'adressant à une *seule catégorie* de femmes et qui ne constituent pas un pivot d'usage général.

Tâchons donc de discerner s'il n'y eut point autre chose; plusieurs autres choses même.....

Et avant tout, n'oublions point que le XVII^e siècle a été *un siècle religieux et catholique*. Le catholicisme enfin vainqueur du protestantisme, à la fin du XVI^e siècle, s'épanouit, se montre en pleine efflorescence, s'épure en même temps, mais aussi, avec St. François de Sales, s'adoucît et se *féminise* — disons plutôt, si l'on veut, qu'il rend à la femme ce que déjà, au moyen-âge, il lui avait donné, l'affection chevaleresque et idéalisée de l'homme, de l'homme d'action surtout, de l'homme de guerre d'un rang élevé, du gentilhomme. Puis, il y a, à cette même époque, une floraison d'ordres religieux de femmes, d'associations pieuses, charitables, sous l'influence de Vincent de Paul après celle de François de Sales.

« Le malheur des temps », en provoquant les élans de la piété et de la charité féminines, donne à nombre de femmes de la noblesse et de la bonne bourgeoisie une *considération* toute spéciale et une influence sociale marquée.

Enfin l'essor littéraire provoqué par les œuvres des Malherbe, des Racan, des d'Urfé, etc... et qui incline plus tard à la Préciosité est soutenu, encouragé, vivifié par la femme de bonne compagnie à qui aucune carte du pays de Tendre ne peut évidemment rester indifférente, tandis que, d'autre part, Corneille a des femmes sublimes, des héroïnes dont les beaux sentiments, la forte et noble éloquence exaltent tous les cœurs féminins — et beaucoup de cœurs masculins.

Ainsi tout concourt à grandir le rôle social — et conséquence inévitable en un temps troublé — le rôle politique de la femme.

Ceci établi, recherchons si la femme adulée de la sorte, suivie, écoutée, parcourt un trajet préparé par elle; si elle va vers un but déterminé, en un mot, si, consciente de l'avantage qu'elle vient de conquérir, elle va « pousser sa chance », tâcher de l'asseoir sur une base solide, légale, juridique, si elle fera effort pour garder le terrain acquis.

Eh bien, non... toutes ces femmes, qui, cependant ont montré de la valeur, de la ténacité dans la conduite de la guerre, une fois cette campagne perdue, s'en tiendront là... Elles ne chercheront point à exploiter leur incontestable puissance, ce « filon » découvert au hasard des troubles civils. Elles ont agi en une inconsciente poussée d'instincts jusque-là contenus, de forces inemployées, et elles eussent été, sans doute, fort surprises, si, en regardant dans un de ces miroirs qui, dit-on, révèlent l'avenir, elles avaient pu y lire les revendications, raisonnées et juridiques, celles-ci, que formuleraient leurs sœurs cadettes, de deux siècles plus jeunes qu'elles.

Mais peut être cette inconscience même, jointe aux qualités vraiment exceptionnelles dont certaines de ces femmes firent preuve, démontre-t-elle que tout ce mouvement féminin du XVII^e siècle était nécessaire et devait servir de prologue au drame pacifique que jouent nos énergiques « lutteuses » d'aujourd'hui; bref que la défaite de celles-là n'aura pas été inutile au triomphe de celles-ci... si elles triomphent, en effet, comme il le semble.

Dans ce cas, les belles Longueville, les adroites Gon-

zague, les turbulentes Chevreuse auraient, sans y prendre garde, rompu les premières lances d'un combat qui ne devait se décider qu'au vingtième siècle.

Ne dédaignons donc pas le « mouvement » que nous venons d'étudier, non plus qu'aucune manifestation de l'activité de l'esprit humain. Tout est nécessaire; du moins tout sert aux fins dernières que fixe à nos efforts ce que, dans notre aveuglement, nous appelons l'aveugle destin. Seulement il faut le temps — si tant est que le Temps existe, puisqu'on discute aujourd'hui son principe même, la continuité dans la succession des phénomènes...

Descendons de ces hauteurs pour bien établir, en fin de compte, que si les grandes dames de la Fronde ont certainement, mais seulement, ambitionné de jouer un rôle dans « un moment » de la vie de l'Etat, les femmes d'aujourd'hui, puisqu'elles prétendent à modifier les statuts de cet Etat, ont des visées plus étendues, plus hautes aussi, plus nobles même, s'il est vrai qu'en saine politique il est essentiel de durer et non pas uniquement d'aboutir. Vaincre, là, n'est presque rien: il n'y faut que de l'audace, de l'esprit d'entreprise et de l'élan un peu soutenu. Se maintenir sur les positions conquises et s'y consolider, c'est plus difficile: cela exige à la fois de la modération dans l'exploitation de la victoire, l'esprit d'organisation et de méthode, le sens de l'adaptation des organismes vivants — individuels ou collectifs — à de nouvelles conditions d'existence. Et

ce dernier point est particulièrement délicat, ici, où l'on ne peut se dissimuler qu'en ce qui concerne la femme, certaines lois de nature, que nous sommes obligés de regarder comme fatales et immuables, ne semblent pas se concilier aisément avec toutes les conditions qui ont conduit à définir l'homme comme un « animal politique ».

Ce serait sortir des limites exactes de l'objet de cette étude que de pousser plus avant et de s'engager dans une discussion de l'ordre psycho-physiologique sur les conditions spéciales des capacités politiques de la femme. Côtéons seulement ce sujet un peu redoutable en faisant quelques dernières observations d'un caractère pratique sur ce qui a manqué aux Frondeuses, et ce que l'on doit souhaiter qu'il ne manque jamais aux femmes relativement émancipées que veulent être nos féministes: le patriotisme, le respect d'elles-mêmes, et un certain esprit de « conservation », en accord avec le fondement même du rôle psycho-physiologique de la femme auquel nous faisons allusion tout à l'heure.

C'est ainsi que nous avons constaté, et qu'il ne faut pas hésiter à rappeler encore, que M^{mes} de Longueville, de Chevreuse, de Montbazou et quelques autres « femine minores » eurent beaucoup à se reprocher, non seulement du point de vue de la conduite privée, ou plutôt de la conduite publique (car leurs amours ne se privaient pas du ragoût que donne l'éclat du scandale) mais aussi du point de vue du patriotisme qui, quoiqu'on en pense, existait alors,

puisque soixante ou soixante-dix ans avant, la Satire Ménippée en avait déjà fixé, pour ainsi dire, les nobles contours.

Leur excuse, ou du moins l'explication de leur complet défaut de scrupules à cet égard, est dans la fâcheuse constatation que, pour la noblesse française, et pour la plus haute! « l'idée de patrie » ne vint que très tard et se trouva, jusqu'après la révolution, subordonnée à celle de loyalisme monarchique: « je m'appelle Louis de Bourbon, dit le grand Condé lui-même — qui pourtant se révoltera plus tard contre l'autorité royale, usurpée à la vérité par un étranger — et je n'ébranle pas les couronnes. »

La bourgeoisie met tout au moins sur la même ligne, dès le XVI^e siècle, la France et le Roi. Le paysan, lui, pense avant tout, comme aujourd'hui, à son sol. Il a cependant une sorte d'attachement mystique à la personne de « Notre Seigneur le Roi » qui incarne l'idée de protection et de justice. Toutefois, Jacques Bonhomme ne nous a rien dit de ses convictions à ce sujet. Restons-en aux conjectures.

Que ce fût à cause de leurs écarts de conduite ou des libertés qu'elles prenaient avec le souci de l'intérêt public, les femmes de la Fronde inspirèrent évidemment tous les genres de sentiments, hors, tout juste, celui du respect.

Rapprochons cette observation d'un passage caractéristique de l'Histoire d'Henri Martin: « Il semblait qu'à cette

époque singulière, une sorte de fièvre se fût emparée de toutes les femmes et les poussât hors du foyer sur les grands chemins et les places publiques. Les vies de la plupart des grandes dames de ce temps sont de véritables romans héroïques, pleins d'entreprises aventureuses, de voyages, de périls, de déguisements, d'intrigues amoureuses et politiques tout ensemble, romans beaucoup plus intéressants et plus dramatiques que ceux des Scudéri et des La Calprenède, auxquels ils servirent évidemment de modèles. Par malheur, il manque un grand et juste mobile à cette inquiète activité, qui ne fut employée qu'à troubler le pays. »

Un grand et juste mobile ! Ce pouvait être en effet l'accession de la femme au féminisme intégral et moral — avec statut civil aussi bien que politique —, dont nous parlions tout à l'heure et dont la physionomie est bien celle du féminisme, idéal du moins, de notre époque.

Or, observons, en nous rappelant le singulier ouvrage de Poulain de la Barre, écrit en 1673, vingt ans seulement après la Fronde, en nous rappelant surtout certaines des réflexions de l'auteur que nous avons citées textuellement (1), que l'on n'était vraiment pas si éloigné, en plein XVII^e siècle, de la conception du féminisme intégral.

Si le succès eût couronné les efforts des Frondeuses et, ce qui arrive quelquefois, si la victoire eût élevé le niveau

(1) Et comme elles ont égalé les hommes, elles sont plus estimables qu'eux pour des raisons particulières..... etc... etc... voir page 152.

moral des vainqueurs, qui sait où l'on eût pu aboutir ! En France, les idées vont vite et s'élèvent haut. Il est vrai qu'elles retombent vite aussi... Le mot de république n'avait-il pas été prononcé presque tout de suite en 1648 — et même sous la Ligue, soixante-dix ans auparavant ? Et qui sait ? peut-être sous Etienne Marcel!...

Toujours est-il que la victoire ne vint pas pour les Frondeuses. Dès lors, et inversement, il est logique de supposer que si l'avortement des revendications populaires de 1648 conduisit notre pays au définitif triomphe de l'autorité absolue, la défaite particulière des femmes de la Fronde est la cause du retard de deux cent-cinquante ans qu'a éprouvé l'accession de la femme à une certaine égalité de droits avec l'homme. Dans cet ordre de faits, une tentative infructueuse remet l'assaillant repoussé d'autant plus loin que l'attaque a été plus vive; c'est ce qui arrive dans la guerre de siège, où, après un grand assaut manqué, il faut en revenir à de longs et méthodiques travaux d'approche.

Voyons un peu, dans le cas qui nous occupe, quels peuvent être ces travaux d'approche.

N'en peut-on pas reconnaître d'abord dans les sarcasmes des petits-fils de nos grandes dames, les libertins de la Régence, les esprits forts du temps de Fleury, qui « fronderont » l'Eglise comme leurs aïeules ont frondé « la Reine et son Mazarin » et qui souriront imprudemment aux essais encore incertains d'une philosophie habile déjà à saper

le fondement de toute autorité, précisément le respect ?

Travaux d'approche encore, inconscients d'ailleurs, de la génération suivante de la noblesse française qui choyant, caressant — non sans les traiter « d'espèces » en son particulier — les Voltaire, les Rousseau, les Diderot, les Encyclopédistes, favorisera sous Louis XV les premières fermentations de l'esprit révolutionnaire et applaudira sous Louis XVI le prologue du grand drame ?

Il se peut, dira-t-on, mais ce n'est pourtant pas là du féminisme. Sans doute. Et cependant, à être sévère, ne peut-on pas soutenir que tout féminisme, quelles que soient ses manifestations, est d'essence révolutionnaire, procédant de l'esprit dont s'inspira la révolution politique de 1789, lorsque, s'éloignant des modestes et sages revendications des « cahiers » du tiers état, elle inclina vers le « libertinage », comme on disait au XVII^e siècle, c'est-à-dire à l'impatience de tout frein, de toute contrainte, de toute discipline; lorsqu'elle fixa « les droits de l'homme » en oubliant de lui rappeler ses devoirs.

Mais il ne saurait être question, ici, d'être sévère pour le féminisme contemporain si jeune encore, plus qu'on ne l'est volontiers chez nous, pour les enfants. Et d'ailleurs, qui sait si, en formulant définitivement leurs demandes — mettons même leurs exigences — les femmes d'aujourd'hui, plus avisées que leurs arrière-grand-pères, ne reconnaîtront pas que, comme elles tirent de leurs « devoirs envers elles-mêmes » des droits vis-à-vis de la société, celle-ci a le

droit de leur rappeler leurs devoirs envers la famille, dont elles sont le fondement essentiel.

Ce sont ces devoirs, aussi bien que ceux qui ont pour objet la grande famille, la patrie, qu'oublièrent trop souvent les brillantes Frondeuses du XVII^e siècle. On peut les observer, ces séductrices, avec une curiosité ardente — on ne s'en est pas fait faute — avec, même, quelque indulgence, l'indulgence que l'homme se défend toujours mal de ressentir à l'égard de la beauté; mais il ne doit jamais venir à l'esprit de les proposer en exemple.

Paris, mai 1921.

ANNEXE I.

Histoire des Princes de Condé

par Mgr. le Duc d'Aumale.

TOME QUATRIÈME, pages 136-137.

SUR LA BATAILLE DE ROCROY..

C'était un grand coup de fortune pour le Cardinal : aussi « les importants et Mssrs de Vendosme » restèrent-ils à l'écart ; ils étaient seuls ; la cour, la ville, se précipitèrent chez M. le Prince, chez Madame la Princesse, chez Madame de Longueville. Pendant quinze jours, ce fut au quartier général de l'Armée de Picardie une pluie de félicitations, beaucoup de banales, quelques-unes piquantes, comme celle du vieux de Bassompierre, qui sortait de la Bastille, ou celle de la Meilleraie : « Vous êtes le seul qui ayez remporté une grande victoire pour un roi de quatre ans, le quatrième jour de son règne ». Il y en avait aussi de charmantes, celle, par exemple, où la mère et la sœur de M. le Duc, passant la plume aux « aimables personnes qui les entourent », réunissaient les signatures de celles qui

seront les héroïnes de la Fronde ou l'ornement de la Cour du jeune Louis XIV : M^{elle} de Bouteville, déjà hardie et « plus belle que le jour », Julie d'Angennes, Marie de Rohan, Louise de Crussol, Marie de Loménie et, confondue parmi d'autres, la plus modeste, mais non la moins tendre, Mademoiselle du Vigean. »

ANNEXE II

Histoire de France (T. VII F¹ Ch. I, p. 8)

par Ernest Lavisse (sur Mazarin)

Il avait à peu près le même âge que la Reine, il l'aima peut-être, elle l'aima certainement, avec une passion qui fut la folie de sa quarantaine.

Et c'est ainsi que par un jeu de l'amour et du hasard, deux très grandes puissances en histoire, la monarchie française tomba aux mains d'une Espagnole et d'un Napolitain.

Mazarin, bien qu'il fût naturalisé, continua de signer Mazarini ; il avait ses raisons de ne point renoncer à sa qualité d'Italien, qui pouvait resservir, pour devenir pape, par exemple. C'était un personnage indistinct, prince de l'Eglise, sans être prêtre, un condottière d'Etat, un cherche-fortune, qui en trouva une si extraordinaire : Premier ministre du royaume de France, peut-être mari secret, pour le moins amant de la superbe Reine à qui « le sang de Charles-Quint donnait de la hauteur » ; prodigieux comédien, capable d'entrer dans un grand rôle et de le jouer en grand artiste, mais sans dépouiller une vilenie qui lui était naturelle.

ANNEXE III

Lettres du Cardinal Mazarin

pendant son Ministère,

recueillies et publiées par M. A. Chéruel.

Tome IV, page 82.

à M. de Lionne.

EXTRAIT

Bouillon, 21 mars 1651.

Je vous prie de dire à la Reyne qu'il me semble qu'Elle ne sçauroit tenir une meilleure conduite à l'esgard du garde des sceaux (1) que celle que j'ai marquée dans le mémoire audict abbé (Fouquet), et surtout il faut que Sa Majesté prenne garde à ne luy donner sa confiance que par de grez et à ne luy dire pas d'abord certains secrets, par le moyen desquels étant d'intelligence avec les princes et entièrement lié avec M^{me} de Chevreuse, il pourroit tout perdre ; et quand même il auroit toutes les bonnes intentions qu'on pourroit souhaiter et qu'il n'auroit autre but que de servir l'Estat et leurs Majestez, sans que rien l'en pust empescher, que la Reyne se souviennne de ce qu'Elle m'a fait l'honneur de me dire Elle-même, qu'il n'est pas

(1) Châteauneuf.

à l'espreuve d'un cotillon ; en quoi Sa Majesté doit être bien confirmée après avoir vue tout ce qui s'est passé depuis peu, étant très certain que M^{me} de Rhode, assistée de M^{me} de Chevreuse, a establi l'amitié du garde des sceaux avec le Coadjuteur, auquel la Reyne sçait en quels termes l'autre a toujours parlé.

ANNEXE IV

Fragments

de la déclaration du 21 Mai 1862 que fit paraître Mazarin et qui confirmait tous les anciens édits de pacification.

« ... Le feu Roi, ayant reconnu qu'une des choses les plus nécessaires pour conserver la paix en ce royaume consistoit à maintenir ses sujets de la religion prétendue réformée en la jouissance pleine et entière des édits faits en leur faveur et à les faire jouir de l'exercice libre de leur religion, avoit un soin très particulier d'empêcher par tous moyens convenables qu'ils ne fussent troublés en la jouissance des libertés, prérogatives et privilèges à eux accordés par les dits édits...

Nous avons voulu faire le semblable, ayant, pour les mêmes motifs et considérations, par notre déclaration du 8 juillet 1643, voulu et ordonné que nos dits sujets de la religion prétendue réformée jouissent de toutes les concessions, privilèges et avantages, spécialement de l'exercice libre et entier de leur dite religion, suivant les édits, déclarations et règlements faits en leur faveur sur ce sujet. Et d'autant que nos dits sujets de la religion prétendue réfor-

mée nous ont donné des preuves certaines de leur affection et fidélité, notamment dans les occasions présentes dont nous demeurons très satisfaits, savoir faisons que nous, pour ces causes, et sur la très humble supplication qui nous en a été faite de la part de nos dits sujets faisant profession de la dite religion prétendue réformée et après avoir fait mettre cette affaire en délibération en notre présence et en notre conseil nous, de l'avis d'icelui et de notre certaine science et autorité royale, avons dit, déclaré et ordonné, disons, déclarons et ordonnons voulons et nous plaît que nos dits sujets de la religion prétendue réformée soient maintenus et gardés comme de fait nous les maintenons et gardons en la pleine et entière jouissance de l'édit de Nantes, autres édits, déclarations arrêts règlements arrêts et brevets expédiés en leur faveur, registres au parlement et chambres de l'Edit, notamment en l'exercice libre et public de la dite religion en tous les lieux où il a été accordé par iceux nonobstant toutes lettres et arrêts tant de notre conseil que des cours souveraines ou autres jugements à ce contraires, voulant que les contrevenants à nos dits édits soient punis et châtiés comme perturbateurs du repos public. »

ANNEXE V

Histoire générale du Féminisme

par Léon Abensour

« La Fronde et le Féminisme » pp, 148, 149, 150, 151.

Pendant ces années, brillantes et d'ailleurs stériles, où ressuscite avec toute sa force, toute sa vigueur l'esprit féodal, pas de grande dame, en effet, qui ne se sente l'âme d'un ambassadeur, d'un tribun du peuple, d'un ministre, d'un général en chef. Et leurs prétentions, leurs espoirs, ne sont pas toujours injustifiés. Les politiciennes de l'époque ne le cèdent de beaucoup, ni par leur activité, ni par la grandeur de leur rôle, aux politiciens. Sans doute ce sont des hommes, Condé, Retz, Mazarin, qui dirigent — et à leur profit — les événements. Mais combien de fois sans l'aide des femmes leurs plans eussent échoué !

.
M^{lle} de Montpensier, dont la gravure a popularisé les attitudes guerrières, fut vraiment, pendant quelques mois au moins, un chef de parti. C'est elle qui, brave pour deux, et tandis que son père grelotte au Luxembourg d'une fièvre feinte, va secourir Orléans menacé ; la voici rentrant, par

la brèche, dans la capitale de l'apanage familial, tandis que ses sémillantes officières, M^{mes} de Fiesque et de Frontenac, charment les bateliers de la Loire ; la voici haranguant avec éloquence la foule orléanaise et la ramenant facilement dans l'obédience de Gaston ; présidant le conseil de guerre et passant en revue les régiments frondeurs ; la voici, plus tard, vraie reine de Paris, de ce Paris dont le coup de canon historique ferme la porte aux troupes royales et l'ouvre à Condé. Sans doute, chez elle, aucune politique précise, et le seul désir de jouer aux héroïnes cornéliennes, mais une énergie, une intrépidité, un esprit de décision vraiment masculins.

.
... ; nous reconnâtrons que les femmes, législatrices des bienséances et reines de la république des lettres, politiques consommées, parfois générales, ambassadrices, tribuns, et parfaitement indépendantes en fait de leurs pères ou de leurs maris, ont, en ce siècle encore, réalisé sans le chercher les principaux articles du catéchisme féministe. Quelques-unes, et c'est d'ailleurs le petit nombre, passent à la théorie. M^{elle} de Montpensier gémit sur la servitude où l'institution du mariage, œuvre de la tyrannie des hommes, tient le sexe féminin. Et elle rêve d'une Thébàide où, unis par les seuls liens de l'amitié, hommes et femmes vivraient affranchis de ces dures chaînes.

« Qu'il y ait, s'écrie-t-elle, un endroit au moins dans le monde où les femmes cessent d'être esclaves ! »

BIBLIOGRAPHIE

- Sainte-Aulaire : Histoire de la Fronde.
Sainte Beuve : Causeries du Lundi.
Michelet : Histoire de France.
Victor Cousin : Madame de Longueville.
La Jeunesse de Mme de Longueville.
Henri Martin : Histoire de France.
Duc d'Aumale : Histoire des Princes de Condé.
Ernest Lavisse : Histoire de France.
Victor du Bled : La Société Française du XVI^e au XX^e siècle.
Les grandes dames de la Fronde.
Louis Battifol : La Duchesse de Chevreuse. — Une Vie
d'Aventures et d'Intrigues sous Louis XIII.
J. E. Fidaou-Justiniani : L'Esprit Classique et la Préciosité au
XVIII^e siècle.
Imbert de Saint-Amand : Les Femmes de la Cour des derniers Valois.
Alphonse Feillet : La misère au temps de la Fronde.
C^{te} Jules de Cosnac : Le Cardinal de Retz et le Baron de
Penacors.
Mémoires de Madame de Motteville, Amsterdam, 1723.
Mémoires de Mademoiselle de Montpensier.
Mémoires d'Anne de Gonzague, Princesse Palatine, Londres, 1789.
Mémoires du Cardinal de Retz.
Mémoires de Lenet.

- Mémoires de M^r de La Rochefoucauld sur les brigues à la mort de Louis XIII. Les guerres de Paris et la Prison des Princes, Amsterdam, 1710.
- Mémoires du Duc de Navailles et de la Valette.
- Mémoires de Gourville, Amsterdam, 1782.
- Mémoires de la Duchesse de Nemours.
- Mémoires de M. Joly Conseiller du Roy au Châtelet de Paris, Rotterdam, 1731.
- Mémoires Historiques, Politiques, Critiques et Littéraires, Amelot de la Houssaie, Amsterdam, 1731.
- M^r de Villefore : La véritable Vie d'Anne-Geneviève de Bourbon, Duchesse de Longueville, Amsterdam, 1739.
- Voyage de l'Abbé Joly, Gazette de France, 1646.
- Désormeaux : Histoire de Louis II, Prince de Condé.
- Anquetil : L'Intrigue du Cabinet sous Henri IV et Louis XIII, terminée par la Fronde. Paris 1780.
- Poulain de la Barre : Discours physique et moral de l'égalité des deux sexes où l'on voit l'importance de se défaire des Préjugés, à Paris, chez Jean Du Bois, rue Saint Jacques à la Couronne d'or, 1673.
- Mercure de France, 1626.
- Nouvel Abrégé Chronologique de l'Histoire de France.
- Mémoires d'Omer Talon.
- Mémoires de Turenne.

TABLE DES MATIÈRES

LETTRE-PRÉFACE	7
AVANT-PROPOS	15
CHAPITRE Ier. — Les Femmes de qualité sous Louis XIII et sous la Régence	19
CHAPITRE II. — Les Femmes de la Haute Bour- geoisie et Saint Vincent de Paul	47
CHAPITRE III. — Anne d'Autriche, Régente et Mère	59
CHAPITRE IV. — Longueville, Rohan-Montbazou, Luynes-Chevreuse	73
CHAPITRE V. — Les Premiers Troubles. Les Fem- mes de Deuxième Plan	101
CHAPITRE VI. — La Puissance de Mazarin	121
CHAPITRE VII. — Les Sièges et les Grandes Che- vauchées	133
CHAPITRE VIII. — Les Grandes Dames et le Popu- laire	151
CHAPITRE IX. — La Défaite des Femmes. La Con- version, La Pénitence, La Mort.	169
CHAPITRE X. — Réflexions et conclusions	183
Annexes	193
Bibliographie	203

ACHEVÉ D'IMPRIMER LE DIX JANVIER
MIL NEUF CENT VINGT-DEUX PAR
L'IMPRIMERIE SAINTE-CATHERINE,
QUAI SAINT-PIERRE, BRUGES BELGIQUE.

WASH. STATE
LIBRARY
CANCELED

